

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

AUX SOURCES DE LA DIVERSITÉ THÉORIQUE ET CONCEPTUELLE EN
SCIENCES SOCIALES : LE CAS DU CHAMP D'ÉTUDES DU NATIONALISME

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR
COLINE SÉNAC

NOVEMBRE 2020

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont d'abord à mes directeurs de mémoire, Vincent Guillin et F. Guillaume Dufour, qui ont accepté de relever le défi de superviser un mémoire bidisciplinaire, ayant à la fois une portée sociologique et philosophique, à partir d'analyses d'objets généralement difficiles à traiter en sciences sociales. Un grand merci également aux autres membres du jury, Dominique Leydet et Mathieu Marion, pour la richesse de leurs commentaires, et la passion avec laquelle ils ont discuté du sujet de mon mémoire.

Ce mémoire n'aurait pas pu prendre forme sans le soutien inestimable de ma mère, Denise Sénac, et de mon amoureux, Vincent Potvin, qui m'ont accompagnée, munis de leurs beaux atouts, c'est-à-dire une fine minutie, une extrême patience et une belle générosité du cœur, dans des duos à quatre mains sur le clavier pour commenter, réviser et mettre en page l'ensemble des chapitres de ce mémoire. J'accorde une mention spéciale à l'esprit de synthèse du « maître philosophe », récemment gradué Jérôme Desjarlais-Lessard, grâce auquel ce mémoire se réduit seulement à une centaine de pages, au grand dam de l'autrice, mais sans doute pour le plus grand bonheur des lecteurs et des lectrices. Je remercie également Charles Roy, Amélie Djender et Nicolas Cayer pour avoir respectivement disséqué méticuleusement, à l'aide de leurs outils en tant que fins analystes littéraires et philosophiques, les constructions syntaxiques et les logiques argumentatives de plusieurs versions du présent mémoire.

Je porte une reconnaissance allant bien au-delà des mots à mes collègues du Groupe de recherche en Communication Organisée (RECOR, UQÀM), et à mes employeurs du Cégep de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine. Chacune de ces

personnes m'a donné la chance d'enseigner des contenus philosophiques et de mener des projets de recherche qui donnent énormément de sens à ma vie, de me sentir intégrée à des groupes de travail au sein desquels tout le monde cherche à améliorer la transmission et la production de connaissances théoriques et pratiques, et de tout faire pour que la philosophie et la communication demeurent des disciplines accessibles à tous et à toutes. Je remercie particulièrement les professeur.es Consuelo Vasquéz et Nicolas Bencherki pour leur inestimable confiance en ma personne, comblant quelquefois même celle qui me manque pendant mes propres moments de doute, et leur précieux soutien prodigué au cours de mes nombreuses aventures personnelles, de mes déroutes académiques et de mon parcours professionnel. Je remercie enfin très chaleureusement le professeur Rachad Antonius de m'avoir offert un apprentissage de plusieurs années à travers nos nombreuses collaborations, échanges écrits et conversations dans le cadre de cours, de contrats d'enseignement et de recherche, d'organisation d'évènements et de plusieurs covoiturages.

Ce mémoire a bénéficié des multiples soutiens financiers de la Faculté des Sciences Humaines de l'UQÀM, du département de philosophie de l'UQAM et du Centre Interdisciplinaire de Recherche sur la science et la technologie (CIRST), ces derniers m'ayant permis de m'offrir des vacances sous le soleil de la productivité et des retraites d'écriture rythmées entre des moments de travail minutés et des moments de collégialité avec d'autres membres exceptionnels de la communauté Thèsez-vous – pour ne mentionner qu'un nom : David Valentine.

C'est par ailleurs l'occasion d'honorer toutes les précieuses personnes qui m'entourent de leurs beaux mots et de leurs bras tendres à chaque sortie de mes séjours d'isolement chez nous avec mon complice Martin Moore, durant lesquels nous marchons dans ces sombres couloirs philosophiques, éclairés à la lumière bleue de notre ordinateur. Mais, dès que je sors de ma réclusion, je me surprends à revoir cette beauté que sont l'amitié et la famille, et me sens toujours autant émerveillée de

voir les sourires de mes partenaires de vie et de nuit Anne-Julie Beaudin, Jérôme Desjarlais-Lessard et Bertrand Desrochers quand nous chantons en chœur des tounes classiques de karaoké, d'entendre les éclats de rire au moment où nous dansons jusqu'aux petites heures au chalet avec mes incroyables amis d'enfance Laure-Anne Cossu, Quentin Elichiry, Boris Graeff, Arthur Fayolas, Hadrien Longuet et Thibaud Fugier ; de réussir à saisir ce précieux temps qui nous incombe lorsque je séjourne à Paris pour voir mes tendres ami.es de plus d'une décennie Anne Delette, Anthony Cazet, Flavien Appavou, Farielle et Yacine Hamdada, Mélody Thomasson, Florent Louault et Constance Cossu ; de connaître des défaites pendant la conquête de l'Europe et du monde avec mes amis préférés de jeux, vaillants conquérants et fins stratèges Léandre Boucher-Paré, Simon Robitaille-Brisson et Alexis Morin-Martel ; de déguster de bons soupers au grand air marin, au goût du Sud-Ouest ou à l'heure de Noël avec mes chers compagnon.nes de fringales, pour en nommer quelques un.es : Adrien Crépeau, Sophie Moise, Jacinthe Derasp, Raphaël Monast, Anouk Renaud, Ève Lamoureux ; ainsi que de passer de précieux moments avec mon père Christian Sénac et ma sœur Claire Sénac, qui sont loin des yeux et pourtant si proches du cœur.

DÉDICACE

À ma récente défunte grand-mère, et à tous
ceux qui se faisaient taper sur les doigts
chaque fois qu'ils parlaient basque à l'école.

AVANT-PROPOS

Alors qu'il y a quelques décennies, les théoriciens du nationalisme déplorait encore la maigreur des travaux théoriques disponibles, ils se retrouvent maintenant confrontés à une explosion du nombre de productions écrites par des chercheurs issus de multiples disciplines en sciences sociales : l'Histoire, l'anthropologie, la sociologie et la science politique.

Le présent mémoire vise à mieux cerner l'état, les enjeux et les défis que pose actuellement la profusion de ces ressources conceptuelles et théoriques à portée interdisciplinaire sur les pratiques de production de la connaissance dans ce champ d'études en sciences sociales. En adoptant cette perspective de recherche, nous serons plus à même d'exposer et de mettre en ordre les principales logiques et démarches explicatives établies au travers de l'ensemble des théories produites par ces chercheurs en sciences sociales.

Cette thématique demeure toutefois difficile à traiter, puisqu'elle requiert de nous doter d'une méthode d'investigation à l'image des pratiques interdisciplinaires de recherche que nous étudions. Même si nous abordons la question de la diversité dans une perspective prioritairement épistémologique, de sorte que nous puissions déterminer les conditions mêmes du dialogue et de la circulation des connaissances produites au sein de différents réseaux de chercheurs, nous employons toutefois des méthodes de classification et de comparaison théoriques qui sont purement analytiques et ne requièrent pas de réflexions à caractère spécifiquement philosophique.

L'originalité de notre travail réside dans le fait de souligner les rapports complexes de parenté entre les différentes familles de théories, et d'évaluer leurs éventuelles compatibilités entre elles, dans l'optique concrète d'émettre certaines recommandations pour que les chercheurs gèrent mieux la diversité dans ce domaine en sciences sociales. Il s'agit plus précisément d'établir les points conceptuels, théoriques et méthodologiques sur lesquels les chercheurs pourraient s'entendre et uniformiser à long terme leurs pratiques de recherche sur la nation et le nationalisme, s'ils veulent répondre aux défis que pose le caractère interdisciplinaire des connaissances qui y sont produites.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	vi
RÉSUMÉ.....	x
ABSTRACT	xi
INTRODUCTION.....	1
Constater cette diversité conceptuelle et théorique : enjeux et défis	5
Expliquer les causes de cette diversité : thèse, méthode d'orientation de la recherche et objectifs	9
Rechercher sur la diversité méthodologique : méthodologie, présentation des chapitres et du corpus.....	14
CHAPITRE I	
LA DIVERSITÉ CONCEPTUELLE ET THÉORIQUE : TENSIONS DANS LES DÉBATS	21
1.1 La pluralité des conceptions sur la nation, le nationalisme et l'ethnie	24
1.1.1 Les divers usages conceptuels.....	25
1.1.2 Les conceptions du nationalisme et leurs lots de critiques	29
1.1.3 Les conceptions ethniques et leurs lots de confusion.....	31
1.2 Étude du débat : comment caractériser les nations et les nationalismes?.....	33
1.2.1 Les tensions conceptuelles : dimension objective, subjective et normative?.....	36
1.2.2 La présentation et les limites de ces conceptions objectives et subjectives	36
1.3 Étude du débat : les causes du phénomène national	39
1.3.1 Les divergences théoriques : les délimitations temporelles des catégories	41
1.4 Les défis épistémologiques : tensions et divergences.....	42
1.4.1 Les tensions conceptuelles : choix des usages épistémologiques	46

1.4.2	Les divergences théoriques : choix des usages temporels	47
1.4.3	Les tensions et divergences : question de méthodologie	49

CHAPITRE II

LA DIVERSITÉ MÉTHODOLOGIQUE : MISE EN CAUSE DES SCHÈMES

EXPLICATIFS.....	51
2.1 La présentation détaillée des schèmes interprétatifs.....	55
2.1.1 Le naturalisme : du primordialisme radical à l'état naturel	56
2.1.2 Le socio-évolutionnisme : les variations de l'ethnosymbolisme	58
2.1.3 Le structuro-fonctionnalisme et le marxisme : le cœur d'un système moderniste.....	60
2.1.4 L'interactionnisme : nouvelles perspectives théoriques	66
2.2 Une typologie des explications et des démarches d'enquête.....	72
2.2.1 Les types d'explications.....	74
2.2.2 Les types de démarches d'enquête	77
2.3 Les schèmes interprétatifs sont-ils problématiques?	79

CHAPITRE III

LES DIVERGENCES THÉORIQUES ET CONCEPTUELLES : LIMITES DE L'USAGE DES SCHÈMES APPLIQUÉS.....

3.1 Les limites principales de l'usage des schèmes interprétatifs	83
3.1.1 Le naturalisme : des postulats non explicités.....	84
3.1.2 Le socio-évolutionnisme : la défense tacite du progrès	86
3.1.3 Le structuro-fonctionnalisme et le marxisme : extrapolation des liens causaux ⁸⁹	
3.1.4 L'interactionnisme : amplification des particularités.....	91
3.2 L'usage des schèmes est-il compatible?	94
3.2.1 La compatibilité en principe des schèmes.....	95
3.2.2 L'incompatibilité effective de l'usage des schèmes interprétatifs	96
3.3 Une évaluation de la compatibilité des schèmes interprétatifs.....	100
3.3.1 Le naturalisme : forte incompatibilité	101
3.3.2 Le socio-évolutionnisme : faible incompatibilité.....	101
3.3.3 Le structuro-fonctionnalisme et le marxisme : forte compatibilité.....	103
3.3.4 L'interactionnisme : moyenne compatibilité	103
3.3.5 Rapports de complémentarités entre les divers ensembles de connaissances.....	104

CONCLUSION.....	106
ANNEXE A	
Tableau de synthèse : Présentation de la diversité conceptuelle, théorique et méthodologique.....	117
ANNEXE B	
Tableau de synthèse : Disposition générale des familles de théoriciens par approches théoriques et par schèmes explicatifs.....	119
ANNEXE C	
Tableau de synthèse : typologie des explications et des démarches d'enquête sur la nation et le nationalisme.....	120
ANNEXE D	
Tableau de synthèse : limites et (in)compatibilités entre les schèmes interprétatifs utilisés par les théoriciens du nationalisme.....	121
BIBLIOGRAPHIE	122
LEXIQUE	129

RÉSUMÉ

Cette recherche vise à expliquer les enjeux et les effets que la diversité des concepts et théories mobilisés par les chercheurs en sciences sociales pose dans le cadre des débats présents au sein du champ d'études du nationalisme. Pour ce faire, nous envisageons de remonter aux sources de cette diversité afin d'expliquer les causes mêmes des tensions et divergences qu'elles suscitent entre les principaux théoriciens du nationalisme.

Pour mener à bien notre enquête, nous allons émettre l'hypothèse que le problème réside prioritairement dans sa diversité méthodologique, et non dans sa diversité théorique et conceptuelle. Cette problématique serait liée aux divers choix méthodologiques que les chercheurs font pour interpréter les causes spécifiques aux phénomènes nationaux.

Dans le premier chapitre, nous allons montrer que les principaux défis épistémologiques auxquels les théoriciens sont confrontés dans les débats sont dus à leurs choix méthodologiques. Dans le deuxième chapitre, nous allons exposer et comparer la diversité méthodologique en décrivant les divers schèmes interprétatifs que les principaux théoriciens utilisent pour enquêter sur les phénomènes nationaux et nationalistes. Il s'agit plus précisément du naturalisme, du socio-évolutionnisme, du structuro-fonctionnalisme, du marxisme, de l'interactionnisme et de l'ethnométhodologie. Dans le troisième chapitre, nous allons évaluer la pertinence et les limites de la mise en œuvre de ces schèmes interprétatifs, en explicitant davantage les raisons pour lesquelles ils peuvent être difficilement compatibles entre eux.

L'objectif de ce mémoire est de montrer que les sources de ces divergences théoriques et conceptuelles proviennent des limites méthodologiques que présentent certains des schémas interprétatifs auxquels les chercheurs ont recours pour mener leurs enquêtes sur les phénomènes nationaux et nationalistes, et représenter plus généralement leurs visions du monde social.

Mots clés : nationalisme, épistémologie des sciences humaines, diversité théorique, structuro-fonctionnalisme, Marxisme, naturalisme, interactionnisme, socio-évolutionnisme, ethnométhodologie.

ABSTRACT

This research aims at explaining the stakes and the effects that the diversity of the concepts and theories mobilized by the researchers in social sciences pose in the debates present in the field of studies of the nationalism. To do this, we plan to go back to the sources of this conceptual and theoretical diversity to explain the very causes of the tensions and divergences that they generate between the main theoreticians of nationalism.

To carry out our investigation, we will hypothesize that the problem lies primarily in methodological diversity and not in theoretical and conceptual diversity. This would be specifically related to the various methodological choices that researches make to interpret the specific causes of national phenomena.

In the first chapter, we will show that the main epistemological challenges that theorists face in debates stem from methodological choices. In the second chapter, we will show and compare the methodological diversity describing with precision the multiple interpretative schemes that the main theoreticians use to investigate the national phenomena. It is more specifically naturalism, socio-evolutionism, structural-functionalism, Marxism, interactionism and ethnomethodology. In the third chapter, we will evaluate the relevance and limits of the implementation of these interpretative schemes, and further explain the reasons why they are not easily compatible with each other.

The aim of this dissertation is to show that the sources of these theoretical and conceptual divergences generated by the methodological limites presented by some of the interpretative schemes are used by researchers to conduct different surveys of national phenomena and more broadly different ways of thinking the social world in social sciences.

Keywords : nationalism, epistemology of humans sciences, theoretical diversity, structure-fonctionnalism, Marxism, naturalism, interactionism, socio-evolutionism, ethnomethodology.

INTRODUCTION

Le XIX^e siècle est historiquement celui de l'émergence des nationalismes et de la naissance des sciences sociales. En effet, les historiens¹ de cette époque, à l'instar de l'historien français Jules Michelet (1992, [1846]), développent les fondements mêmes de la discipline historique tout en produisant des histoires nationales comportant certaines visées nationalistes. Hormis ces historiens, les chercheurs en sciences sociales, qui témoignent de l'apparition de ces phénomènes au XIX^e siècle, commencent seulement à les étudier à partir du siècle suivant, au moment où ils développent véritablement les disciplines suivantes : la sociologie, l'anthropologie et la science politique. C'est pourquoi il faut donc attendre le XX^e siècle pour observer une baisse de l'usage des notions de nations et de nationalisme pour des productions historiques à visée nationaliste, et une montée de leurs usages pour des productions théoriques à caractère scientifique.

Par la suite, des transformations ont eu progressivement lieu dans la production des connaissances scientifiques sur la nation et le nationalisme, ce qui a permis aux chercheurs de mieux les délimiter et les définir en tant qu'objets d'étude. Si nous résumons, dans une perspective historiographique, les nombreux tournants épistémologiques s'étant opérés dans le champ d'études du nationalisme, nous constatons que les études classiques du nationalisme ont habituellement déterminé les fondements universels communs à toutes les nations et tous les nationalismes étudiés.

¹ L'utilisation du genre masculin a été adoptée afin de faciliter la lecture et n'a aucune intention discriminatoire.

Bien souvent, ces théoriciens classiques se sont préoccupés de savoir si ces nations et nationalismes pouvaient être examinés à partir de principes culturels, raciaux ou ethniques (Shils, 1957 ; Geertz, 1973 ; van den Berghe, 1978 ; Seton-Watson, 1977). Un tournant épistémologique s'est toutefois opéré dans les années 1960, lorsque des théoriciens, soucieux de connaître le rôle de l'État dans la modernisation, ont émis l'hypothèse que la structure étatique moderne avait été un facteur central dans la formation de la nation et du nationalisme (Deutsch, 1969 ; Tilly, 1975 ; Rokkan et Eisenstadt, 1973 ; Wallerstein, 1974). S'inscrivant dans la continuité des courants modernistes précédents, de nouveaux théoriciens ont alors conduit, dans les années 1990, des études portant précisément sur les acteurs et les institutions impliqués dans la transformation et la restructuration des systèmes nationaux et sociétaux (Breuilly, 1995 ; Hobsbawm, 2001 [1992] ; Greenfeld², 1992 ; Billig, 1995 ; Brubaker, 1996). Ils s'intéressent particulièrement à la mobilisation des élites et du peuple dans les formations nationales et étatiques, ainsi qu'aux conflits entre gouvernement et société civile (Breuilly, 1995 ; Hobsbawm, 2001 [1992] ; Gellner, 1989 [1983]). Cette époque est également marquée par l'apparition de théories critiquant la dimension normative des théories classiques de la nation et du nationalisme. En effet, certains chercheurs critiquent la dimension « construite » et « substantielle » de la nation et du nationalisme portée par les théories classiques. Hobsbawm et Ranger (1983) critiquent par exemple le fait que les théoriciens classiques ne reconnaissent pas que la tradition nationale est en fait une invention créée par certains acteurs nationalistes, ou encore Brubaker (1996, 14) conteste la manière dont certains théoriciens classiques attribuent des qualités essentielles aux groupes sociaux étudiés. Par

² Même si Smith classe Greenfeld dans la famille des pérennialistes, Greenfeld elle-même se réclame de l'approche moderniste. Dans son principal ouvrage, *Five Paths to Modernity*, Greenfeld propose une analyse historique qui fait remonter les origines modernes de la nation et du nationalisme au début du XVI^e siècle en Angleterre, date correspondant habituellement à la Renaissance (Smith, 2000, 43-45 ; Greenfeld, 1992).

l'ensemble de ces considérations critiques mobilisées dans le champ d'études, d'autres théoriciens ont plus récemment tenté de tenir compte de la complexité et de la particularité des phénomènes nationaux. Comme l'affirme si bien Eric Hobsbawm : « il est difficile de faire entrer dans un cadre permanent et universel des phénomènes nationaux changeants, et variables » (Hobsbawm, 2001 [1992], 14). C'est pourquoi ces théoriciens s'intéressent pour la plupart à de nouveaux objets d'étude, tels que les produits culturels, les pratiques banales et les activités sociales possédant un certain caractère « national » (Billig, 1995 ; Skey, 2009 ; Fox et Miller-Idriss, 2008). Par ailleurs, certains d'entre eux étudient ces objets à partir de nouvelles échelles d'analyse, qui se réduisent généralement à l'étude des interactions sociales particulières ayant un certain impact causal sur les changements sociaux et politiques qui s'opèrent dans les sociétés (Brubaker and al., 2006). Ces théories étendent le champ d'études à de nouvelles unités d'analyse des phénomènes nationaux qui sont généralement de faible intensité, par exemple le nationalisme s'inscrivant dans la banalité du quotidien, ainsi qu'à de nouveaux concepts qui se démarquent en ce qui concerne les aspects théoriques et politiques du nationalisme, par exemple le cosmopolitisme et le postnationalisme (Billig, 1995 ; Beck, 2006 ; Calhoun, 1997). Par le biais de ces nouvelles perspectives d'analyse, les études sur le nationalisme ont récemment pris un tournant cognitif (Brubaker and al., 2006) ou discursif (Calhoun, 1997), et se sont concentrées également sur d'autres thématiques connexes, en l'occurrence celles du genre (Yuval-Davis, 1997) et de la postcolonialité (Chatterjee, 1986).

Cette brève historiographie des tournants épistémologiques dans le champ d'études nous permet de constater que les chercheurs ont recours à une panoplie de concepts, théories et schèmes pour comprendre, décrire et expliquer les phénomènes complexes de la nation et du nationalisme, ces derniers étant simultanés et omniprésents, tout en évoluant sans cesse au travers de l'espace et au cours du temps. Ces phénomènes, chargés d'une lourde valeur politique et morale, peuvent à la fois être considérés

comme un fléau à combattre, en raison du repli identitaire, du racisme et de la xénophobie qu'ils peuvent engendrer, ou comme un moyen de libération ou d'émancipation pour ceux pour qui l'idée de souveraineté nationale prime. Et, à l'image donc des phénomènes qu'ils servent à désigner, ces concepts et théories sont employés de manière toujours plus innovante, et prennent sans cesse de nouveaux sens afin de leur prêter diverses interprétations selon les contextes de recherche au sein desquels ils sont étudiés.

Prenons par exemple le cas du nationalisme basque. D'après Izquierdo (2000), le nationalisme basque, désigné originellement en des termes ethniques et culturels, est actuellement emprunté pour des revendications politiques promouvant l'acquisition d'une souveraineté basque auprès d'instances politiques, notamment par l'intermédiaire de partis politiques indépendantistes présents au sein des institutions politiques espagnoles. Ainsi, malgré les références aux traditions ou à l'origine immémoriale du peuple basque, le nationalisme basque peut aussi être caractérisé comme une construction politique en perpétuelle mutation, sous l'effet des nationalismes environnants (Catalogne, Écosse) et des politiques interrégionales mises en place par l'Union européenne.

Ce cas d'étude nous permet de comprendre que la dimension ethnoculturelle de la nation basque est progressivement supplantée par la dimension politique de son nationalisme. Cela nous amène à croire qu'il peut se créer une certaine ambiguïté entre les diverses conceptions de la nation, du nationalisme et de l'ethnie que les chercheurs choisissent tour à tour pour décrire le cas du nationalisme basque : la nation basque se constitue-t-elle par la formation ethnique et culturelle de son peuple, ou se définit-elle au travers du nationalisme basque qui l'a engendrée et par lequel elle est actuellement promue sur la scène politique nationale et européenne ? Cela peut provoquer aussi certaines oppositions théoriques qui résultent de l'utilisation progressive de multiples théories : dans ce cas-ci, des théories primordialistes

promouvant l'idée que le peuple basque est reconnu par le fait même de posséder certains attributs ethnoculturels, et des théories modernistes proposant, quant à elles, la légitimité politique de son nationalisme. Ces oppositions nous amènent à nous poser la question suivante : la nation est-elle déterminée par les caractéristiques que possèdent les individus qui la composent ou bien se construit-elle au fil des aléas historiques et des circonstances politiques ? Par ces nombreuses questions d'éclaircissement, nous réalisons à quel point l'étude d'un cas particulier de nationalisme peut susciter des interrogations à propos des concepts et théories auxquels les théoriciens ont recours pour produire des connaissances sur la nation et le nationalisme.

Constater cette diversité conceptuelle et théorique : enjeux et défis

Le cas du nationalisme basque n'est pas le seul phénomène à susciter des interrogations au sujet des manières dont les chercheurs produisent de la connaissance sur des nations et des nationalismes particuliers. Dans un contexte plus général, les chercheurs en sciences sociales ont recours à différents concepts et théories pour déterminer la manière de traiter les objets d'étude de la nation et du nationalisme. Il existe actuellement deux importants débats menés par les principaux théoriciens du champ d'études pour caractériser généralement les concepts de la nation et du nationalisme ainsi qu'établir dans l'ensemble les causes des phénomènes de la nation et du nationalisme. Chacun de ces débats conduit les chercheurs à devoir se positionner sur ces questions conceptuelles et théoriques, ce qui suscite de profonds désaccords entre eux à propos des aspects politiques, sociaux ou culturels choisis pour penser la nation et le nationalisme et des interprétations du social étant privilégiées par les chercheurs pour appréhender les phénomènes nationaux et nationalistes.

Concernant le premier débat, les chercheurs font usage de plusieurs conceptions de la nation, du nationalisme et de l'ethnie pour mieux cerner la manière dont il faut les caractériser. Si nous devons émettre rapidement plusieurs distinctions entre ces différentes conceptions, nous dirions qu'il existe des oppositions binaires entre les conceptions civiques et ethniques de la nation, des conceptions libérales et non libérales du nationalisme, ainsi que des conceptions culturelles ou politiques de l'ethnie. Ces distinctions servent généralement à classer et à hiérarchiser un ensemble de cas de nations et de nationalismes qui sont répertoriés à différentes époques et à travers différents espaces géopolitiques. Ceci étant dit, certaines de ces manières de penser la nation, le nationalisme et l'ethnie sont toutefois critiquables, puisqu'elles instaurent une vision schématique du monde, ou une vision hiérarchisée des collectivités humaines (Said, 1978 ; Chakrabarty, 2000 ; Chatterjee, 1986 ; Brubaker, 2004). Il s'agit par exemple de la distinction à caractère occidentalocentriste opéré par John Plamenatz (1973), entre les nationalismes occidentaux et les nationalismes dits « orientaux » ; les premiers correspondant aux nationalismes s'étant développés en Angleterre, en France et aux États-Unis par la promotion d'un individualisme libéral, et les deuxièmes s'étant propagés dans d'autres régions du monde après la vague de décolonisation ayant eu lieu à la suite de la Seconde Guerre mondiale, en raison de la prétendue réappropriation de ce nationalisme occidental par les élites de ces pays orientaux.

Concernant le second débat, les chercheurs utilisent différentes descriptions de la nation et du nationalisme pour mieux établir les causes de la manifestation de leurs phénomènes respectifs. Pour étudier spécifiquement leurs causes, certains théoriciens promeuvent les phénomènes nationaux sur le fondement même de l'ethnie, la culture et la race (Smith, 1986 ; Armstrong, 1982 ; Hutchinson, 1987 ; van den Berghe, 1978 ; Shils, 1957 ; Geertz, 1973 ; Grosby, 1995). D'autres considèrent que les phénomènes nationaux et nationalistes dépendent des aléas historiques et des changements qui s'opèrent dans les sociétés par le biais de la modernisation, de

l'instauration de l'État moderne, ou du développement du capitalisme et de l'imprimerie (Gellner, 1989 [1983] ; Anderson, 2002 ; Breuilly, 1995 ; Hobsbawm, 2001 [1992] ; Greenfeld, 1992). Ceci étant dit, certaines de ces descriptions demeurent problématiques puisqu'elles tiennent compte des rapports ethniques, culturels ou sociaux relevant de la formation d'une collectivité humaine, et non strictement de la formation d'une nation. Il s'agit par exemple de la théorie défendue par Smith (1986) consistant à reconnaître que les communautés nationales se sont constituées à partir d'attributs ethnoculturels qu'une collectivité humaine possède en tant qu'ethnie.

Comme nous pouvons le constater, ces théoriciens ont recours à divers usages de la nation, du nationalisme et de l'ethnie pour étudier des dimensions qui leur sont spécifiques ou des facteurs qui leur sont relatifs. Mais, ces multiples usages créent des confusions entre ces diverses conceptions de la nation, du nationalisme et de l'ethnie, ainsi que des divergences à propos des diverses causes établies pour expliquer la formation de la nation et l'émergence du nationalisme. Ces confusions conceptuelles font en sorte que la nation, le nationalisme et l'ethnie peuvent désigner n'importe quelle communauté politique ou civilisation. De surcroît, ces divergences théoriques peuvent conduire aux interprétations les plus contradictoires concernant la manière de représenter le monde social. De fait, certains représentent une réalité nationale sans chercher à connaître l'interprétation que les acteurs en font, tandis que d'autres dépeignent au contraire la réalité nationale seulement telle qu'elle est vécue par les acteurs et les institutions. Les problèmes qui en résultent sont bien souvent d'ordre épistémologique, et montrent que l'usage des concepts et des théories pose de sérieux défis concernant la production des connaissances sur la nation et le nationalisme. Car, pour contrer ces ambiguïtés conceptuelles et ces contradictions théoriques, certains d'entre eux plaident pour une clarification terminologique de la nation et du nationalisme, tandis que d'autres critiquent le manque de pertinence de certaines

innovations théoriques présentées dans le champ d'études du nationalisme (Connor, 1978 ; Ma, 1990 ; Lawrence, 2004).

Comment expliquer le problème de cette diversité conceptuelle et théorique? Une manière de le penser consiste à supposer que le nationalisme et la nation sont théoriquement intraitables en raison de l'hétérogénéité de ce qui est censé être expliqué, d'où le fait qu'il soit difficile de parvenir à une théorie unifiée de la nation et du nationalisme (Zubaida, 1978). Cette interprétation s'avère toutefois limitée, puisqu'elle présente un problème sans nécessairement chercher à le situer clairement, alors que les chercheurs sont confrontés à un problème qu'il est selon nous important de répondre, en expliquant la présence de telles ambiguïtés conceptuelles et contradictions théoriques dans les débats actuels. Est-ce que le problème réside directement dans les concepts et les théories mobilisés, ou bien dans leurs portées conceptuelles et théoriques lorsqu'ils sont utilisés pour répondre à certains questionnements sur la nation et le nationalisme ? Nous considérons alors que certains des théoriciens réfléchissant au problème que pose cette diversité conceptuelle et théorique prennent certes en considération ses effets néfastes, sans toutefois remonter jusqu'à leurs causes (Zubaida, 1978 ; Connor, 1978 ; Ma, 1990 ; Lawrence, 2004). La recherche des causes mêmes de cette diversité offrirait pourtant des pistes de réflexion sur les défis épistémologiques avec lesquels les chercheurs doivent composer pour répondre aux débats, et assurer plus généralement une meilleure gestion de cette diversité conceptuelle, théorique et méthodologique présente dans ce champ d'études en sciences sociales.

C'est pourquoi nous nous posons tout au long de notre recherche les questions suivantes : comment expliquer l'usage divers de concepts et de théories dans le champ d'études du nationalisme ? Pourquoi et comment cette diversité théorique et conceptuelle suscite-t-elle autant de tensions et de divergences entre les chercheurs en

sciences sociales ? Comment pouvons-nous assurer une meilleure gestion de cette diversité conceptuelle et théorique dans ce champ d'étude en sciences sociales ?

Expliquer les causes de cette diversité : thèse, méthode d'orientation de la recherche et objectifs

D'après cette brève présentation des enjeux liés à cette diversité théorique et conceptuelle, nous constatons que la profusion de ces concepts et théories pose de nombreux défis épistémologiques dans les débats qui opposent les principaux théoriciens du domaine, au moment où ils répondent à des questions portant sur les manières de penser la nation et le nationalisme. Ces différentes manières de penser la nation et le nationalisme les amènent à faire des choix méthodologiques concernant les concepts qu'ils privilégient pour déterminer les dimensions de la nation et du nationalisme, et les théories qu'ils élaborent pour décrire et expliquer les causes des phénomènes nationaux et nationalistes. D'où le fait que nous pensons que ces débats révèlent de profonds désaccords liés spécifiquement aux méthodologies mobilisées pour répondre aux questions qui y sont discutées.

Dans une volonté d'explicitation des causes relatives au problème que suscite cette diversité conceptuelle et théorique, nous allons défendre dans ce présent mémoire la thèse suivante : les tensions et les divergences révélées par ces débats découlent avant tout de la diversité méthodologique, et non pas de la diversité conceptuelle et théorique. Elles seraient liées au fait que la plupart de ces chercheurs ne reconnaissent pas les limites des schèmes interprétatifs qu'ils emploient pour étudier les phénomènes nationaux et nationalistes. Il s'agit du naturalisme, du socio-évolutionnisme, du structuro-fonctionnalisme, du marxisme, de l'interactionnisme et de l'ethnométhodologie.

Malgré la difficulté de l'entreprise, ces problèmes emboîtés doivent être levés un à un. De prime abord, les naturalistes expliquent que la nation et le nationalisme sont déterminés par l'ordre naturel des choses, les socio-évolutionnistes qu'ils sont le résultat de la variation typique de la communauté ethnique selon le stade d'évolution déterminé ainsi à l'époque moderne, les structuro-fonctionnalistes et les marxistes qu'ils sont le produit d'un système institutionnel, et les interactionnistes et les ethnométhodologues qu'ils sont le produit d'un ensemble d'interactions sociales et quotidiennes avec le monde qui entoure les individus. Ceci étant dit, nous constatons toutefois que les théoriciens ont une interprétation limitée du monde social qui les entoure, au point que cela se reflète dans les schèmes qu'ils mettent en œuvre pour étudier les causes des phénomènes nationaux et nationalistes. C'est pourquoi les naturalistes auraient tendance à soumettre la nation aux lois d'un déterminisme biologisant; les socio-évolutionnistes à reconnaître que les variations présentes au sein des communautés sont uniquement le signe d'une évolution linéaire des sociétés; les structuro-fonctionnalistes et les marxistes à considérer que la nation peut continuer d'évoluer tant et aussi longtemps que son système institutionnel fonctionne; les interactionnistes et les ethnométhodologues à proposer des innovations théoriques qui sont inadaptées pour étudier de phénomènes complexes comme les phénomènes nationaux et nationalistes. Les schèmes qu'ils utilisent présentent alors des limites méthodologiques, de sorte qu'ils deviennent davantage incompatibles entre eux. Or, chaque schème est censé permettre aux théoriciens de penser de différentes manières les phénomènes nationaux et nationalistes, pour qu'ils puissent répondre à différents questionnements et à différents objectifs de recherche. Cependant, ces schèmes présentent des limites qui créent alors des incompatibilités entre les concepts, théories et méthodologies produites par différents groupes de théoriciens, ce qui explique alors pourquoi il existe autant de tensions conceptuelles et de divergences théoriques au sein des débats concernant la manière de caractériser la nation et le nationalisme, et de déterminer les causes des phénomènes nationaux et nationalistes.

Pour rendre compte de l'ensemble de ces problèmes, nous allons développer une méthode pour orienter notre mémoire, afin de nous aider à définir les regroupements de théoriciens ayant recours aux mêmes schèmes pour interpréter les objets de la nation et du nationalisme, et à déterminer les explications et démarches d'enquête spécifiques à chacun d'entre eux. Dans un premier temps, nous allons délimiter quelques grands ensembles théoriques et les inscrire dans les logiques explicatives de chacun de ces schèmes interprétatifs. Ce classement opéré ne permet pas de broser un portrait précis de chaque famille de théoriciens, mais plutôt de souligner les rapports complexes de parenté qu'ils entretiennent à l'intérieur de chacune d'entre elles. Dans un deuxième temps, nous allons combiner les logiques explicatives et les méthodes adoptées par les théoriciens de chacune de ces familles, dans le but d'établir une typologie des explications et des démarches spécifiques à chacune d'entre elles.

Dans un souci de schématisation des réseaux de parenté entre les familles de chercheurs, nous allons regrouper ces familles de théoriciens selon les approches théoriques répertoriées par Smith : le primordialisme, l'ethnosymbolisme et le modernisme (Smith, 1971). Nous allons considérer que les naturalistes correspondent généralement aux primordialistes – catégorie à laquelle appartient également le groupe marginal des pérennialistes³, que les socio-évolutionnistes correspondent aux ethno-symbolistes, et que les structuro-fonctionnalistes, les marxistes, les interactionnistes et les ethnométhodologues sont regroupés en tant que modernistes.

³ Les théories pérennialistes correspondent à une version extrême du primordialisme. Les pérennialistes se distinguent des primordialistes en ce sens qu'ils considèrent que la nation est immémoriale, étant donné qu'elle s'est pérennisée au cours des siècles, en s'ancrant dans les liens primordiaux que possèdent naturellement les individus appartenant à un même groupe humain.

Il est important maintenant de présenter brièvement chacune de ces approches théoriques, afin de comprendre pourquoi plusieurs familles de théoriciens, en l'occurrence les structuro-fonctionnalistes, les marxistes, les interactionnistes et les ethnométhodologues se retrouvent à défendre une même approche moderniste. La thèse primordialiste – et dans sa version plus extrême, la thèse pérennialiste, soutiennent l'hypothèse que la culture, la race ou l'ethnie sont les liens fondamentaux que les individus doivent posséder entre eux pour se regrouper en nations. La thèse ethnosymboliste affirme que les communautés développent un noyau ethnique se renforçant au fil du temps, et constituant la formation ethnoculturelle de la nation à l'époque moderne. La thèse moderniste, quant à elle, défend l'idée que les nations sont des formations culturelles et politiques modernes se structurant autour de la fusion entre une unité étatique et une unité nationale par le biais du nationalisme.

Par le biais de cette méthode d'orientation et de ce classement par approches théoriques, que nous avons schématisés dans un tableau de synthèse disponible en annexe de ce mémoire (voir Annexe A) nous comptons répertorier à différents niveaux les principaux éléments composant l'ensemble de la diversité conceptuelle, théorique et méthodologique présente dans le champ d'études du nationalisme :

1. les regroupements de différents usages des concepts et théories mobilisés pour répondre aux questionnements suscités au sein des principaux débats sur la nation et le nationalisme ;
2. l'ensemble des présupposés théoriques entretenus par les chercheurs au sujet de la nation et le nationalisme, et de leurs effets sur les interprétations que les familles de théoriciens défendent lorsqu'ils tentent d'expliquer les causes des phénomènes nationaux et nationalistes ;
3. les regroupements des différentes explications et démarches mobilisées par les chercheurs pour expliquer les causes des phénomènes nationaux et nationalistes ;

4. l'ensemble des schèmes interprétatifs utilisés par les principaux théoriciens du nationalisme, et les limites qu'ils comportent pour produire des connaissances sur la nation et le nationalisme.

L'ensemble de ces éléments vont nous permettre de déterminer les enjeux, problèmes et défis que cette diversité conceptuelle, théorique et méthodologique pose sur les pratiques de production de la connaissance sur la nation et le nationalisme. De cette manière, nous allons pouvoir répondre aux objectifs suivants :

1. expliquer les causes de cette diversité théorique et conceptuelle par rapport aux effets néfastes qu'elle suscite dans les débats, de sorte que nous puissions expliciter les raisons pour lesquelles il existe d'importantes tensions conceptuelles et divergences théoriques entre les principaux théoriciens du nationalisme ;
2. répertorier les usages des concepts et théories mobilisés par les principaux théoriciens du nationalisme en tenant compte d'une réflexion plus large sur ce qui serait la conception, théorie et méthode la moins problématique parmi celles actuellement mobilisées dans le champ d'études, en connaissance des défis épistémologiques auxquels les chercheurs sont confrontés dans les débats ;
3. émettre des recommandations pour que les chercheurs assurent une meilleure gestion de la diversité, et pallient les problèmes qu'elle suscite dans les débats, en évaluant les degrés de compatibilité des niveaux d'explications parmi les schémas interprétatifs mis en œuvre. Ce faisant, nous allons tenter de déterminer lesquels d'entre eux sont limités, et lesquels faciliteraient au contraire la promotion d'une certaine complémentarité entre les divers champs de connaissance produits sur la nation et le nationalisme.

L'ensemble de ces objectifs vont nous permettre d'expliquer en quoi cette diversité méthodologique provoque autant de problèmes dans les débats, et d'évaluer lesquelles de ces méthodologies, considérées ici comme des manières schématiques d'interpréter formellement les objets de la nation et du nationalisme, contribuent, par minimalement le potentiel de compatibilité entre elles, à une amélioration de la

gestion de cette diversité conceptuelle et théorique présente dans ce champ d'étude en sciences sociales. Il faut préciser que la compatibilité est définie ici en tant que rapport dont les éléments n'entrent pas en contradiction dans leurs termes sur le plan logique, et ne sont pas portés à faire défaut sur le plan cognitif. Et, par cette volonté d'améliorer la gestion de cette diversité, nous souhaitons promouvoir un idéal de gestion non problématique de la diversité des pratiques et des connaissances produites dans un champ d'études en sciences sociales : la vision d'un ensemble complémentaire entre les diverses productions conceptuelles et théoriques élaborées par plusieurs familles de théoriciens, par le fait qu'elles adoptent des méthodologies compatibles entre elles, bien que ces dernières incarnent chacune différentes visées et objectifs de recherche (naturalisme, socio-évolutionnisme, structuro-fonctionnalisme, marxisme, interactionnisme et ethnométhodologie). La complémentarité est pensée ici en tant que rapport de cohérence entre des définitions conceptuelles, des contenus théoriques et des méthodologies qui s'accordent entre eux, en dépit du fait qu'ils soient produits par plusieurs familles de théoriciens adoptant chacune une approche particulière (primordialisme, ethnosymbolisme, modernisme).

Rechercher sur la diversité méthodologique : méthodologie, présentation des chapitres et du corpus

Dans un souci de clarification des différents aspects traités dans notre recherche portant sur les problèmes résultant de la diversité méthodologique, il nous semble important de présenter la méthodologie de notre recherche, le corpus des théoriciens du nationalisme à l'étude et le résumé des chapitres qui composent ce présent mémoire.

Pour mener à bien notre enquête, nous allons d'abord écarter les questionnements liés aux limites et avantages d'une production plurielle des connaissances sur la nation et

le nationalisme. Défendre l'idée selon laquelle la connaissance produite sur la nation et le nationalisme est problématique par le fait même d'être plurielle suppose en réalité qu'une seule théorie universelle est possible. Or, nous croyons, tout comme John Hall (1993), qu'il n'est pas possible de défendre une telle hypothèse, à la vue de la pluralité des concepts et théories mobilisés pour rendre compte du caractère particulier des phénomènes nationaux et nationalistes étudiés. Hall affirme précisément ceci :

aucune théorie du nationalisme universelle n'est possible. Comme les archives historiques sont diverses, nos concepts doivent l'être également. Ce n'est pas qu'il faut passer de l'universalisme au particularisme complet, de la théorie générale aux histoires nationales. Au contraire, un juste milieu peut être cultivé en définissant différents types idéaux de nationalisme (Hall, 1993, 1, nous traduisons).

Suivant les propos de Hall (1993), nous soutenons que la dimension problématique de la diversité ne réside pas tant dans la profusion des théories et concepts disponibles que dans les méthodologies que mobilisent les chercheurs en sciences sociales pour clarifier leurs objets d'analyse. C'est pourquoi nous défendons la thèse que la diversité conceptuelle et théorique n'est pas au départ problématique, bien qu'elle puisse l'être sur le plan méthodologique, en raison des problèmes inhérents aux schèmes interprétatifs que les chercheurs mobilisent pour expliquer les causes relatives aux phénomènes nationaux et nationalistes.

En nous basant sur les propos de John Hall (1993), nous allons donc défendre une posture pragmatiste pour mieux saisir les usages de cette diversité conceptuelle et théorique, en plus de faire appel aux notions d'idéal type et de logiques explicatives pour mieux expliquer les causes relatives à cette diversité méthodologique qui d'ailleurs demeurent peu étudiées dans ce champ d'études des sciences sociales.

Nous allons défendre, tout au long de ce mémoire, une posture pragmatiste pour analyser les différentes pratiques de recherche que les chercheurs élaborent pour utiliser certains concepts et théories spécifiques à l'étude de la nation et du nationalisme. Suivant la théorie de Charles Sanders Peirce (1993 [1878]), le pragmatisme consiste à défendre l'idée que la conception générale d'un objet peut être saisie par les effets pratiques qui lui sont associés. Pour ce faire, nous allons considérer les diverses pratiques normatives de production de la connaissance théorique en tant qu'objets d'analyse, afin de montrer les répercussions concrètes de ces pratiques quand les théoriciens appliquent des concepts, théories et schèmes à l'étude des phénomènes nationaux. Nous envisageons de mobiliser cette perspective pragmatiste dans notre premier chapitre, lorsque nous répertorierons les usages des concepts et théories mobilisés pour mieux caractériser la nation et le nationalisme, et dans notre troisième chapitre, quand nous évaluerons la complémentarité des champs de connaissances produites, selon le degré de compatibilité entre les schèmes interprétatifs, et la façon dont ils sont utilisés pour expliquer les causes des phénomènes nationaux et nationalistes. Cela nous permettra d'expliquer en quoi l'usage de ces ressources conceptuelles et théoriques génère d'importants désaccords entre les principales familles de théoriciens du nationalisme, et de nombreuses incompatibilités en ce qui concerne les schèmes qu'ils choisissent pour interpréter les objets de la nation et du nationalisme.

Nous allons par ailleurs nous référer principalement à deux notions-clés pour mener à bien nos analyses concernant la diversité méthodologique résultant de la diversité conceptuelle et théorique. Il s'agit des notions-clés d'idéal type et de logique explicative. Pour ce faire, nous allons tout d'abord regrouper les ensembles d'explications découlant de cette diversité méthodologique par le recours à des idéaux types. D'après le concept de Max Weber (1963 [1919]), l'idéal type correspond à un type abstrait nous permettant de recenser certaines explications partageant des caractéristiques communes, sans que nous ayons besoin de prétendre qu'elles se

retrouvent parfaitement dans toutes les explications répertoriées. L'usage de ces idéaux types nous aidera à mieux définir les différentes démarches d'enquête et explications déployées par les familles de théoriciens lorsqu'ils tentent de déterminer les causes relatives aux phénomènes nationaux et nationalistes. Par la suite, nous allons considérer que chacun de ces types d'explications possède une logique particulière, modélisée au travers de schèmes interprétatifs. Chacune de ces logiques explicatives correspond à une famille de langages de représentation et de connaissances mobilisées pour écrire la description et l'explication des causes relatives aux phénomènes nationaux. Ces logiques explicatives se distinguent sur un plan à la fois sémantique et représentationnel, dans le sens où chacune propose un ensemble divers de manières d'appréhender les phénomènes nationaux. Plus précisément en lien avec notre problématique de recherche, elles nous permettent aussi de montrer que, si elles sont limitées pour l'étude des phénomènes nationaux et nationalistes, elles peuvent créer de profondes tensions conceptuelles et des divergences théoriques entre les chercheurs au sein des débats portant sur la caractérisation des concepts de nation et de nationalisme, et sur la cause de leurs phénomènes respectifs.

Dans le premier chapitre, nous allons précisément étudier les différents usages des concepts et théories mobilisés dans certains débats importants. Il s'agit plus précisément du débat portant sur la caractérisation des concepts de la nation et du nationalisme, qui a été provoqué à la suite de la parution des ouvrages d'Eric Hobsbawm (2001 [1992]) et d'Ernest Gellner (1989 [1983]), ainsi que du débat portant sur les causes et conditions d'apparition des phénomènes nationaux, qui a été amené par Walker Connor (1990) dans son article "When is the nation", et recensé par la suite dans l'ouvrage collectif édité par Atsuko Ichijo et Gordana Uzelac (2005) et dans l'article d'Ulmut Özkırımlı et de Steven Grosby (2007). Ces deux débats nous permettront de constater que les divers usages de ces théories et concepts génèrent de graves confusions et divergences quant à la manière d'appréhender les phénomènes

nationaux, ce qui peut alors poser de nombreux défis dans la conduite des enquêtes sur la nation et le nationalisme. Ces défis conceptuels et théoriques proviennent selon nous des choix et usages méthodologiques, à savoir les schèmes interprétatifs retenus, à l'origine, pour déterminer plus clairement leurs objets d'analyse. Le but de ce chapitre est donc de montrer que les profonds désaccords révélés par ces débats, et qui semblent résulter de leur diversité conceptuelle et théorique, découle en fait de leur diversité méthodologique.

Dans le second chapitre, nous allons étudier les sources de cette diversité méthodologique. Il s'agit de présenter les schèmes explicatifs que les principaux théoriciens du nationalisme utilisent pour enquêter sur les phénomènes nationaux : le naturalisme, le socio-évolutionnisme, le structuro-fonctionnalisme, le marxisme et l'interactionnisme. Pour ce faire, nous nous intéresserons aux différentes manières dont les principaux théoriciens du nationalisme utilisent ces schèmes, selon initialement leurs propres interprétations du monde social. Il s'agit de présenter les manières particulières de Pierre van den Berghe (naturalisme) ; Anthony Smith (socio-évolutionnisme) ; Gellner, Hobsbawm, John Breuilly (structuro-fonctionnalisme et marxisme) ; ainsi que Liah Greenfeld, Benedict Anderson, Michael Billig et Rogers Brubaker (interactionnisme) que nous avons répertorié dans un tableau en annexe (voir Annexe B). Le but est de produire un panorama des différents types de modalités d'explication et d'enquête spécifiques à chacun des schèmes interprétatifs mentionnés.

Dans le troisième chapitre, nous allons préciser les raisons pour lesquelles il existe de telles divergences théoriques et conceptuelles dans les débats, en montrant pourquoi elles proviennent de certaines limites théoriques et méthodologiques que présente chacun des schèmes interprétatifs étudiés. En spécifiant les limites de ces schèmes, nous allons pouvoir par la suite évaluer lesquels d'entre eux sont les moins problématiques et les plus compatibles pour mener des études sur la nation et le

nationalisme. Le but est de montrer pourquoi les limites de ces schèmes interprétatifs peuvent les rendre, dans une certaine mesure, incompatibles entre elles, ce qui explique le fait que les différents champs de la connaissance produite sur la nation et le nationalisme ne sont pas complémentaires entre eux.

Pour mener à bien nos analyses, nous avons choisi comme corpus principal une sélection d'ouvrages ayant contribué à faire avancer la production de connaissances conceptuelles et théoriques dans le champ d'études du nationalisme. Ces ouvrages sont généralement écrits par des chercheurs de référence pour quiconque étudie la nation et le nationalisme. L'analyse de ces ouvrages nous permettra d'étudier la majorité des explications mobilisées dans ce domaine des sciences sociales.

Par souci de représentativité de l'ensemble des divers types de production de la connaissance dans l'étude du nationalisme, nous nous proposons de passer en revue les ouvrages suivants :

B., Anderson, 2002 [1983], *L'Imaginaire social : Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris : La Découverte & Syros, 214 pages (traduit de l'anglais par Emmanuel Dauzat).

M., Billig, 1995, *Banal Nationalism*, Thousand Oaks: Sage, 200 pages.

J., Breuilly, 1995, *Nationalism and the State*, Manchester: Manchester University Press, 482 pages.

R., Brubaker, 1996, *Nationalism Reframed: Nationhood and the National Question in the New Europe*, Cambridge: Cambridge University Press, 202 pages.

Gellner, E., 1989 [1983], *Nations et nationalismes*, Paris : Éditions Payot, 208 pages (traduit de l'anglais par Bénédicte Pineau).

L., Greenfeld, 1992, *Nationalism: Five Roads to Modernity*, Cambridge: Harvard University Press.

Hobsbawm, E., 2001 [1992], *Nations et nationalisme depuis 1780 : Programme, mythe, réalité*, Paris : Éditions Gallimard, 384 pages (traduit de l'anglais par Dominique Peters).

A. D., Smith, 1988, *The Ethnic Origins of Nations*, Gloucester: Blackwell Publishing.

Nous aurons l'occasion de présenter brièvement les particularités méthodologiques et théoriques de chacun de ces théoriciens lorsque nous présenterons, dans notre deuxième chapitre, les schèmes qu'ils utilisent pour expliquer les causes relatives à l'apparition des phénomènes nationaux et nationalistes.

CHAPITRE I

LA DIVERSITÉ CONCEPTUELLE ET THÉORIQUE : TENSIONS DANS LES DÉBATS

Quiconque s'attarde à la littérature théorique sur la nation et le nationalisme finit par se poser davantage de questions qu'il n'en avait peut-être à l'origine. C'est l'un des effets que suscite une vue d'ensemble des études sur la nation et le nationalisme. Nous constatons de prime abord que la pluralité des connaissances sur la nation et le nationalisme ne se présente pas comme un tout uniforme et cohérent, au sens où il reflète, seulement en apparence, la nature complexe des phénomènes complexes analysés. En vue de mettre de l'ordre dans cette diversité, nous allons répertorier et classer, par le biais d'une démarche pragmatique, la diversité des concepts et théories qui y sont utilisés. L'enjeu d'une démarche pragmatique consiste alors à mieux expliquer les raisons pour lesquelles les théoriciens font usage de certains concepts et théories lorsqu'ils étudient les phénomènes nationaux.

Pour faciliter ce classement selon les principaux regroupements de théoriciens référencés en introduction de ce mémoire, nous allons utiliser la typologie des approches théoriques proposées par Smith : le primordialisme, l'ethnosymbolisme et le modernisme (Smith, 1971), et ce, même si ces catégories, comme l'affirme John Coakley (2012 : 200), tendent à « masquer les différences entre les théoriciens et à réduire les tensions productrices de nouvelles interrogations ». Car, nous pensons qu'elles permettent malgré tout d'obtenir un panorama de différents usages des

concepts et théories mobilisés par l'ensemble des réseaux de chercheurs qui produisent de la connaissance sur la nation et le nationalisme.

Nous remarquons tout d'abord qu'il existe un consensus autour des concepts de nation et de nationalisme quand le premier est défini en tant que groupe de personnes caractérisé par une histoire, une langue, un territoire ou un style de vie communs, et que le deuxième est pensé en tant que doctrine revendiquant généralement la souveraineté politique pour une nation. Selon Thomas W. Pogge (1998), le nationalisme peut être généralement le résultat de mouvements sociaux de résistance, de recherche d'autonomie, d'autodétermination, de libération ou de décolonisation, ou encore d'expansion territoriale : des mouvements qui reviennent tous finalement à lutter contre un territoire. Ceci étant dit, ce consensus n'est toutefois pas entier, puisque la pertinence de certaines propriétés par rapport à d'autres est parfois niée, et, d'autres fois, remise en question.

En dépit de ce consensus, il existe toutefois d'importants dissensus entre les chercheurs, selon la manière dont ils mobilisent ces concepts pour leurs propres théories. Bien souvent, les primordialistes et les ethnosymbolistes déterminent que la nation est une collection de traits et d'attributs, dont la somme forme un ensemble cohérent; ces éléments n'ayant de sens que par référence à la totalité à laquelle ils appartiennent (Shils 1957 ; Geertz 1973 ; van den Berghe, 1978 ; Seton-Watson, 1977 ; Smith, 1986). Certains d'entre eux défendent même une acception « ethnonationaliste » du nationalisme, au sens où ce dernier serait une doctrine affirmant que l'appartenance à la communauté nationale est définie par ses conditions ethniques (Connor, 1994 ; Smith, 1986⁴). Mais, contrairement à ces primordialistes et

⁴ Même si Walter Connor et A. D. Smith défendent tous les deux une forme d'ethnonationalisme, ils ne définissent toutefois pas l'ethnie dans les mêmes termes. Alors que Smith considère que l'ethnie constitue la base ethnoculturelle de la nation, elle est pour Connor une forme de nationalisme défendue

ces ethnosymbolistes, la plupart des modernistes ont tendance à présenter la nation et le nationalisme comme une matrice processuelle, qui dépend de certains facteurs impliqués dans les transformations qui s'opèrent au sein d'un système sociétal à l'avènement de la modernité (Gellner, 1989 [1983] ; Hobsbawm, 2001 [1992] ; Anderson, 2002 [1983]; Deutsch, 1969). Ces facteurs peuvent être le capitalisme (Nairn, 1981), la formation étatique et bureaucratique (Breuilly, 1995) ou la société industrielle (Gellner, 1989 [1983]). Enfin, d'autres s'attardent davantage au sens qui est attribué à la nation et au nationalisme pour définir la manière dont ils sont respectivement compris et vécu par des collectivités inscrites dans un cadre national particulier (Billig, 1995 ; Fox et Miller-Idriss, 2008 ; Brubaker, 1996). Par ce bref panorama de l'usage de ces concepts, nous constatons que les chercheurs pensent de différentes manières la nation et le nationalisme, en fonction des méthodologies que les théoriciens retiennent pour les étudier.

Dans ce premier chapitre, nous allons donc nous poser les questions suivantes : comment expliquer le fait qu'il y ait plusieurs manières de concevoir la nation et le nationalisme? Sur quels points majeurs ces conceptions et théories se différencient-elles les unes des autres ? En quoi ces différents usages posent-ils des défis épistémologiques au sein des débats étudiés?

Pour répondre à ces questions, nous allons nous consacrer à l'étude de deux débats importants, qui ont opposé certains théoriciens depuis plusieurs décennies. Il s'agit du débat mené à la suite de la publication des ouvrages de Ernest Gellner (1989 [1983]) et d'Eric Hobsbawm (2001 [1992]), qui ont amené les chercheurs à repenser la manière de caractériser la nation et le nationalisme, ainsi que du débat déclenché à la

par des minorités notamment régionales qui s'expriment en réaction à la tentative d'homogénéisation culturelle des États-nations (Smith, 1986 ; Connor, 1994).

suite des publications de l'article de Walter Connor (1990), puis de l'ouvrage d'Atsuko Ichijo et Gordana Uzelac (2005) et de l'article de Umut Özkırmli et Steven Grosby (2007), afin que les chercheurs se questionnent sur l'origine historique de la nation, et ses conditions d'apparition en tant que phénomène.

Grâce à l'analyse approfondie des enjeux et des défis que posent ces deux débats, nous allons maintenant répertorier :

1. l'ensemble des usages et fonctions que les différentes familles de théoriciens assignent aux différents concepts et théories ;
2. les tensions conceptuelles et les divergences théoriques présentent dans les débats étudiés ;
3. les défis épistémologiques résultant de cette diversité conceptuelle et théorique.

Le but de ce chapitre est de montrer que cette diversité conceptuelle et théorique confronte les chercheurs à des défis épistémologiques portant sur les choix méthodologiques qu'ils font pour caractériser les concepts de nation, de nationalisme et d'ethnie, ainsi que les interprétations qu'ils endossent pour expliquer les causes relatives aux phénomènes nationaux. Ceci nous permettra d'explicitier en quoi la dimension problématique de cette diversité provient des méthodologies auxquelles ils ont recours pour mener des enquêtes sur les phénomènes nationaux et nationalistes.

La pluralité des conceptions sur la nation, le nationalisme et l'ethnie

La théorisation est une tâche difficile pour les chercheurs, car elle consiste généralement à réduire la complexité du phénomène national et nationaliste par le biais de démarches d'enquête appropriées, en vue de produire un contenu théorique

sur la nation et le nationalisme. Ce travail de réduction de la complexité leur permet d'obtenir une vue générale des conceptions de la nation, du nationalisme ou de l'ethnie, au risque toutefois de les concevoir parfois de manière simplifiée.

Le but de cette section est d'expliquer les raisons pour lesquelles certaines interprétations de ces conceptions de la nation et du nationalisme peuvent engendrer des conflits parmi les principaux théoriciens du nationalisme. Pour ce faire, nous allons mettre en évidence les différents usages des concepts de nation, de nationalisme et d'ethnie, avant d'étudier les confusions et les problèmes qui résultent des choix effectués par les théoriciens pour caractériser les phénomènes de la nation et du nationalisme.

1.1.1 Les divers usages conceptuels

Même si, en apparence, les nations et les nationalismes sont constitués de pièces et de morceaux, et par là même d'emprunts divers, il faut savoir néanmoins que les théoriciens tentent de leur donner un minimum de cohérence en émettant certains postulats sur ceux-ci.

Les primordialistes considèrent que la nation est le résultat de l'évolution des liens fondamentaux qui unissent les membres d'un même groupe humain. Ces liens peuvent être d'ordre naturel, culturel, territorial ou religieux (van den Berghe, 1978 ; Geertz, 1973 ; Grosby, 1995 ; Shils, 1957). Cette description de la nation repose sur le rapport territorial, sociobiologique ou génétique que les collectivités humaines entretiennent pour répondre aux contraintes d'un environnement donné. Par contre, peu d'entre eux tentent vraiment de définir les conceptions relatives au nationalisme. Pour l'un de ces chercheurs, Azar Gat (2012), le nationalisme est une idéologie ancienne, définie au sens de la politique ethnique, qui traverse l'histoire humaine. Cette définition du nationalisme s'inspire certes de celle de Gellner (1989 [1983]),

mais est toutefois pensée tout autrement : le nationalisme existe depuis des millénaires, et pas seulement dans la modernité, depuis que la nation existe en provenant d'une congruence brute entre la culture ou l'ethnicité et l'État (Gat, 2012, 2). Par ces conceptions, Gat (2012) souligne l'importance politique de l'ethnicité à l'intérieur même de différentes formes historiques d'organisation politique : cités-États, dynasties et empires. Le but, pour Gat, et pour les autres primordialistes précédemment cités, est de montrer que les peuples humains ont toujours été des membres d'une même tribu, cette dernière ayant eu tendance à évoluer avec le temps, par l'exercice de politiques ethniques, en un groupe national.

Pour les ethnosymbolistes, la nation et le nationalisme servent à décrire le fait qu'ils sont le résultat de l'évolution des sociétés à l'époque moderne. Ces évolutions résultent plus précisément de stratégies d'adaptation et de différenciation que les communautés adoptent pour faire perdurer leurs communautés. Spécifiquement pour le principal théoricien de l'ethnosymbolisme, Smith (1986), les communautés ethniques produisent ces attributs ethniques et culturels pour évoluer linéairement dans le temps. Elles deviennent par la suite des nations dès que les individus partagent un agrégat suffisant d'éléments culturels et sociaux: un ensemble de mythes, de souvenirs historiques, de symboles communs, ainsi qu'une proximité commune avec un territoire géographique particulier, et un certain sens partagé de la solidarité (Smith, 1999, 25).

À l'opposé des primordialistes et des ethnosymbolistes, les modernistes n'impliquent pas nécessairement que la nation signifie la découverte d'un ordre préétabli. En effet, le nationalisme et la nation ne sont pas le réveil d'une ancienne force latente ; ils seraient au contraire une nouvelle forme d'organisation sociale, culturelle et politique. Pour Gellner (1989 [1983]), l'un des modernistes les plus connus dans le champ d'études, le nationalisme se fonde en fait sur des éléments de culture préexistants qui se sont transformés au moment où une entité politique et sociale

particulière s'incarne en un État-nation moderne. Donc, les éléments de culture utilisés par les élites nationalistes pour créer une nation particulière sont souvent sans fondement historique. En particulier, ces éléments de culture, qui se cristallisent par la suite en traditions nationales, sont, d'après Eric Hobsbawm et Terence Ranger (1983), des inventions produites par ceux qui propagent des idéaux nationalistes et qui arrivent à mobiliser, souvent par la force, une population, en suscitant des espoirs, des émotions, favorisant ainsi des entreprises collectives. C'est pourquoi de nombreux théoriciens étudient la mobilisation et les intérêts des acteurs politiques et sociaux qui souscrivent aux discours à tendance nationaliste ou à ceux qui promeuvent un nouveau mouvement social à caractère « nationalisant » (Hobsbawm, 2001 [1992]; Breuilly, 1995). Pour certains modernistes, ces discours nationalistes, visant au départ à soutenir la croyance en une tradition nationale, sont ensuite diffusés par l'État, seule institution disposant des moyens suffisants pour le faire (Brubaker, 1996 ; Billig, 1995). Pour Michael Billig (1995), c'est le nationalisme qui facilite la diffusion de ces éléments de la nation, certes par le biais de l'État, mais également des individus, puisqu'ils ont tendance à les transmettre en les intériorisant eux-mêmes, et en les intégrant à leurs pratiques quotidiennes. Mais, les individus peuvent toutefois négocier ces éléments, selon la manière dont ils interprètent ces éléments de la nation au quotidien et dont ils perçoivent, comme affirme plus tard Rogers Brubaker (2001), leurs propres identités nationales. En effet, l'enquête de terrain menée en Transylvanie par entre autres Rogers Brubaker et d'autres (2006) illustre bien la déconnexion possible entre une population et le nationalisme de l'État envers lequel elle devrait être reconnue.

Cela dit, les ethnosymbolistes désapprouvent l'idée, défendue par les modernistes, que la nation soit le produit d'un nationalisme diffusé respectivement par une élite ou par un peuple, au sens où ces derniers croient en l'existence d'une entité étatique préalable à celle de la nation, alors que ces premiers croient au contraire que la nation préexiste à toutes formes d'organisation politique (Gellner, 1989 [1983], 19 ;

Hobsbawm, 2001 [1992] ; Smith, 1986). Par exemple, pour l'ethnosymboliste Smith (1998, 3), le nationalisme n'est pas un facteur d'émergence de la nation, mais seulement un facteur de maintien de la nation, dans la mesure où il sert seulement à renforcer le sentiment d'appartenance des individus à une même communauté nationale.

Ce flou caractéristique autour du fait national génère une confusion entre les différents usages du concept de nation et de nationalisme. Cette confusion provient surtout du fait que la nation soit considérée par les primordialistes comme la base constitutive de toute collectivité humaine, peu importe qu'elle se présente sous la forme d'une civilisation, d'un peuple ou d'une ethnie (Gat, 2012 ; Grosby, 1995 ; van den Berghe, 1978), alors que pour les modernistes, la nation s'est formée au travers d'une unité politique et sociale par le nationalisme, et s'est donc construite au gré des aléas historiques, sociaux et politiques (Gellner, 1989 [1983] ; Hobsbawm, 2001 [1992]). Ainsi, pour les primordialistes et les ethnosymbolistes, la nation et le nationalisme sont les résultats de déterminismes propres à l'évolution naturelle ou sociale des collectivités humaines ; c'est d'ailleurs pourquoi la nation serait, pour reprendre les termes de Otto Bauer (1987), une « communauté de destin ». À l'inverse, pour les modernistes, la nation et le nationalisme s'apparentent à une cristallisation de déterminismes historiques et d'aléas politiques, produits à la suite de multiples interventions humaines. Pour certains de ces modernistes, ces actions humaines servent à défendre ou à promouvoir les intérêts socioéconomiques, politiques ou culturels de groupes ethniques ou nationaux alors mis en compétition, et qui, suivant le principe de David Horowitz (1985), doivent lutter les uns contre les autres pour obtenir une reconnaissance auprès de certains groupes ou instances. Donc, à cause de l'usage divers de ces conceptions mises en concurrence au travers de différentes théories, des tensions se créent parmi ces regroupements de théoriciens, à propos des aspects à privilégier pour définir les objets mêmes de la nation et du nationalisme. En effet, si l'on prend en considération tous les aspects traités par ces

regroupements de chercheurs, dans quelle mesure pourrions-nous déterminer que l'un d'entre eux aurait plus raison que les autres, à supposer que la nation et le nationalisme aient prioritairement soit un caractère essentiel (primordialisme), soit un caractère ethnique (ethnosymbolisme) soit un caractère social et politique (modernisme) ?

1.1.2 Les conceptions du nationalisme et leurs lots de critiques

En plus de ces tensions, certaines de ces conceptions, et particulièrement celles portant sur le nationalisme, peuvent être problématiques à cause de ce qu'elles impliquent, par exemple, pour le cas de John Plamenatz (1973), sur le plan géopolitique. Plamenatz (1973) est l'un des premiers à concevoir le nationalisme, en marquant une opposition entre les nationalismes orientaux et occidentaux selon leurs positions géographiques, alors qu'il procède à une distinction, de nature normative, selon leurs positions géopolitiques. Sur le plan géographique, le nationalisme occidental est le fait de l'Europe de l'Ouest et de l'Amérique, tandis que le nationalisme oriental est essentiellement le fait de l'Europe de l'Est, de l'Afrique et de l'Asie. Ceci étant dit, Plamenatz (1973) se réfère généralement aux nationalismes orientaux pour définir les formes de nationalismes étant promus par des pays colonisés, soudainement agités par un processus de libération nationale. Ce nationalisme de libération est différent alors de tout ce qui a été connu précédemment dans les pays occidentaux. Ce nationalisme se situe dans d'autres régions du monde et est mobilisé par des acteurs sociaux et politiques portant des discours nationalistes ne s'appuyant pas sur une structure étatique existante. Plamenatz (1973) établit alors une distinction entre le nationalisme occidental, où un État existe avant l'apparition d'un nationalisme ou d'une nation, et le nationalisme oriental, où les nationalismes se constituent avant l'apparition d'un État. Dans ces derniers endroits, les élites en devenir de ces sociétés sont dominées par diverses formes d'hégémonies occidentales, et comprennent alors qu'elles ne pourront accéder au statut de dominant

qu'en créant des États-nations où elles seront dominantes à leur tour. Mais, selon les interprétations de Plamenatz, cette élite orientale copie les schèmes de nationalisme occidentaux tout en refusant d'avouer qu'elles s'en sont inspirées pour produire leurs propres nationalismes.

En effet, ces conceptions du nationalisme, telles que celle présentée par Plamenatz (1973), ont tendance à offrir une vision schématique du monde, du fait d'être fondées notamment sur la conception binaire du monde entre l'Orient et l'Occident. Elles sont souvent à caractère occidentalocentriste, puisqu'elles réduisent les représentations de certaines communautés d'individus à des images stéréotypées, peu conformes à la réalité ; c'est pourquoi elles ont été vivement critiquées par des chercheurs relevant notamment du courant postcolonial (Said, 1978 ; Chakrabarty, 2000). Partha Chatterjee (1986, 121) critique par exemple le fait que le nationalisme découle d'une idéologie occidentale, cette dernière diffusant la supériorité culturelle et intellectuelle des pays occidentaux par rapport à d'autres pays du tiers monde, dont la plupart sont d'anciennes colonies des empires européens. À la suite des critiques formulées à l'endroit de ces conceptions binaires du nationalisme, de nombreuses variétés de conceptions du nationalisme ont émergé, telles que le nationalisme périphérique, le nationalisme banal et quotidien, le nationalisme postcolonial, qui ont été récemment avancés pour mettre en évidence la particularité et la complexité des phénomènes nationalistes du point de vue historique, géopolitique et ethnographique (Hechter, 2000 ; Wang, 2001 ; Appiah, 2008 ; Appadurai, 2005 ; Billig, 1995 ; Fox et Miller-Idriss, 2008).

L'ambiguïté du concept du nationalisme repose alors sur les présuppositions auxquelles les chercheurs se livrent sur les cas de nationalisme étudiés. Certains supposent une hiérarchisation entre des groupes sociaux, alors que d'autres ont tendance à schématiser le monde selon des oppositions binaires entre l'Orient et l'Occident. Ces conceptions, pour la plupart, sont critiquées par les chercheurs étant

donné que certaines d'entre elles sont à caractère occidentalocentriste, et tendent plus largement à polémiser le monde social.

1.1.3 Les conceptions ethniques et leurs lots de confusion

Parallèlement à l'usage de ces conceptions de la nation et du nationalisme, certains théoriciens ont recours à des conceptions ethniques qui ont historiquement été mises en opposition avec les conceptions dites « civiques ». Pour les théoriciens de l'ethnicité, l'ethnie correspond à la base socioculturelle autour de laquelle les membres d'une même entité sociale se regroupent, celle-ci pouvant être définie au sens large comme étant soit des communautés, soit des minorités nationales (Smith, 1986 ; Brubaker, 1996).

En général, la notion d'ethnie est utilisée par certains primordialistes, notamment Edward Shils (1957) et Clifford Geertz (1973), des pérennialistes – encore plus radicaux que les primordialistes – comme van den Berghe (1978), ainsi que des ethnosymbolistes, principalement Smith (1986). Ce premier concept de l'ethnie désigne généralement des populations issues de sociétés qui ne sont pas modernes. Ces populations se caractérisent généralement par leurs dimensions ethnolinguistiques, en possédant chacune un nom, des coutumes, des valeurs, et généralement une langue propre. Pour l'ethnosymboliste Smith (1986), une ethnie est avant tout un ensemble social relativement clos et durable, qui est enraciné dans un passé à caractère mythique. La communauté, d'origine archaïque, acquiert une dimension ethnique au moment où elle développe des attributs culturels qui renforcent son organisation sociale, politique et juridique, et lui permettent alors d'évoluer en nation à l'époque moderne (Smith, 1986). Selon cette perspective, le fait ethnique représente une ébauche d'organisation socioculturelle typique d'une société « civilisée », la seule que les populations archaïques soient capables d'atteindre si elles évoluent jusqu'à une époque moderne. Autrement dit, la société civilisée est

donc la version évoluée de la population ethnique, ce qui explique pourquoi certains théoriciens marquent une vive opposition entre les conceptions ethniques et les conceptions plus évoluées, et dites alors « civiques ». Mais, en interprétant le fait ethnique ainsi, les primordialistes et les ethnosymbolistes écartent l'éventualité que ces populations « ethniques » puissent s'inscrire dans la modernité. C'est pourquoi certains théoriciens critiquent cette conception de l'ethnicité pour son ethnocentrisme (Eller et Coughlan, 1993 ; Malešević, 2010). L'argument, souvent amené par les modernistes, et notamment Brubaker (2004), est que les primordialistes et les ethnosymbolistes ont tendance à figer les populations ethniques dans un cadre strictement prémoderne. La supposée infériorité de ces populations ethniques par rapport aux sociétés dites civilisées est visible dans la théorie de Smith (1986), quand il suggère par exemple que ces populations ethniques sont présentes uniquement à l'époque prémoderne et qu'elles peuvent devenir des nations, autrement dit tacitement des sociétés civilisées, seulement quand elles évoluent à l'époque moderne.

Contrairement à ces primordialistes et ethnosymbolistes, certains modernistes, en l'occurrence Gellner (1989 [1983]), Brubaker (1996) et Benedict Anderson (2002 [1983]), utilisent une autre conception de l'ethnie, qui est quant à elle appliquée spécifiquement aux sociétés industrielles. Cette seconde conception conçoit les minorités nationales comme étant des ethnies présentes au sein d'une nation. Par exemple, Brubaker (1996, 96) étudie les ethnies estoniennes en Biélorussie pour montrer qu'elles constituent plusieurs groupes sociaux rattachés à une même culture estonienne, et qu'elles partagent une réalité différente des groupes biélorusses, bien qu'elles soient intégrées à un cadre national biélorusse, et plus largement à un cadre russophone.

Pour résumer, la première conception de l'ethnie correspond à la formation socioculturelle initiale d'un regroupement d'humains à l'époque prémoderne, qui évolue en nations, notamment pour Smith (Smith, 1986, 3), à l'époque moderne,

tandis que la seconde conception de l'ethnie, quant à elle défendue par Brubaker (1996, 96), correspond, au contraire, à la constitution achevée d'un groupe possédant une forte culture au sein des sociétés modernes et dont les contours ethniques suivent rarement le cadre des formations nationales effectives.

Cette sorte de flou caractéristique du fait ethnique suscite alors une confusion entre les différents usages du concept de l'ethnie. Cette confusion provient surtout du fait que l'ethnicité peut être, comme le dit Smith (1986), à la fois comprise et vécue comme étant constitutive de la nation, autant qu'elle puisse être, comme le remarque Brubaker (1996), comprise et vécue, à l'inverse, comme étant constitutive d'une minorité se mobilisant pour radicalement s'opposer à la nation au sein de laquelle elle vit. Ceci étant dit, la dynamique de la nationalisation est très différente dans les deux cas, car il s'agit, pour le premier cas, d'un nationalisme à la recherche d'une politique, et pour le deuxième, d'une minorité nationale ayant le potentiel de « nationaliser » les nationalismes présents au sein d'un cadre national existant.

Étude du débat : comment caractériser les nations et les nationalismes?

Le premier débat a été déclenché à la suite de la publication de certains ouvrages théoriques notables, notamment ceux des modernistes Eric Hobsbawm (2001 [1992]) et Ernest Gellner (1989 [1983]). Gellner émet l'hypothèse que la nation se définit par la promotion d'un nationalisme particulier, ce dernier assurant, en tant que principe politique, la congruence entre une unité nationale et une unité étatique particulière (1989 [1983], 26). Ces unités nationale et étatique dépendent alors d'un nationalisme pour se fusionner ; c'est pourquoi elles peuvent prendre diverses formes particulières, bien qu'elles ne puissent exister ni en toute circonstance ni en tout temps historique (Gellner, 1989 [1983], 4). Ces considérations, partagées par un bon nombre de

modernistes, les amènent à insister sur les particularités relatives aux phénomènes nationaux. Ils soulignent ainsi la nature multiple des nations et des nationalismes, en se référant aux termes de « nation » et de « nationalisme » au pluriel, en s'abstenant du même coup d'en formuler des définitions trop générales.

Comme nous pouvons nous en douter, ces concepts de nation, de nationalismes et d'ethnie sont des idéaux types servant de point de repère pour rendre intelligible une réalité qui semblerait être plus complexe que les théories les décrivent. Cela dit, ces conceptions, par les distinctions que les théoriciens émettent, ainsi que les explications des théories auxquelles elles sont rattachées, nous montrent qu'elles sont parfois porteuses de significations ayant un caractère ethnocentrique ou suprémaciste, ou qu'elles peuvent servir à hiérarchiser et à catégoriser de manière fixe et restrictive certaines communautés, figées alors arbitrairement à un certain stade d'évolution, ou réduites à une image stéréotypée, en étant portée par ce regard occidental. De récentes recherches portant sur des thématiques connexes à celles de la nation et du nationalisme, à savoir le postcolonialisme, le féminisme ou encore le cosmopolitisme, tentent alors de reconnaître la dimension problématique des théories existantes de la nation et du nationalisme (Chatterjee, 1986 ; Chakrabarty, 2000).

Comme le souligne Alain Renaut, les théoriciens reconnaissent la dimension problématique de certaines significations historiquement associées aux concepts que les théoriciens utilisent:

nous n'ignorons plus aujourd'hui qu'il y a une histoire des concepts et des valeurs, même de ceux et celles qui peuvent, au premier abord, nous apparaître comme les plus naturels et les moins susceptibles d'être soumis à une approche généalogique. Nous savons également que, face à leur historicisation par la pensée contemporaine, beaucoup de catégories ont perdu une part de leur sens et de leur prestige (Renaut, 1991, 12-13).

Cependant, au-delà des traits ethniques ou civiques et des caractères occidentaux ou orientaux que proposent les théoriciens du nationalisme, et qui sont, dans un certain sens, limités et critiquables, la présentation de cette variété de conceptions de nation et de nationalisme nous permet de mieux cerner la manière dont les théoriciens les utilisent lorsqu'ils tentent de saisir les phénomènes nationaux et nationalistes.

Au regard de nos précédentes analyses, nous pensons que ces concepts permettent :

- d'établir le fondement culturel, ethnique ou racial à partir duquel se constituent les nations pour les primordialistes (Shils 1957 ; Geertz 1973 ; van den Berghe, 1978 ; Seton-Watson, 1977) ;
- de concevoir la base ethnoculturelle à partir de laquelle se forme la nation pour les ethnosymbolistes (Smith, 1986) ;
- de penser le fait qu'il soit possible que des nations trouvent leurs origines dans des discours à caractère « nationalisant » dont l'ensemble produit ou renforce généralement le maintien d'une unité nationale et étatique pour les modernistes (Gellner, 1989 [1983]; Hobsbawm, 2001 [1992]).

Ces multiples usages, qui conçoivent dans une perspective générale ou particulière la nation et le nationalisme, permettent aux chercheurs d'étudier les raisons pour lesquelles les théoriciens accordent plus largement une dimension objective ou, à l'inverse, subjective aux concepts de nation et de nationalisme.

Les débats sur la dimension subjective ou objective des conceptions de la nation et de nationalisme se heurtent souvent à cette question essentielle : comment caractériser l'appartenance à la communauté nationale?

1.1.4 Les tensions conceptuelles : dimension objective, subjective et normative?

Dans l'ouvrage édité par Bernard Baertschi et Kevin Mulligan et intitulé *Les nationalismes* (2002), le débat à propos de la caractérisation de la nation et du nationalisme se construit principalement autour de la distinction fondamentale établie entre le nationalisme ethnique et le nationalisme civique. La distinction entre ces deux types de nationalisme expliquerait pourquoi les principaux théoriciens s'affrontent autour de la question sur les dimensions à privilégier pour déterminer les conditions d'appartenance des individus à une communauté nationale. Selon Baertschi et Mulligan, le nationalisme ethnique est une doctrine affirmant que l'appartenance à la communauté nationale est définie par des conditions objectives comme la race, la culture, la langue ou la religion, sauf que ces conditions sont toutes situées hors du choix de l'individu (Baertschi et Mulligan, 2002, 6). Le nationalisme ethnique s'oppose alors au nationalisme civique, puisque l'appartenance à la communauté nationale repose à l'inverse sur le choix ou la volonté de l'individu, en demeurant ainsi ouverte à toute personne qui le désire. Donc, ceux qui défendent le nationalisme ethnique, ou une conception semblable, à savoir les primordialistes et les ethnosymbolistes, ont généralement tendance à défendre des critères objectifs d'appartenance à une communauté nationale, alors que ceux qui défendent le nationalisme civique, comme certains modernistes, ont tendance au contraire à défendre des critères subjectifs d'appartenance à une communauté nationale.

1.1.5 La présentation et les limites de ces conceptions objectives et subjectives

Pour les primordialistes et les ethnosymbolistes qui défendent une conception objective, la nation n'est pas conçue en fonction de l'interprétation qu'en font les individus, mais à partir de caractéristiques jugées universellement valides, telles que l'ethnie ou la race (van den Berghe, 1978), la culture (Geertz, 1973), la religion (Shils, 1957 ; Gat, 2012), et la langue (Hastings, 1997). Certains modernistes s'opposent pourtant à cette conception objective de la nation, et plus largement à cette dimension

ethnique du nationalisme, pour la raison que ces caractéristiques sont relatifs au concept d'ethnie, et non à celui de nation (Gellner, 1989 [1983] ; Hobsbawm, 2001 [1992]). Si nous suivons par exemple les explications des primordialistes, alors tout groupe social partageant un patrimoine culturel, sociobiologique, linguistique ou ethnique commun devrait en effet être considéré comme une nation. Or, comme Gellner le souligne à l'aide de la métaphore suivante : « définir les nations en fonction de la culture commune, c'est [...] lancer un filet qui ramènera beaucoup trop de poissons » (1989 [1983] : 85). Selon Hobsbawm, le problème présenté initialement par Gellner (1989 [1983]) est que cette conception étend la classe des entités nationales à tout regroupement social d'individus validant suffisamment ces caractéristiques universelles, tout en écartant d'autres groupes nationaux, qui, eux, ne les possèdent pas (1992, 14). De surcroît, cette conception ne laisse pas tant de choix à l'individu, puisqu'il se définit au travers de sa communauté, alors que toutes les dimensions mentionnées dépendent minimalement de la manière dont l'individu se constitue et évolue en tant que membre d'une communauté. Car, certes on ne peut pas changer de race ou d'ethnie, mais on peut toutefois changer de religion ou de culture, selon la manière dont on se définit. Dès lors, cette conception objective est donc limitée par le fait que les individus sont conditionnés à s'identifier à une nation, indépendamment de leur volonté, alors qu'il faut minimalement prendre en compte leurs identifications et évolutions en tant que membre de la communauté – à moins qu'on estime qu'une personne ne puisse jamais changer d'appartenance à un groupe.

Pour les modernistes qui défendent une conception civique, l'identification nationale provient principalement du désir ou de la volonté des individus de sentir qu'ils font partie d'une même nation. Selon Gellner, la nation se définit donc ainsi pour les modernistes : « des hommes sont de la même nation si et seulement s'ils se reconnaissent comme appartenant à une nation » (1989 [1983] : 19). Cette conception subjective implique alors que les individus font partie d'une même nation s'ils ont conscience de faire partie d'une nation (Greenfeld, 1992) ou qu'ils s'imaginent

former ensemble une communauté politique, limitée et souveraine (Anderson, 2002 [1983]). Mais, ces conceptions subjectives sont aussi limitées que celles objectives, puisqu'il ne suffit pas que les individus aient l'intention ou la représentation claire d'une union possible en une nation pour qu'ils en forment *de facto* une. Un exemple donné par Hobsbawm (2001 [1992], 16-17) illustre bien le problème : il ne suffit pas que les 300 000 habitants vivant sur l'île de Wight, d'une superficie de seulement 320 km², décident ensemble de faire partie d'une même nation pour qu'ils deviennent alors une nation wightienne. La principale limite de cette conception subjective est que l'identification nationale s'établit uniquement à partir des intentions et des motivations des individus, au risque que les définitions de la nation et du nationalisme dépendent alors strictement des interprétations qu'ils ont de celles-ci.

Le problème majeur de l'ensemble de ces conceptions, affirme Hobsbawm, est qu'elles ne sont en fait que des « guide[s] pour qui cherche *a posteriori* ce qu'est une nation » (Hobsbawm, 2001 [1992] : 23). Autrement dit, ces théoriciens ne cherchent qu'après coup ce qu'est véritablement une nation, au lieu d'émettre des hypothèses sur ce qui devrait caractériser une nation. C'est pourquoi d'autres modernistes, notamment Gellner (1989 [1983]) et Hobsbawm (2001 [1992]), suggèrent de définir la nation en fonction du nationalisme particulier promu dans un certain contexte politique. En ce sens, ce serait le nationalisme qui définirait le caractère même de la nation à laquelle il se rattache, ainsi que la manière dont les individus s'identifient à celle-ci. La raison en est que le nationalisme assure la formation d'un État-nation envers lequel les individus ont certaines obligations publiques, et donc agit directement dans la formation et le maintien d'une nation, et pas d'autre chose (Gellner, 1989 [1983], 26 ; Hobsbawm, 2001 [1992], 27). Comme Hobsbawm le formule ici :

un État qui englobe et représente la nation [...] l'emporte sur toutes les autres obligations publiques. Ce trait distingue le nationalisme moderne

de toutes les autres formes, moins exigeantes, d'identification nationale ou d'identification à un groupe » (Hobsbawm, 2001 [1992], *ibid.*).

Ainsi, il faudrait adopter une conception normative de la nation et du nationalisme, afin qu'elle puisse dépendre des contextes particuliers au sein desquels ils émergent, ce qui permettrait alors aux chercheurs de clarifier les définitions respectives de la nation et du nationalisme, ainsi que les conditions mêmes de l'identification des individus à la nation. Cette conception, partagée par bon nombre de modernistes, est toutefois refusée par les primordialistes et les ethnosymbolistes, pour qui la nation ne peut être produite par le nationalisme, car elle se forme au travers d'un noyau ethnique – pour les ethnosymbolistes – ou à partir des qualités culturelles, ethniques et raciales spécifiques aux groupes humains – pour les primordialistes. Ces diverses conceptions de la nation et du nationalisme sont donc inconciliables, car les groupes de théoriciens choisissent différentes dimensions de l'objet – normatif, objectif ou subjectif – pour élaborer leurs définitions respectives de la nation et du nationalisme. Ces tensions, initialement d'ordre ontologique, puisqu'elles amènent à penser la manière dont des individus sont affiliés à une entité nationale, relèvent toutefois des choix épistémologiques que les théoriciens font pour caractériser différentes conceptions de la nation, du nationalisme et de l'ethnie sur le plan méthodologique. En raison de leur caractère flou, ces concepts peuvent être caractérisés à partir de ces différentes dimensions (objectifs, subjectifs ou normatifs), ce qui crée par la suite de profondes divergences théoriques entre les chercheurs quant à la manière d'identifier les causes de l'émergence des phénomènes nationaux.

Étude du débat : les causes du phénomène national

Lancé initialement par Walter Connor (1990) dans son article “When is the nation”, le deuxième débat tourne autour de la question du moment d'apparition de la nation.

L'introduction de cette question dans la discussion a été une réaction au consensus qui régnait alors sur le caractère moderne des nations, à la parution des principaux ouvrages de l'époque, c'est-à-dire ceux de Gellner (1989 [1983]), Miroslav Hroch (1985), Hobsbawm (2001 [1992]) et de Breuilly (1995). Dans son article, Connor (1990) met au défi les modernistes en affirmant, à partir des travaux d'Eugen Weber (1979), que la nation serait antérieure à la modernité, si elle provient de la conscience nationale d'un peuple. Cette analyse critique de Connor, adressée aux modernistes, a provoqué un autre débat plus récent, portant sur les causes d'émergence des phénomènes nationaux. Ce récent débat, analysé dans l'ouvrage d'Atsuko Ichijo et Gordana Uzelac (2005) et l'article de Özkırımli et Grosby (2007), a conduit de nombreux théoriciens à se questionner sur la place des nations dans l'Histoire, sur les différentes formes qu'elles prennent à différents moments et à différents endroits, ainsi que sur leurs continuités et leurs ruptures avec des formes plus anciennes d'identités ethniques. Mais, de quelles manières les chercheurs conçoivent-ils les causes relatives aux phénomènes nationaux? Quelles sont les fonctions théoriques qu'ils attribuent à la nation et au nationalisme? Pourquoi ont-ils différentes conceptions du moment d'émergence de la nation et du nationalisme?

Le but de cette section est d'expliquer, au travers de ces deux débats portant sur le moment et les causes d'apparition des phénomènes nationaux, les raisons pour lesquelles il existe une diversité de théories de la nation et du nationalisme. Pour ce faire, nous allons mettre en évidence les différentes fonctions théoriques que les groupes de théoriciens attribuent aux concepts de nation et de nationalisme, avant de répertorier les principales causes, pour chacun d'entre eux, de l'apparition et du maintien des nations et des nationalismes, et d'étudier les divergences théoriques qui en résultent.

1.1.6 Les divergences théoriques : les délimitations temporelles des catégories

En fonction des conceptions qu'ils se font de la nation et du nationalisme, et notamment des causes qu'il faut assigner à ces phénomènes, les chercheurs vont dater différemment l'apparition de la nation et du nationalisme. Les ethnosymbolistes affirment que les nationalismes procèdent d'ethnies qui se manifestent généralement à l'époque médiévale, au moment où des individus forment un noyau ethnique autour duquel est constituée une communauté (Armstrong, 1982 ; Hutchinson, 1987 ; Smith, 1998, 2000, 2004). Plus récemment, Smith (2004) a soutenu que des ethnies se sont formées dès l'époque antique, comme c'est le cas par exemple de la civilisation égyptienne. Les modernistes considèrent pour leur part que les nations sont uniquement des produits de l'époque moderne (Hobsbawm, 2001 [1992]; Gellner, 1989 [1983]; Greenfeld, 1992 ; Deutsch, 1969 ; Tilly, 1990 ; Breuilly, 1995 ; Nairn, 1997). Hobsbawm (2001 [1992]) précise que les premières traces du nationalisme, en tant que discours et idéologie, apparaissent dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, en Amérique et en Europe pour ensuite se retrouver en Amérique latine. Gellner (1989 [1983]) affirme toutefois qu'il est possible qu'il y ait eu, avant cette période, certaines affinités au sein d'une élite ayant promu une forme de nationalisme, mais que l'extrême fragmentation des sociétés a fait en sorte qu'il était impossible pour les paysans et la plèbe urbaine d'adhérer aux valeurs de l'élite. En effet, la présence de nombreux dialectes et l'isolement des paysans ont empêché la diffusion des idées nationalistes. C'est pourquoi Gellner (1989 [1983]) et Hobsbawm (2001 [1992]) considèrent qu'il faut attendre l'arrivée de la modernité pour que les sociétés s'organisent autour d'une structure politique et étatique propice à la promotion de la nation par le nationalisme.

Nous pouvons constater que les théoriciens ne s'entendent pas aussi sur la datation précise de l'apparition de la nation et du nationalisme. Certains primordialistes et ethnosymbolistes contestent en effet l'utilisation restrictive de la catégorie de la

nation proposée par les modernistes, pour qui cette dernière doit être exclusivement réservée à la modernité. Pour les ethnosymbolistes, notamment Smith (1986, 6), cette catégorie empêche la prise en compte d'autres facteurs essentiels à l'apparition du phénomène national durant la modernité, en l'occurrence le lien ethnique et le sentiment national. En outre, pour les primordialistes, elle empêche toute considération d'une continuité temporelle entre les différentes époques historiques et donc l'identification possible de formations culturelles et ethniques susceptibles de se constituer en nations à des époques antérieures à la modernité. Les pérennialistes, un groupe de théoriciens proches des primordialistes, considèrent même qu'il est important de préserver ces continuités au travers des époques historiques, ces dernières devant même être pensées soit en termes de continuité temporelle, soit en termes de récurrence historique. D'une part, Hugh Seton-Watson (1977) défend l'idée d'une continuité temporelle lorsqu'il estime que les quatre peuples « nationaux » originaires, c'est-à-dire la France, l'Angleterre, l'Écosse et l'Espagne, ont été délibérément suivis par la suite par d'autres peuples. D'autre part, Adrian Hastings (1997) défend l'idée de récurrence historique quand il estime que les ethnies se transforment, peu importe la période historique, par l'utilisation répétée des mots d'une langue. Mais, même si les primordialistes jugent que les catégories de nation et de nationalisme peuvent être employées à toutes les époques historiques, nous pensons qu'ils confondent parfois ces phénomènes avec des phénomènes ethniques, raciaux ou culturels, et qu'ils ne tiennent pas compte des problèmes qui en résultent sur le plan épistémologique.

Les défis épistémologiques : tensions et divergences

L'ensemble des théoriciens du nationalisme, qui se partagent entre primordialistes, ethnosymbolistes et modernistes, ont tendance à développer des concepts, des

théories et des approches différentes pour étudier certains aspects particuliers des phénomènes nationaux, et ce, à partir de divers critères épistémologiques. Ils se retrouvent alors à défendre différentes manières de décrire le fait national, nationaliste et ethnique, ainsi qu'à déterminer les multiples causes relatives à l'émergence de la nation, à l'apparition du nationalisme et à l'existence de l'ethnie. Ces différences sur les plans conceptuel et théorique proviennent des différentes manières dont les chercheurs conçoivent la production de connaissances sur la nation et le nationalisme. Les primordialistes et les ethnosymbolistes cherchent à élaborer des théories universelles et des conceptions générales relatives à la nation, qui prétendent se référer à une certaine réalité objective, alors que la plupart des modernistes se concentrent davantage sur l'interprétation subjective que les individus font des phénomènes nationaux et nationalistes, et sur la façon particulière dont ces derniers se manifestent.

Ces multiples manières de concevoir la production des connaissances à propos de la nation et du nationalisme renvoient en fait à des oppositions bien plus profondes, celles qui ont opposé réalistes et constructivistes dans le débat sur la conceptualisation adéquate pour représenter le social. Pour Finn Collin (1997), les chercheurs en sciences sociales supposent bien souvent que la réalité est à la fois mentale et sociale dans la mesure où celle-ci est générée par l'interprétation qu'en donnent les individus et les actions qu'ils accomplissent sur la base de cette interprétation. En conséquence, les faits sociaux sont dits dépourvus d'existence indépendante, étant simplement les produits de la manière dont les collectivités et les institutions sociales les conçoivent, les expliquent et les classent.

Dans l'étude du nationalisme, cette posture constructiviste, généralement défendue par les modernistes, conduit à considérer la nation et le nationalisme comme des produits de l'organisation moderne des sociétés ou des institutions étatiques. Affirmer que la nation résulte d'une production sociale et institutionnelle revient à dire par

exemple que la tradition nationale est, comme le soutiennent Hobsbawm et Ranger (1983), une pure invention créée par les élites. En défendant une telle représentation du social, les modernistes présupposent que les classifications et les descriptions ne sont pas déterminées et que la réalité sociale ne peut être imaginée à l'extérieur de la conscience et des actions sociales relatives aux individus. C'est pourquoi les classifications et les descriptions sont perçues par les chercheurs comme étant simplement des manières commodes de se représenter le monde national. À l'inverse, les réalistes, en l'occurrence les primordialistes et les ethnosymbolistes, présupposent que le social ne dépend pas nécessairement de l'interprétation que les communautés portent sur les phénomènes nationaux. Ils estiment en effet que la nation est le résultat de l'évolution naturelle ou historique des sociétés humaines. En ce sens, les classifications et les descriptions correspondent principalement aux structures de la réalité auxquelles elles se rapportent. C'est pourquoi ils pensent établir objectivement la réalité sociale en explicitant tous les mécanismes sociobiologiques et structurels qui assurent le maintien de l'évolution naturelle et linéaire des sociétés humaines.

Ces oppositions fortes, montrant alors que les théoriciens interprètent leur réalité sociale différemment, attestent d'un bon nombre de présupposés implicites qui caractérisent les différentes conceptions de la nation et de nationalisme. Pierre-André Taguieff répertorie l'ensemble de ces présupposés ainsi :

1. la naturalisation de la nation, faisant de celle-ci un fait primordial, irréductible aux constructions artificielles de la volonté et de l'intellect ;
2. l'individuation et l'autonomisation de la nation, à laquelle une vie indépendante est prêtée, voire une existence autonome, excluant toute autonomie des « parties » ;
3. la soumission de la nation aux lois du déterminisme, et plus précisément à celles d'un déterminisme biologisant, d'où la vision d'un développement organique conçu comme révélation progressive ou manifestation d'une spécificité ou de caractères héréditaires et de richesses culturelles transmises par héritage ;

4. la polémisation de l'existence nationale : l'idée de la lutte de tous contre tous appliquée aux relations entre les nations ainsi que le principe de concurrence vitale ou de « lutte pour la vie », transposé d'une échelle inter-individuelle à une échelle inter-nationale. (Taguieff, 1991, 67).

Même si certains de ces présupposés sont thématés de manière presque caricaturale, au point de ne pas correspondre quelquefois aux manières dont les théoriciens les formulent en réalité, ils permettent néanmoins de nous donner une vue d'ensemble des postulats sur lesquels ils articulent leurs propres interprétations du monde national. Alors que la naturalisation de la nation et la soumission de la nation aux lois du déterminisme correspondent aux postulats des thèses généralement défendues par les primordialistes, celle sur la polémisation de l'existence nationale correspond à celles des thèses ethnosymbolistes, étant donné que les communautés ethniques développent des stratégies d'adaptation et de différenciations pour assurer leur propre survie par rapport à d'autres communautés concurrentes. Les modernistes reconnaissent quant à eux le caractère de la nation en fonction des individus à qui elle se rapporte et la manière dont elle fonctionne selon les parties structurelles qui la composent et la constituent en tant que système global. Ils ont tendance à percevoir la nation comme un système disposant d'une certaine autonomie, puisque celle-ci vit par le biais des individus qui s'impliquent pour changer les sociétés et par le moyen des structures modifiant les paramètres de son système. C'est donc par la reconnaissance de l'implication des individus que certains modernistes ont tendance à polémiser l'existence nationale, par le fait même de rapporter leurs engagements et activités individuelles selon les actions et visées politiques qu'ils impliquent.

Le but de cette section est de montrer que ces différentes interprétations du monde national seraient ainsi la source de tensions conceptuelles entre les diverses conceptions produites au sujet de la nation, du nationalisme et de l'ethnie, ainsi que des divergences théoriques à propos des facteurs explicités pour montrer les causes relatives aux phénomènes nationaux et nationalistes.

1.1.7 Les tensions conceptuelles : choix des usages épistémologiques

Sur le plan conceptuel, les principales tensions découlent de certaines significations critiquables ayant été attribuées au concept de nation et de nationalisme. Les primordialistes adoptent quelquefois une posture essentialiste, en prétendant que la nation est dotée d'une substance de base, et les groupes sociaux possèdent des qualités essentielles ; tandis que les ethnosymbolistes adoptent quant à eux une posture parfois ethnocentrique, en caractérisant une communauté nationale par son noyau ethnique et en hiérarchisant les attributs ethniques et culturels qu'elle possède selon les stades d'évolution supposés des sociétés. Mais, comme l'affirme Michael Skey (2009, 237), certains théoriciens contemporains, généralement modernistes, critiquent actuellement ces conceptions à tendance essentialiste et ethnocentrique, pour la raison qu'elles privilégient des théories abstraites au détriment de la réalité empirique. C'est pourquoi ces théoriciens se détournent généralement de ces catégories galvaudées, telles que formulées par les primordialistes et les ethnosymbolistes, pour en adopter d'autres, plus focalisées sur le sens que les individus et des institutions attribuent eux-mêmes aux concepts (Anderson, 2002 [1983]; Brubaker, 1996 ; Billig, 1995). C'est notamment le cas de Brubaker, quand il introduit de nouvelles catégories de la nation et du nationalisme, plus précisément celles du sentiment national (traduit de "nationness") et de l'attitude nationaliste (traduit de "nationhood") (1996, 113-114).

Hormis ces tensions liées à l'usage du concept même de nation, il en existe d'autres, causées par l'usage polysémique des concepts d'ethnie. En effet, les primordialistes et les ethnosymbolistes considèrent que l'ethnie est la base socioculturelle de la formation de la nation et, pour ceux à qui cela importe, du nationalisme, alors que d'autres théoriciens modernistes, par exemple Anderson (2002 [1983]) et Brubaker (1996), affirment au contraire que l'ethnie est la base qui permet à certaines minorités actuelles de s'opposer à une nation moderne. Il en résulte alors des contradictions

relatives à la manière même de concevoir l'ethnie : pour les premiers, l'ethnie est constitutive de la nation, tandis que pour les seconds, elle s'y oppose. De surcroît, pour la plupart des modernistes, à l'exception d'Anderson (2002 [1983]), Brubaker (1996) et Gellner (1989 [1983]), l'ethnie ne semble pas être un élément pertinent pour expliquer les causes de la formation de la nation. Bien souvent, ces modernistes se réfèrent à des concepts qui sont moins chargés, semblerait-il, d'une connotation négative : les concepts de culture et de social. Ceci étant dit, l'usage du concept de culture pose lui aussi problème dans l'étude du nationalisme, dans la mesure où les primordialistes peuvent le spécifier en tant que caractéristique universelle typique des groupes ethnoculturels (Shils, 1957), alors que les modernistes peuvent le définir comme le produit d'activités sociales et institutionnelles développées par les individus dans un cadre national (Billig, 1995), ou plus largement comme un instrument de cohésion sociale des individus dans les sociétés modernes (Hobsbawm, 2001 [1992] ; Gellner, 1989 [1983], Anderson, 2002 [1983]). L'usage polysémique de ces concepts d'ethnie et de culture crée ainsi des confusions terminologiques et conceptuelles qu'il est possible de clarifier seulement en se référant aux théories et méthodes auxquelles ils sont arrimés.

1.1.8 Les divergences théoriques : choix des usages temporels

Sur le plan théorique, chaque groupe de théoriciens a tendance à adopter des perspectives particulières sur la nation et le nationalisme, qui sont pourtant quelquefois inconciliables entre elles, dans la mesure où elles font des usages différents des catégories de nation et de nationalisme pour se questionner sur les causes des phénomènes nationaux et nationalistes.

Les divergences proviennent de prime abord des différentes délimitations temporelles liées aux catégories de nation qu'emploie chaque groupe de théoriciens pour identifier le phénomène national. En effet, les primordialistes utilisent la catégorie de

nation pour reconnaître n'importe quelle formation qu'ils jugent prometteuse pour la constitution d'une nation, à n'importe quelle époque historique. Les ethnosymbolistes, pour leur part, rendent compte du processus d'apparition du phénomène national à l'époque prémoderne par la présence latente du phénomène de l'ethnicité. Cependant, pour les modernistes, la catégorie de nation doit être réservée à l'époque moderne. Les délimitations temporelles proposées par chaque groupe de chercheurs font en sorte que certains phénomènes nationaux, identifiés par exemple par les primordialistes et les ethnosymbolistes, ne peuvent être reconnus par les modernistes, dans la mesure où ils apparaissent dans une période autre que la période moderne, ou ils ne correspondent pas à l'idée que nous nous faisons de la nation dans nos sociétés modernes.

En plus des contradictions provoquées par l'usage multiple de ces délimitations temporelles, certains modernistes contestent l'usage inadéquat des catégories employées par certains chercheurs. Brubaker considère en l'occurrence que la catégorie analytique de nation, telle qu'employée par les primordialistes, peut s'avérer problématique sur le plan théorique, parce qu'elle conduit à « traiter [...] comme des entités réelles et des collectivités substantielles » (1996 : 14, nous traduisons) les nations. En effet, l'usage de cette catégorie analytique, comme l'affirment Paul Goode et David J. Stroup (2015, 736), peut conduire les chercheurs à adopter des discours nationalistes à leur insu, et à reproduire des ontologies nationalistes dans leurs recherches. C'est que les chercheurs analysent alors des discours nationalistes ayant tendance à promouvoir une distinction naturelle entre des groupes nationaux sans nécessairement critiquer le fait que ces distinctions naturelles sont admises comme un principe systématique de connaissance. C'est pourquoi ils finissent par intégrer ces discours, à caractère idéologique, dans le cadre de leurs propres recherches, de telle sorte qu'ils reproduisent ces discours en ce sens « nationalistes », ainsi que les ontologies sociales qui y sont créées par cette distinction initialement opérée entre les groupes.

1.1.9 Les tensions et divergences : question de méthodologie

Au vu de l'ensemble des tensions conceptuelles et divergences théoriques que nous venons d'énumérer, nous pouvons émettre l'hypothèse que les sources de ces conflits, qui proviennent au départ des manières d'interpréter le monde social, amènent alors les chercheurs à défendre certaines dimensions objectives et subjectives de la nation et du nationalisme, et à promouvoir des catégories temporellement (in)définies de nation et de nationalisme. Ces interprétations les conduisent alors à privilégier différentes méthodologies, ce que nous nommons ici des schèmes interprétatifs, et qui sont pensés comme des mises en forme schématiques d'un ensemble cohérent étant établi selon une approche particulière, dans ce cas-ci, le primordialisme et le pérennialisme, l'ethnosymbolisme et le modernisme. Si nous acceptons cette proposition, alors les problèmes issus de cette diversité conceptuelle et théorique relèveraient des schèmes interprétatifs auxquels les chercheurs ont recours pour traiter des objets de nation et de nationalisme. Les questions suivantes se posent alors : comment les chercheurs expliquent-ils leurs choix méthodologiques et justifient-ils la perspective théorique et conceptuelle qu'ils adoptent au sujet de la nation et du nationalisme? Ces explications et justifications pourront-elles nous permettre de mieux expliquer les sources mêmes de ces tensions conceptuelles et de ces divergences théoriques ?

Ces interrogations nous amènent à entamer, dans notre deuxième chapitre, une analyse approfondie des différents schèmes interprétatifs utilisés par les principaux théoriciens du nationalisme quand ils doivent répondre aux questions suscitées par les débats présentés dans ce premier chapitre. Ces schèmes correspondent en fait à une logique explicative et une démarche d'enquête spécifique permettant aux théoriciens d'interpréter d'une certaine manière le social. Si nous nous référons au regroupement de théoriciens par approche théorique, il s'agit du naturalisme pour les primordialistes, du socio-évolutionnisme pour les ethnosymbolistes, ainsi que de la structuro-

fonctionnalisme, du marxisme et de l'interactionnisme pour les modernistes. Le but sera alors d'évaluer lesquels de ces regroupements de théoriciens mobilisent des schèmes interprétatifs (in)compatibles entre eux, au vu des tensions et des problèmes que la diversité conceptuelle et théorique pose dans ce champ d'étude des sciences sociales.

CHAPITRE II

LA DIVERSITÉ MÉTHODOLOGIQUE : MISE EN CAUSE DES SCHÈMES EXPLICATIFS

L'étude des tensions conceptuelles et des divergences théoriques dans les débats que nous venons de présenter au premier chapitre nous permet de constater que les chercheurs sont confrontés à des défis épistémologiques portant sur l'usage même des concepts et des théories qui y sont mobilisés. En effet, les différentes dimensions utilisées pour caractériser les conceptions de nation, de nationalisme et d'ethnie, ainsi que les attributs pluriels accordés à la catégorie de nation, suscitent de nombreux désaccords entre les principaux théoriciens du nationalisme rattachés aux approches théoriques identifiées par Anthony Smith, à savoir le primordialisme, l'ethnosymbolisme et le modernisme (Smith, 1971).

Comment expliquer les désaccords provoqués par cette diversité conceptuelle et théorique ? Certains théoriciens affirment que celle-ci provient d'un manque de clarification des termes de « nation » et de « nationalisme » (Connor, 1978 ; Ma, 1990). Cette proposition nous semble de prime abord insatisfaisante, parce qu'elle n'explique pas pourquoi les chercheurs s'opposeraient radicalement à certaines conceptions suprémacistes, essentialistes et ethnocentriques du nationalisme, de la nation et de l'ethnie, ainsi qu'à l'utilisation restrictive de la catégorie de nation du point de vue historique (Said, 1978 ; Chakrabarty, 2000 ; Brubaker, 2004 ; Skey, 2009 ; Armstrong, 1982 ; Hutchinson, 1987 ; Smith, 1986 ; van den Berghe, 1978 ; Connor, 1990 ; Hastings, 1997 ; Geertz, 1973 ; Seton-Watson, 1977 ; Shils, 1957 ;

Grosby, 1995). Quand bien même ces chercheurs essaient de mettre en évidence les problèmes qui résultent de cette diversité, nous pensons toutefois qu'ils se préoccupent seulement de chercher les effets qu'elle produit, au lieu de remonter jusqu'aux principales causes du problème qu'elle génère. C'est à partir de cette perspective d'analyse, davantage orientée sur les causes de cette diversité conceptuelle et théorique, que nous allons maintenant expliquer les raisons pour lesquelles de telles tensions et divergences existent entre les théoriciens par rapport aux débats analysés dans le premier chapitre.

Quelles sont les causes de cette diversité ? Comme nous l'avons mis en évidence dans nos précédentes analyses, les désaccords portent davantage sur la manière d'interpréter le monde social, qui les pousse à appliquer certaines méthodologies plutôt que d'autres. Les primordialistes rendent davantage compte du caractère naturel de la nation, qui l'inscrit donc dans une dimension transhistorique, alors que les primordialistes, et plus radicalement encore les pérennialistes, reconnaissent la nation comme une catégorie appartenant à une temporalité s'inscrivant dans la longue *durée*. Les ethnosymbolistes cherchent quant à eux à saisir l'évolution linéaire des sociétés, tandis que les modernistes essaient de montrer les transformations des systèmes sociaux et politiques dont elle dépend. Bien que ces différences relèvent en apparence des théories qu'ils élaborent, nous constatons toutefois qu'ils ne traitent pas des mêmes aspects de la nation, du nationalisme et pour certains, de l'ethnie. Au vu de nos analyses, nous estimons que ces désaccords portent donc sur les méthodes, et non sur les concepts et théories, que les chercheurs utilisent pour déterminer leurs objets d'analyse. C'est pourquoi nous allons tenter de montrer, tout au long de ce deuxième chapitre, que les divergences conceptuelles et théoriques résident dans les méthodologies que les chercheurs choisissent pour justifier leurs choix conceptuels et leurs postulats théoriques.

Mais, avant toute chose, pourquoi les chercheurs ont-ils recours à plusieurs schèmes pour étudier les phénomènes nationaux ? L'épistémologue Harold Kincaid propose une explication générale de cet état de fait, valide pour toutes les sciences : les chercheurs se servent de divers schèmes pour étudier un phénomène, parce qu'ils accordent diverses significations au terme de « cause » (2012, 3-4). En tant que méthodes, ces schèmes montrent généralement les logiques explicatives ainsi que les démarches d'enquête des chercheurs quand ils recherchent alors les causes relatives à un phénomène.

Si nous suivions cette proposition, alors nous admettrions que les théoriciens du nationalisme ont recours à plusieurs schèmes interprétatifs pour expliquer les causes, aux sens divers du terme, des phénomènes nationaux. Dès lors, la diversité méthodologique proviendrait de la pluralité des schèmes interprétatifs choisis par les chercheurs pour mener leurs enquêtes sur les phénomènes nationaux. Si nous nous contentions d'une représentation simplifiée des approches présentes dans le champ d'études, il s'agirait alors du naturalisme, du socio-évolutionnisme, du structuro-fonctionnalisme, du marxisme et de l'interactionnisme.

Nous allons rendre compte de cette diversité méthodologique, synthétisée dans un tableau récapitulatif (voir Annexe C), disponible en fin de mémoire, à partir des niveaux d'analyse suivants :

1. les approches théoriques autour desquelles plusieurs ensembles de chercheurs se regroupent (primordialisme, ethnosymbolisme, modernisme). Il s'agit de van den Berghe pour le primordialisme, ce dernier faisant partie d'un groupe encore plus marginal nommé pérennialisme, de Smith pour l'ethnosymbolisme, et de Gellner, Hobsbawm, Breuilly, Greenfeld, Anderson, Billig et Brubaker pour le modernisme ;
2. les schèmes interprétatifs que les différentes familles de chercheurs utilisent pour expliquer les causes des phénomènes nationaux et

nationalistes. Il s'agit du naturalisme pour les primordialistes, du socio-évolutionnisme pour les ethnosymbolistes, et du structuro-fonctionnalisme, du marxisme et de l'interactionnisme pour les modernistes ;

3. les schèmes et unités d'analyses spécifiques à chacun des théoriciens impliqués dans les différentes familles théoriques. Il s'agit de montrer les différences théoriques et méthodologiques entre les théoriciens faisant partie d'une même famille ;
4. l'ensemble des explications et démarches d'enquête mobilisées par les théoriciens de chacun des regroupements étudiés (primordialisme, ethnosymbolisme et modernisme) et des familles dont ils font partie (naturalisme, socio-évolutionnisme, structuro-fonctionnalisme, marxisme, interactionnisme et ethnométhodologie) ;
5. les logiques explicatives spécifiques à chacun des schèmes interprétatifs mobilisés par les regroupements de théoriciens pour expliquer les causes des phénomènes nationaux et nationalistes.

Pour mener à bien notre enquête, nous allons donc nous poser les questions suivantes : comment ces théoriciens utilisent-ils les schèmes interprétatifs pour expliquer les causes des phénomènes nationaux ? Comment expliquent-ils leurs choix méthodologiques ? Quelles sont les spécificités théoriques et méthodologiques de ceux qui optent pour les mêmes schèmes interprétatifs ?

Le but de notre second chapitre est de répertorier les différentes explications et démarches d'enquête que les principaux théoriciens du nationalisme utilisent pour expliquer les causes du phénomène national. Ce faisant, nous comptons émettre une analyse croisée de l'usage des multiples schèmes explicatifs mobilisés par les principaux théoriciens du nationalisme : Pierre van den Berghe (naturalisme), Anthony Smith (socio-évolutionnisme), ainsi qu'Ernest Gellner (structuro-fonctionnalisme), Eric Hobsbawm, John Breuilly (marxisme), et Benedict Anderson, Liah Greenfeld, Michael Billig et Rogers Brubaker (structuro-fonctionnalisme,

marxisme, ou interactionnisme). Ces analyses croisées nous permettront par la suite de répertorier cette diversité méthodologique relevant des diverses familles de théoriciens, regroupées par approches théoriques et selon leurs schèmes interprétatifs de référence. Nous allons plus particulièrement étudier les différentes méthodes et unités d'analyse que chacun d'entre eux choisit pour mettre en œuvre ses schèmes interprétatifs. Cela nous permettra de recenser, par le recours à des idéaux types, à l'ensemble des explications et des démarches d'enquête disponibles dans le champ d'études du nationalisme, et de déterminer, par la même occasion, les différentes logiques explicatives disponibles dans ce champ d'étude en sciences sociales.

La présentation détaillée des schèmes interprétatifs

Les chercheurs ont recours à plusieurs schèmes interprétatifs pour mener à bien leurs enquêtes sur la nation et le nationalisme : le naturalisme, le socio-évolutionnisme, le structuro-fonctionnalisme, le marxisme et l'interactionnisme. En général, les naturalistes et les socio-évolutionnistes définissent leurs théories en considérant la nation et le nationalisme en tant que résultats de l'évolution, les structuro-fonctionnalistes et les marxistes en tant que principe de domination, et les interactionnistes et les ethnométhodologistes en tant que produit social et institutionnel. Il faut cependant préciser que chaque modèle comporte des spécificités en raison des explications et des démarches d'enquête qu'ils proposent, et que chaque théoricien étudié utilise d'une certaine manière ces schèmes interprétatifs, selon les intérêts et les problématiques de recherche qui leur sont propres.

Le but de cette section est de proposer un panorama de cette diversité méthodologique, en présentant de manière très détaillée les schèmes interprétatifs et l'usage qui en est fait sur le plan théorique et méthodologique par certains des

principaux théoriciens du nationalisme pour expliquer les causes des phénomènes nationaux et nationalistes. Nous allons par ailleurs établir une brève comparaison entre les différents schèmes étudiés, dans le but de marquer succinctement leurs traits distinctifs pour ce qui est des explications et des démarches d'enquête que chacun propose.

2.1.1 Le naturalisme : du primordialisme radical à l'état naturel

Influencé par les théories de l'évolution des espèces humaines, Herbert Spencer (1875) est l'un des premiers à adapter le naturalisme aux sciences sociales, avec l'ambition de montrer que les groupes humains suivent le même processus d'évolution que les espèces vivantes, c'est-à-dire qu'elles apparaissent, évoluent et disparaissent naturellement dans le monde. D'où le fait que Spencer (1875, 44) effectue souvent des analogies entre la morphologie générale des espèces vivantes et celles des sociétés humaines. Le naturalisme possède en principe une proximité méthodologique avec le socio-évolutionnisme et le structuro-fonctionnalisme, par le fait de reposer sur les mêmes théories de l'évolution des espèces que les théories socio-évolutionnistes, et de défendre le même principe organiciste que soutiendront plus tard les théories structuro-fonctionnalistes – la dimension naturaliste en moins – en concevant la société comme un système fonctionnant par le biais de ses parties constituantes. Mais, malgré les similarités théoriques et méthodologiques des divers schèmes interprétatifs, le naturalisme défend une explication tout à fait différente de celle des deux autres modèles : les sociétés humaines sont déterminées par l'environnement culturel et naturel au sein desquelles elles évoluent, c'est pourquoi elles peuvent se transformer, suivant le cours de la sélection naturelle qui s'opèrent entre les collectivités humaines, en nations.

Dans l'étude du nationalisme, les chercheurs optant pour ce modèle naturaliste défendent bien souvent une théorie de la prédisposition, qui consiste à reconnaître que

des ensembles d'individus possédant des caractéristiques essentielles (culturelles, génétiques, raciales et ethniques) peuvent être amenés à se former une nation. Or, certaines de ces théories, qui défendent généralement une version extrême du conditionnement humain à un environnement naturel ou culturel, ont alors tendance à naturaliser la nation. Elles sont défendues bien souvent par des théoriciens en marge de l'approche primordialiste, et qui sont nommés les pérennialistes. Défendant des positions plus radicales que les primordialistes, ces pérennialistes, dont notamment van den Berghe⁵ (1978), cherchent à montrer qu'un groupe d'individus partageant un certain nombre de caractéristiques phénotypiques et sociobiologiques, forme alors de facto une société humaine, établie par la suite sous une forme nationale, afin de répondre adéquatement aux pressions de la sélection naturelle.

Présenté notamment dans son célèbre article "Race and ethnicity: a sociobiological perspective" (1978), le modèle naturaliste de van den Berghe repose plus précisément sur le principe pérennialiste, plus radical que ceux généralement défendus par les primordialistes, selon lequel la sélection naturelle amène les individus partageant un phénotype ou un patrimoine génétique semblable, à développer à long terme des sentiments de parenté pour s'adapter aux contraintes de leur environnement naturel (van den Berghe, 1978). Les individus sont alors poussés à développer des liens de parenté pour accroître leur probabilité de survie en tant que groupe racial ou ethnique. Comme le précise ici van den Berghe :

⁵ Bien que van den Berghe soit un pérennialiste plutôt qu'un primordialiste, les théoriciens du nationalisme se réfèrent à son nom pour montrer les limites du primordialisme, tandis que les primordialistes décrédibilisent le travail de van den Berghe. Malgré ces querelles, il se trouve que van den Berghe est, contrairement aux primordialistes les plus connus dans le domaine, une des principales références classiques pour quiconque étudie la nation et le nationalisme. Et van den Berghe se revendique lui-même, lors de la parution de son célèbre article "Race and ethnicity: a sociobiological perspective", comme étant un primordialiste, au sens où il défend le caractère primordial des caractéristiques phénotypiques et sociobiologiques que les individus d'une même collectivité partagent naturellement entre eux.

la propension à favoriser son réseau de parenté et les membres de son ethnie est profondément enracinée dans nos gènes, mais nos programmes génétiques sont très souples et nos comportements spécifiques sont des réponses adaptées à un large jeu de circonstances de l'environnement. (Van den Berghe, 1978, 261)

Appuyant une position plus radicale que celle généralement défendue par les primordialistes, Van den Berghe avance la thèse pérennialiste suivante : les membres d'une même ethnie, ou d'une même race, sont conditionnés à répondre aux contraintes d'un environnement naturel donné en développant des stratégies d'adaptation et de survie, et en formant, si nécessaire, en nations. En ce sens, van den Berghe considère que la nation proviendrait d'une nécessité, pour les humains, de s'adapter à l'ordre naturel des choses, alors que nous allons voir, de manière approfondie dans notre troisième chapitre, que cette naturalisation de la nation pose quelques difficultés sur le plan méthodologique.

2.1.2 Le socio-évolutionnisme : les variations de l'ethnosymbolisme

Inspiré par les mêmes théories de l'évolution des espèces que le naturalisme, le socio-évolutionnisme reprend le principe de sélection naturelle, mais s'oppose aux naturalistes sur le fait que les groupes humains sont conditionnés à répondre aux contraintes de leurs environnements naturels. Spécifiquement pour les socio-évolutionnistes, l'explication généralement invoquée est que les groupes, qu'ils soient de type culturel, social ou ethnique, évoluent selon leur capacité à survivre et à se perpétuer dans un environnement donné.

Dans l'étude du nationalisme, les ethnosymbolistes optant pour un modèle socio-évolutionniste défendent généralement des théories de l'évolution, à savoir des théories déterminant que les collectivités se transforment en nations dès qu'elles atteignent un certain stade d'évolution. Parmi ces ethnosymbolistes, Smith développe, notamment dans son ouvrage *The Ethnic Origins of Nation* (1986), sa théorie

évolutionniste autour d'une approche symbolique, afin d'expliquer que les membres d'une même communauté s'adaptent aux contraintes de l'environnement par le fait de se doter d'un patrimoine, constitué principalement de mythes et de symboles, qui fait perdurer la communauté en se renforçant au fil du temps. Cette dimension symbolique est essentielle dans la théorie de Smith (1986), puisqu'elle sert à la fois de fondement théorique et de principe méthodologique pour rendre compte du fait que les communautés se structurent autour d'un noyau ethnique. Ce noyau se constitue d'un ensemble complexe de mythes et de symboles au moyen desquels différents membres d'un même groupe ethnique, bien souvent ceux qui ont un accès privilégié au pouvoir, génèrent durablement le contenu et la forme des attributs ethniques et culturels de l'ensemble de la communauté. L'ensemble de ces mythes et symboles forment alors un cycle de reproduction similaire à ce qu'il nomme un « mythomoteur », qui est propulsé par ces membres privilégiés renforçant alors de plus en plus ce patrimoine commun par souci de maintenir le bon fonctionnement du système ethnique sur lequel est fondé l'ensemble de la communauté. Smith considère alors que le « mythomoteur » développe constamment le noyau ethnique de la communauté, ce qui permet ainsi à la communauté d'assurer son évolution, et de continuer à se différencier des autres communautés. Smith l'exprime ainsi :

un accent particulier [...] a été mis sur ce qu'on appelle le complexe « mythe-symbole », et en particulier sur le « mythomoteur » ou sur le « mythe constitutif de la politique ethnique » qui indiquent toutes deux le rôle vital des mythes et des symboles en tant que corps constitutif de l'ensemble des croyances et des sentiments des individus qui préservent, transmettent et diffusent le patrimoine ethnique aux générations futures (Smith, 1986, 15, nous traduisons).

Définir le noyau ethnique à partir d'un principe à la fois symbolique et fonctionnel permet à Smith d'expliquer que les membres de la communauté possèdent un patrimoine ethnique assurant la conservation de leur unité collective, et la persistance de leur groupe au cours de l'évolution.

L'alliance du socio-évolutionnisme et du fonctionnalisme au sein d'une même théorie offre une explication puissante sur les raisons pour lesquelles les nations se maintiennent, par l'entremise des individus, au cours de l'histoire. Cependant, si ces deux schèmes interprétatifs sont mal appliqués aux phénomènes nationaux, comme nous allons le montrer dans le troisième chapitre, ils peuvent alors amener les socio-évolutionnistes, notamment Smith (1986), à promouvoir une certaine forme de progrès dans l'évolution des sociétés en nations, qui relève toutefois d'une distinction à caractère ethnocentrique, et donc critiquable, entre les sociétés traditionnelles et les sociétés civilisées occidentales.

2.1.3 Le structuro-fonctionnalisme et le marxisme : le cœur d'un système moderniste

Développé à l'origine par Robert Merton (1949) et Talcott Parsons (1951), le structuro-fonctionnalisme est généralement considéré comme une alternative au socio-évolutionnisme et à l'individualisme méthodologique, puisque ce premier se focalise sur les systèmes sociaux dans leur globalité tandis que les deux autres analysent spécifiquement leur évolution ou les individus qui les constituent. Contrairement aux autres schèmes, le structuro-fonctionnalisme permet alors d'appréhender les faits sociaux selon la fonction qu'ils remplissent dans un système global. Pour illustrer leurs théories, les structuro-fonctionnalistes se réfèrent souvent à la métaphore biologique d'un organisme composé d'organes ayant tous une fonction spécifique susceptible d'assurer le bon fonctionnement de l'ensemble considéré. De manière similaire au structuro-fonctionnalisme, le marxisme, du moins tel que développé initialement par Marx (1993 [1867]), se focalise sur les dynamiques de pouvoir et d'oppression présentes au sein d'un système capitaliste global, et qui dépasse parfois les cadres politiques et nationaux pour s'inscrire, tout comme le structuro-fonctionnalisme, dans un schème global. La particularité du marxisme est de permettre aux chercheurs d'appréhender les faits sociaux selon les rapports de

domination et d'exploitation existants entre des membres de différentes classes sociales, ayant des fonctions sociales spécifiques dans la société, dont certains, en l'occurrence les bourgeois, contribuent à la perpétuation du système capitaliste. C'est pourquoi, comme l'affirme Daniel Singer, le marxisme présente l'avantage de montrer que :

le règne du capital est plus absolu que jamais et le marxisme reste le meilleur instrument pour analyser son règne, sa nature et ses contradictions internes (1997 : 4, nous traduisons).

Les modernistes optant pour une posture structuro-fonctionnaliste et marxiste dans l'étude du nationalisme sont principalement Gellner (1989 [1983]), John Breuilly (1995) et Hobsbawm (2001 [1992]), puisqu'ils défendent une théorie basée sur les rapports conflictuels entre les groupes d'une même société. Pour ces chercheurs, les transformations sociales, politiques et culturelles s'opérant au sein des sociétés à l'avènement de la modernité peuvent provoquer des conflits d'intérêts et de classes entre les différents groupes d'une société. Il peut s'agir du gouvernement et de la société civile pour Breuilly (1995), des populations s'inscrivant au sein de différentes classes sociales pour Hobsbawm (2001 [1992]), ou encore d'une population ethnoculturelle et de l'élite, pour Gellner (1989 [1983]). Par exemple, pour Gellner, ces conflits ethniques peuvent éclater quand il existe des différences culturelles qui les empêchent de s'homogénéiser autour d'une même culture nationale (1989 [1983], 137-138).

Sur le plan théorique, Breuilly et Hobsbawm développent tous les deux, respectivement dans les ouvrages *Nations et nationalismes depuis 1780 : Programme, mythe et réalité* (1992), et *Nationalism and the State* (1995), une théorie marxiste qui repose sur les rapports de domination entre les différentes classes sociales. Malgré ces ressemblances, ces deux théoriciens expliquent de manière distincte le processus d'apparition des nations et des nationalismes. Pour Breuilly (1995), ce sont

spécifiquement les rivalités entre des acteurs ayant des positionnements sociaux différents au sein des sphères politiques et économiques d'une même société qui produisent un changement structurel majeur des sociétés. Breuilly (1995) avance plus particulièrement la thèse que les conflits de classe entraînent l'érosion des structures des sociétés prémodernes, qui s'aggravent alors avec les conflits d'intérêts résultant des actions produites entre une société civile et un gouvernement, surtout quand ce dernier y répond par une expansion militaire, une expansion administrative, et une plus grande centralisation de la structure politique, dont l'ensemble contribue à la formation de l'État-nation moderne. Pour Hobsbawm, ces changements s'opèrent en fait avec l'instauration d'une nouvelle base de solidarité, divisée par classes sociales, à l'avènement de la modernité. Il soutient que les nationalismes commencent à apparaître au moment où les sociétés traditionnelles ne réussissent plus à remplir leurs fonctions premières : celles de créer une cohésion sociale organique entre les individus. Le nationalisme est donc le principal vecteur de la restructuration des systèmes sociaux modernes, ceux-ci devenant plus tard des nations, parce qu'ils établissent une nouvelle base de solidarité, fondée sur une stratification des individus par classes sociales.

Gellner, lui, développe notamment dans son ouvrage *Nations and nationalism* (1983), une théorie fonctionnaliste qui se structure principalement autour de la notion de division du travail, telle que présentée par Émile Durkheim (1926 [1893]). En reprenant la notion de division de travail ainsi, Gellner affirme que les sociétés fonctionnent sur un nouveau système industriel, pour le cas qui nous concerne, quand il s'opère une division de leurs systèmes de base en unités de travail, chacune étant spécifique à un nombre limité de fonctions, dont l'ensemble permet l'accroissement de la complexité du système et le développement d'une logique économique propice au développement de l'industrialisation. Par cette explication préliminaire, Gellner (1989 [1983]) avance par la suite la thèse que les sociétés industrielles sont devenues nationales au moment où des institutions ont dû être restructurées pour répondre aux

besoins des industries en main-d'œuvre qualifiée. Les institutions sociales ont alors mis en place un système éducatif se déclinant en plusieurs cycles d'études pour éduquer la population ; le cycle primaire permettant d'augmenter le niveau de littéracie de l'ensemble de la population, et le cycle supérieur permettant de former une nouvelle élite politique (Gellner, 1989 [1983], 34). La mise en place de ce système éducatif crée une homogénéisation des cultures de différents groupes locaux, à un point tel que les individus ont alors manifesté une conscience collective, généralisée à une échelle nationale par le nationalisme, qui a fait naître en eux un sentiment d'appartenance nationale quand les sociétés traditionnelles d'Europe occidentale se sont structurées autour d'un État-nation, et qu'elles sont devenues, par ce fait même, modernes.

Sur le plan méthodologique, Gellner (1989 [1983]), Breuilly (1982) et Hobsbawm (2001 [1992]) possèdent certaines similitudes entre eux, bien qu'ils ne mettent pas en œuvre les mêmes schèmes interprétatifs. Par exemple, Hobsbawm (2001 [1992]) et Gellner (1989 [1983]) proposent tous les deux des schémas par étapes du développement de la nation ou du nationalisme. En particulier pour Gellner (1989 [1983]), son schème s'inspire d'un principe socio-évolutionniste similaire à celui de Smith (1986), puisqu'il structure sa théorie sur le principe d'évolution des sociétés, à partir des stades suivants : les sociétés préagraires, les sociétés agraires et les sociétés industrielles. Ceci étant dit, il élabore en fait la majeure partie de sa théorie sur seulement deux des trois étapes présentées, car il s'intéresse particulièrement au passage entre le stade agricole et le stade industriel. Quant à Hobsbawm (2001 [1992]), son schéma se structure autour d'une typologie des formes de nationalisme. S'inspirant du modèle de Hroch (1985), Hobsbawm (2001 [1992], 31) tente de rendre compte des principales étapes de la construction chronologique des nations en Europe de la manière suivante : la première étape est essentiellement culturelle, littéraire et folklorique, et n'a pas de conséquence réelle sur le plan politique et national, tandis que la deuxième se caractérise par l'apparition d'un groupe de précurseurs de l'idée

nationale et par le début d'une campagne politique autour de cette idée ; enfin, la dernière étape se caractérise par l'apparition de programmes nationalistes soutenus par au moins une partie des masses. Ce schéma par étapes chronologiques permet à Hobsbawm (2001 [1992]) d'établir une typologie des formes du nationalisme : le nationalisme embryonnaire, le nationalisme d'État, et le nationalisme des pays du tiers monde.

Malgré ces similitudes, il existe toutefois des différences en ce qui concerne le choix des échelles d'analyse émis par tous ces théoriciens. Hobsbawm (2001 [1992], 29) possède la spécificité méthodologique de porter son intérêt, non pas sur le point de vue des gouvernants, mais sur celui des gens ordinaires, parce que ces derniers, étant directement concernés par les actions des gouvernants, offrent une meilleure vue d'ensemble des actions menées par l'ensemble des acteurs impliqués dans les changements qui s'opèrent au sein des sociétés. Il élabore alors ses analyses à partir d'une « vue par le bas » plutôt qu'à partir d'une « vue par le haut ». Hobsbawm justifie ainsi son choix :

on est à mon avis confronté à un phénomène double, essentiellement construit d'en haut, mais qui ne peut être compris sans l'analyser par le bas, c'est-à-dire à partir des hypothèses, des espoirs, des besoins, des nostalgies et des intérêts – qui ne sont pas nécessairement nationaux, et moins encore nationalistes – des gens ordinaires (Hobsbawm, 2001 [1992], 19-20).

En concentrant ses analyses au moyen de cette « vue par le bas », davantage focalisée sur l'action des gens ordinaires, Hobsbawm (2001 [1992]) évite, comme le font Gellner (1989 [1983]) et Breuilly (1995), d'étudier seulement la participation des élites au processus d'homogénéisation culturelle et strictement les actions des acteurs politiques qui entreprennent des actions de mobilisation populaire pour la société civile.

De surcroît, Breuilly (1995) possède la spécificité méthodologique d'adopter des méthodes d'enquête mixtes pour établir les principales configurations du nationalisme. Son but est de lier une méthode déductive à une méthode inductive, par l'association d'une chronologie avec une typologie. Pour ce faire, il procède d'abord à une analyse comparative de nombreux cas historiques : les mouvements nationalistes en Italie, en Allemagne et en Pologne au XIX^e siècle, ceux de l'Europe centrale, de l'Empire des Habsbourg, sans oublier les nationalismes anticoloniaux. La spécificité de son analyse chronologique est de présenter de façon détaillée les contextes propres au nationalisme, classés par types et définis selon leurs aspects politiques. Breuilly alors précise ceci :

le nationalisme devrait être compris comme une forme de politique [...] et [...] cette forme de politique n'a de sens seulement qu'en termes de contextes politiques et d'objectifs particuliers du nationalisme. L'État moderne, lui, est au cœur de la compréhension de ce contexte et de ces objectifs (1995, 352, nous traduisons).

En étudiant ainsi les contextes, il estime alors que les institutions attribuent les fonctions idéologiques suivantes au nationalisme : la coordination de différentes sections (sociale, économique, religieuse, etc.) de l'opposition politique, la mobilisation d'un groupe marginal émanant du peuple et la légitimation d'une position nationaliste, en lien avec un environnement international dominé par les idéaux du libéralisme universaliste (Breuilly, 1995, 324 et 366–367). Le fait de répertorier les multiples manières dont les acteurs et institutions politiques utilisent cette idéologie nationaliste, comprise au sens de mouvements politiques nationalistes manifestant différentes configurations, lui permet enfin d'établir une typologie des variétés de nationalismes : l'une, très abstraite, d'un monde sans nations ; l'autre, plus réaliste, prise dans un monde de nations.

En dépit de ces nombreuses distinctions émises parmi l'ensemble de ces théoriciens sur le plan théorique et méthodologique, ces structuro-fonctionnalistes et ces

marxistes ont néanmoins tendance à amplifier les impacts causaux impliqués par ces conflits, surtout en ce qui concerne les restructurations qui s'opèrent au sein du système sociétal, alors que leur but est prioritairement de conserver un ensemble théorique cohérent. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur une de leurs faiblesses méthodologiques quand nous évaluerons plus en détail la version structuro-fonctionnalisme de Gellner (1989 [1983]) dans notre troisième chapitre.

2.1.4 L'interactionnisme : nouvelles perspectives théoriques

L'interactionnisme, élaboré à l'origine par George Herbert Mead (1963) et Herbert Blumer (1986 [1969]), et plus tard renommé « interactionnisme symbolique », vise à expliquer les manières dont les catégories de la vie sociale se transforment au fur et à mesure que des réseaux d'individus entretiennent des relations sociales ayant une certaine portée symbolique. Un de leurs successeurs, Ervin Goffman (1967), élabore plus spécifiquement cette orientation « symbolique ». Pour Goffman (1967), la société se caractérise par un ensemble de rencontres, pendant lesquelles les humains ou plus se rapprochent et agissent d'une manière qui tient compte des uns et des autres. Ces rencontres sont qualifiées de « spéciales », au sens où les interactions n'ont aucune visée instrumentale, quoiqu'elles apportent des changements symboliques à une situation sociale donnée. De plus, l'ethnométhodologie, créée à l'origine par Harold Garfinkel (1967), et située au confluent de l'interactionnisme symbolique et de la phénoménologie sociale d'Alfred Schutz (1967 [1932]), permet aux chercheurs d'étudier également les relations que les individus entretiennent quotidiennement avec leurs environnements sociaux. Cette méthode, basée sur une version repensée de la théorie des faits sociaux d'Émile Durkheim (1975 [1900]), conçoit que tous les faits sociaux, même les plus banals, sont des faits saillants pour les recherches en sciences sociales, dans la mesure où ils incarnent une réalité objective dont il est nécessaire de tenir compte pour étudier l'ampleur des phénomènes sociaux. D'où le fait que l'ethnométhodologie présente

l'avantage d'analyser : « les activités de la vie quotidienne en tant que méthodes des membres pour rendre les activités visiblement rationnelles et ayant des visées pratiques » (Garfinkel, 2007 [1967] : 45).

Les modernistes optant pour ces schèmes interprétatifs dans l'étude du nationalisme sont principalement Anderson (2002 [1983]) et Liah Greenfeld (1992) pour l'interactionnisme, ainsi que Michael Billig (1995) et Brubaker (1996) pour l'ethnométhodologie, parce qu'ils défendent généralement des théories de la relation. Ces théories de la relation se concentrent habituellement sur l'étude des contextes interactionnels et des pratiques sociales à travers lesquels les individus changent leurs rapports ou leurs perceptions à propos d'une nation et d'un nationalisme particulier. Pour les interactionnistes, ces rapports communicationnels transforment les humains au point que cela change les manières de se sentir appartenir à une collectivité nationale, et de s'identifier en fonction d'une certaine entité sociale, telle qu'une nation (Anderson, 2002 [1983] ; Greenfeld, 1992). Pour les ethnométhodologues, cela consiste à reconnaître que les activités sociales à caractère « nationalisant » dépendent des manières dont les individus les médiatisent et les accomplissent au quotidien, ainsi que des manières dont ils négocient les contenus et produits nationaux que diffusent des institutions nationales particulières, en fonction des relations qu'ils entretiennent avec celles-ci (Billig, 1995 ; Brubaker 1996). Ceci explique pourquoi ces théoriciens étudient par exemple le sentiment que l'appartenance nationale procure aux individus (Greenfeld, 1992), ou encore les habitudes des individus qui sont propices à la médiatisation d'un contenu informatif véhiculant une certaine valeur nationale, selon les contextes particuliers étudiés (Anderson, 2002 [1983] ; Billig, 1995 ; Brubaker, 1996).

Concernant les interactionnistes, Greenfeld développe, dans son ouvrage phare *Five Roads to modernity* (1992), sa théorie sur le principe universel que les individus possèdent une identité nationale du fait d'appartenir à un même « peuple », ce dernier

étant défini au sens le plus générique du terme et décrit comme étant relativement homogène. La spécificité théorique de Greenfeld est de rejeter cette vision marxiste, qui est de concevoir que l'identification des acteurs sociaux dépend de leurs appartenances aux classes sociales auxquelles ils sont associés en faisant partie d'un même système national. C'est pourquoi elle se distingue, en ce sens, des théories marxistes de Breuilly (1995) et d'Hobsbawm (2001 [1992]). Pour Greenfeld (2012, 7), les membres du peuple partagent cette même caractéristique fondamentale ayant attrait à leurs identités nationales, quel que soit leur statut dans la hiérarchie sociale. D'où le fait que les individus promeuvent une certaine forme de nationalisme en leur qualité de membre d'une même population nationale. Quant à Anderson, sa théorie de la relation, qu'il développe dans son célèbre ouvrage *L'Imaginaire national : Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme* (2002 [1983]), consiste à montrer que de nouvelles technologies de communication (l'imprimé par exemple) ont bouleversé les rapports que les individus entretiennent entre eux, ce qui a alors provoqué des changements globaux dans les mentalités, au point que les sociétés se sont alors transformées en nations. Plus précisément, Anderson (2002 [1983], 6) étudie, au travers de nombreuses études de cas, les différentes manières dont les individus adhèrent à une même communauté nationale, afin d'affirmer que la nation est en fait la représentation symbolique d'une communauté qui est présentée comme étant à la fois politique, souveraine et limitée.

Concernant les ethnométhodologues, Billig élabore, dans son célèbre ouvrage *Banal Nationalism* (1995), une théorie de la relation en partant du principe que les individus entretiennent certaines pratiques sociales en présence d'un nationalisme banal, entendu ici comme l'idéologie permettant à l'État d'exister, mais qui demeure invisible en l'absence d'un défi politique. Ce nationalisme banal se matérialise dans les objets, comme « le drapeau qui passe inaperçu sur le bâtiment public » (Billig, 1995 : 8, nous traduisons). Son but est alors de montrer les différentes manières dont le nationalisme banal influence le quotidien de tous les individus. Le nationalisme

banal, parce qu'il s'inscrit dans les routines quotidiennes des individus, ramène constamment la présence de la nation à la conscience des individus. Mais, ces rappels de la nation sont si nombreux et si familiers dans l'environnement où les individus se situent qu'ils y pensent sans même en avoir pleinement conscience (Billig, 1995, 41). Bien qu'ils n'en aient pas conscience, ils finissent quand même par intégrer ces rappels à leurs schèmes de pensée et les incorporer dans leurs pratiques quotidiennes, alors que ces premiers peuvent être chargés de valeurs, symboles et discours à tendance « nationaliste ». Quant à Brubaker, il se livre, dans son ouvrage *Nationalism Reframed : Nationhood and the National Question in the New Europe* (1996), à une analyse historique des pratiques sociales et politiques à caractère nationaliste mobilisées à la fin de la Guerre froide par des groupes dominants, originaires d'Europe Centrale et du Sud (Ukraine, Pologne, Biélorussie et Estonie). Ces groupes d'individus sont étudiés, au sein de chaque contexte, à travers de nombreux domaines sociaux et politiques, tels que les médias, l'éducation, la justice et le secteur public (Brubaker, 1996, 433). L'étude de la dimension nationale de ces pratiques permet à Brubaker de rendre compte, en fonction de l'analyse de ces multiples configurations contextuelles particulières, de la relation triadique (traduit de "triadic nexus") pouvant se manifester entre trois types de nationalismes interdépendants et dynamiques, bien que distincts et mutuellement antagonistes (1996, 4-8). Il s'agit du nationalisme dit « nationalisant » (traduit de "nationalizing nationalism"), typique d'un État nouvellement indépendant, du nationalisme transfrontalier (traduit de "external national homelands"), et d'une minorité nationale ayant ses propres revendications nationalistes.

Sur le plan méthodologique, ces théoriciens font appel à plusieurs méthodes d'analyse, bien qu'elles consistent parfois à adopter les mêmes principes. Anderson (2002 [1983]) et Billig (1995), ont par exemple recours, en tant que respectivement interactionniste et ethnométhodologue, à un principe fonctionnaliste pour rendre compte du fait que le système fonctionne et se module en fonction, soit des modes

d'appréhension des individus concernant la présence particulière de la nation et du nationalisme pour Anderson, soit des modes d'incorporation par habitude des contenus idéologiques véhiculés par un État pour Billig. Plus spécifiquement pour Anderson, ce principe fonctionnaliste lui permet d'expliquer comment la nation et le nationalisme ont contribué, en tant qu'instruments sociaux et politiques, à instaurer un nouvel ordre au sein de sociétés bouleversées par l'industrialisation rapide, la modernisation et les progrès technologiques (Anderson, 2002 [1983]). Pour ce faire, Anderson prend l'exemple du capitalisme de l'imprimé, afin de montrer comment la création d'une littérature de masse rédigée en langue vernaculaire a remplacé l'usage des langues religieuses sacrées et la diffusion de l'idée que les sociétés n'ont pas à être organisées autour de souverains au statut divin, au point de bouleverser alors le système de valeurs des sociétés. Toutefois, Anderson précise ceci :

il ne serait pas prévoyant de penser que les communautés de nations imaginées se développent et se substituent simplement aux communautés religieuses et aux royaumes dynastiques. Sous le déclin des communautés, des langues et des lignées sacrées, un changement fondamental s'opérait dans les modes d'appréhension du monde, ce qui permettait, plus que tout autre, de penser alors la nation (Anderson, 2002 [1983], 2).

Anderson (2002 [1983]) souligne aussi que ces nations ne sont pas, comme le défend Gellner (1989 [1983]), le résultat de l'évolution historique des sociétés, qui se transforment à la suite de changements sociaux, politiques et religieux. Les nations sont les produits d'un changement des modes d'appréhension du monde provoqué par « la distillation spontanée d'un ensemble complexe de forces historiques entrecroisées » (Anderson, 2002 [1983] : 4). En adoptant de telles perspectives d'analyse, Anderson est le seul théoricien, à l'exception de Brubaker (1996), à articuler ses explications non pas sur le contenu des idées, mais sur les manières dont les individus appréhendent ces idées. C'est pourquoi les individus finiraient donc par accepter de mourir pour une nation, simplement en raison de l'idée qu'ils se font de

celle-ci (Anderson, 2002 [1983], 141). Pour Billig (1995), ce principe fonctionnaliste lui permet de faire appel à la notion d'habitus, empruntée à Pierre Bourdieu (1967), pour expliquer que le nationalisme transmet un contenu idéologique nationaliste aux individus, qui l'intériorisent inconsciemment avant de l'incorporer à leurs propres pratiques sociales. Le nationalisme alimenterait ainsi le processus de formation routinière de l'image d'une nation particulière, qui demeure présente à la conscience des individus, tant et aussi longtemps que le nationalisme continue d'agir. Mais, contrairement à Billig (1995), Anderson (2002 [1983]) est encore une fois le seul à recourir à une notion séquentielle du temps, en faisant état des changements majeurs qui s'opèrent dans les schèmes de pensée des individus depuis la fin du XV^e siècle au travers différents cas d'études. Anderson (2002 [1983]) mène plus précisément une analyse des différentes ruptures temporelles produites par les multiples révolutions dites « technologiques », à savoir principalement la technique de l'imprimé et l'essor du capitalisme dans les milieux de l'édition du livre.

En dehors de ces similitudes concernant les principes méthodologiques choisis, les autres théoriciens comportent certaines particularités sur le plan méthodologique. Greenfeld (1992, 18) est la seule des rares théoriciennes à s'inspirer d'un individualisme méthodologique pour affirmer que l'action sociale dépend de la motivation des individus à s'influencer sur le plan psychologique, en stimulant entre autres une conscience générale de la nation. Cette conscience est un facteur primordial dans la constitution humaine, puisqu'elle leur permet de se doter d'une identité nationale particulière et de préserver un certain équilibre psychologique. Contrairement aux autres théoriciens, à l'exception de Smith (1986), le facteur psychologique est crucial chez Greenfeld (1992, 7), puisqu'il caractérise la nature spécifique des changements produits par les interactions entre individus et détermine le caractère même du nationalisme promu. De plus, Brubaker est le seul théoricien à avoir eu l'idée de réviser, de manière critique, des notions de « nation » et de « nationalisme », en les transposant respectivement en « sentiment national » (traduit

de “nationness”), pris au sens de forme institutionnelle utilisée en tant que catégorie cognitive et sociopolitique, ainsi qu’en « attitude nationaliste » (traduit de “nationhood”) considérée en tant que comportement pouvant témoigner de certains événements à caractère nationaliste se produisant dans le monde (1996, 18-19).

Mais, malgré la particularité de chacune de ces méthodologies utilisées pour mettre en œuvre l’interactionnisme et l’ethnométhodologie, ces théoriciens ont tendance à constamment surévaluer l’impact causal des interactions sociales, dans la mesure où ils cherchent constamment à définir la portée générale des significations propres aux individus au sein des contextes particuliers, bien souvent à partir d’une échelle d’analyse microsociale, qui peut être limitée pour ceux qui cherchent à obtenir une meilleure vue d’ensemble des phénomènes nationaux et nationalistes.

Une typologie des explications et des démarches d’enquête

En présentant de manière détaillée l’usage de ces différents schèmes interprétatifs par les principaux théoriciens du nationalisme, regroupés ici par approche théorique d’appartenance, nous avons pu constater que chacun d’entre eux propose différentes logiques explicatives pour mettre en évidence les causes de l’émergence de la nation et de l’apparition du nationalisme. Au vu de la présentation de l’utilisation faite de ces schèmes parmi les divers regroupements de théoriciens, nous pouvons considérer que les théoriciens écrivent leurs explications suivant les logiques suivantes :

1. le primordialiste van den Berghe (1978) adopte un schème naturaliste pour mobiliser des explications fondées sur le conditionnement sociobiologique des groupes humains ;

2. l'ethnosymboliste Smith (1986, 1991) opte pour un schème socio-évolutionniste pour expliquer pourquoi les communautés apparaissent, évoluent et disparaissent au cours du temps ;
3. les modernistes Gellner (1989 [1983]), Hobsbawm (2001 [1992]) et Breuilly (1995) optent pour un schème structuraliste – plus précisément structuro-fonctionnaliste ou marxiste, pour expliquer en quoi certaines parties d'un système contribuent à la restructuration de son ensemble et à l'avènement de la modernité ;
4. les modernistes Greenfeld (1992), Anderson (2002 [1983]), Billig (1995) et Brubaker (1996) font appel à un schème interactionniste ou ethnométhodologique pour expliquer en quoi les interactions sociales et les réseaux de communication influencent les changements s'opérant au sein des sociétés à l'époque moderne.

Si nous étudions de manière approfondie les logiques explicatives décrites ci-dessus pour déterminer les causes des phénomènes nationaux et nationalistes, nous constatons que les primordialistes et les ethnosymbolistes parviennent à expliquer la manière dont les humains se regroupent en collectivités, et par la suite en nations, en déterminant des caractéristiques et des conditions générales d'évolution montrant comment ils se regroupent ainsi. Les primordialistes déterminent plus précisément les causes des phénomènes nationaux en fonction des caractéristiques essentielles qu'un même ensemble d'individus possède entre eux (culturelles, phénotypiques ou sociobiologiques), tandis que les ethnosymbolistes les déterminent en fonction des conditions que les collectivités humaines doivent minimalement posséder pour qu'elles puissent se former en communauté ethnique à l'époque prémoderne, et en nations à l'époque moderne. Si nous reprenons en particulier la liste émise par Smith pour établir les conditions générales à posséder pour qu'une collectivité se regroupe par exemple en groupe ethnique, nous considérons alors qu'elle doit constituer une société humaine, en étant clairement identifiée par un nom, en partageant le mythe d'ancêtres communs, de souvenirs partagés et de moments culturels vécus ensemble, et en étant liée à un même territoire historique, une terre promise ou ayant le sens du

partage d'une solidarité entre eux (1991, 94). Les modernistes, eux, expliquent que les sociétés se transforment en nations selon les circonstances sociales et politiques, ainsi que les aléas historiques qui les créent. Ce besoin d'identifier les contextes pluriels au sein desquels les nations et les nationalismes s'établissent pousse ces modernistes à prendre comme perspective d'étude la manière dont ils sont socialement, politiquement et historiquement « construits » (Gellner, 1989 [1983] ; Hobsbawm, 2001 [1992] ; Breuilly, 1995 ; Greenfeld, 1992 ; Anderson, 2002 [1983] ; Billig, 1995 ; Brubaker, 1996).

Cette présentation générale des différentes manières de déterminer les causes au travers desquelles les primordialistes, les ethnosymbolistes et les modernistes déterminent les causes relatives aux phénomènes nationaux et nationalistes va nous permettre d'élaborer plusieurs types abstraits d'explications et de démarches d'enquête que les principaux théoriciens du nationalisme utilisent pour former pour chacun d'entre eux des ensembles censés être cohérents sur le plan conceptuel et théorique.

Le but de cette section est de récapituler brièvement les variations méthodologiques existantes entre chacun de ces schèmes interprétatifs, afin de mieux pouvoir déterminer des types abstraits représentatifs des différents contextes de recherche particuliers au sein desquels les phénomènes nationaux et nationalistes sont pensés.

2.1.5 Les types d'explications

D'après les analyses présentées dans notre section de chapitre précédente, nous considérons que les théoriciens utilisent des schèmes interprétatifs, à savoir le naturalisme, le socio-évolutionnisme, le structuro-fonctionnalisme et le marxisme ainsi que l'interactionnisme et l'ethnométhodologie afin de présenter, selon une

certaine logique explicative, les causes relatives aux phénomènes nationaux et nationalistes.

Les naturalistes, ainsi que les chercheurs plus modérés, ayant tout de même une proximité théorique avec van den Berghe (1978), décrivent les caractéristiques naturelles que possèdent certains individus d'une même nation, en soulignant qu'ils sont conditionnés sur le plan culturel, phénotypique et sociobiologique à se constituer en groupes ethniques, raciaux et nationaux. Ces éléments explicatifs permettent ainsi de montrer que les individus se regroupent naturellement en collectivités, et que la nation serait finalement le résultat de l'ordre naturel des choses, peu importe la période à laquelle elle se détermine de cette manière.

Les socio-évolutionnistes, notamment Smith (1986), décrivent les variations qui rendent compte de l'évolution linéaire des sociétés humaines, pour souligner le fait que les communautés se développent et se complexifient historiquement. Ces éléments explicatifs leur permettent de montrer que les communautés assurent leur survie et leur reproduction, et ce, jusqu'à la modernité, période où ces communautés deviennent réellement des nations, en renforçant constamment les attributs de leur patrimoine ethnique et culturel. Dans ce contexte, la nation est le résultat d'une multitude de variations structurelles ayant permis aux communautés d'évoluer pour atteindre le mode d'organisation de la société typique de l'époque moderne.

Les structuro-fonctionnalistes et les marxistes décrivent respectivement les fonctions et les dynamiques relevant de plusieurs facteurs ou acteurs présents dans un même système, afin d'expliquer les raisons pour lesquelles ils influencent la restructuration des institutions ayant permis la transformation des sociétés en nations lors de l'avènement de la modernité (Gellner, 1989 [1983] ; Breuilly, 1995 ; Hobsbawm, 2001 [1992]). Dans cette perspective, la nation est le produit d'un long processus de restructuration du système social, causé par les dynamiques relationnelles de

plusieurs éléments qui y sont présents (Breuilly, 1995 ; Gellner, 1989 [1983] ; Hobsbawm, 2001 [1992]).

Les interactionnistes, quant à eux, décrivent les manières dont les individus ou groupes d'individus influent sur les façons de penser et d'agir au sein des sociétés. Ils tentent alors de sélectionner, parmi les relations présentes au sein de multiples réseaux d'acteurs ou de communication, celles qui contribuent à l'instauration d'une certaine conscience nationale (Greenfeld, 1992), à la transformation des sociétés en nations modernes (Anderson, 2002 [1983]) ou au développement de pratiques sociales ritualisées par les membres d'une même nation (Billig, 1995 ; Brubaker, 1996). Leur but est d'expliquer que les sociétés se transforment en nations à la modernité, à la suite de changements de modalités psychologiques, technologiques ou sociales qui se sont produits au travers de l'interaction entre les membres d'une même communauté, cette dernière pouvant être réelle ou imaginée (Anderson, 2002 [1983]; Greenfeld, 1992 ; Billig, 1995 ; Brubaker, 2001).

En raison de ces divergences liées à la manière d'expliquer la nation et le nationalisme, nous considérons que les principaux théoriciens du nationalisme adoptent quatre types d'explications différentes :

- la nation et le nationalisme sont déterminés par l'ordre naturel des choses ;
- la nation et le nationalisme sont le résultat de la variation typique de la communauté ethnique suivant le stade d'évolution déterminé ainsi à l'époque moderne ;
- la nation et le nationalisme sont les produits d'un système institutionnel fondé sur la dynamique de plusieurs de ses parties constituantes ;

- la nation et le nationalisme sont les produits d'un ensemble d'interactions variables et modulables au gré des circonstances.

2.1.6 Les types de démarches d'enquête

Les chercheurs qui optent pour les mêmes schèmes interprétatifs adoptent bien souvent les mêmes démarches d'enquête sur la nation et le nationalisme.

Les naturalistes (van den Berghe, 1978) ont tendance à supposer que les liens primordiaux entre les individus sont des données naturelles, qui ne dérivent ni de l'expérience des individus ni de leurs interactions entre eux. Leur objectif est de découvrir les caractéristiques sociobiologiques nécessaires à la constitution et à l'évolution naturelle des nations.

Les socio-évolutionnistes (Smith, 1986) cherchent généralement à montrer que les communautés évoluent par le développement de stratégies sociales mises en place pour s'adapter à un environnement donné et se différencier des autres communautés. Le but est de rendre compte des variations et des conditions structurelles qui permettent de reconnaître l'évolution linéaire des communautés ethniques.

Les structuro-fonctionnalistes (Gellner, 1989 [1983]) et les marxistes (Hobsbawm, 2001 [1992] ; Breuilly, 1995) sont captivés par la possibilité de connaître les raisons pour lesquelles les nations deviennent des systèmes globaux et (dés)unifiés, et pourquoi ces derniers se caractérisent par l'ordre et la stabilité pour les structuro-fonctionnalistes, et à l'inverse, le désordre et l'instabilité pour les marxistes. Leur démarche d'enquête consiste à mobiliser les principaux éléments susceptibles d'expliquer respectivement le maintien et la stabilité, ou à l'inverse le désordre et l'instabilité d'un système, dans le but de mieux comprendre le fonctionnement général d'une société. C'est pourquoi Gellner (1989 [1983]) et Hobsbawm (2001

[1992]) affirment, par exemple, que le nationalisme a pour principale fonction de maintenir une unité entre une composante nationale et une structure étatique.

Les interactionnistes (Greenfeld, 1992 ; Anderson, 2002 [1983]) et les ethnométhodologues (Billig, 1995 ; Brubaker, 1996) se focalisent sur les interactions et les pratiques individuelles à partir de plusieurs contextes particuliers. Ils sont souvent amenés à défendre l'idée selon laquelle les significations dépendent des individus et de leurs manières d'interagir avec le monde qui les entoure. Ce faisant, ils finissent par croire que les significations ne sont pas fixes et qu'elles peuvent changer à tout moment. Leur démarche d'enquête consiste donc à étudier les interactions particulières entre des groupes, des individus et des institutions, afin de définir leurs principales caractéristiques selon leurs contextes d'étude initiaux.

L'analyse de chacun de ces schèmes nous permet d'établir que les chercheurs se regroupent autour de quatre types de démarches d'enquête différentes, que nous répertorions ainsi :

- l'enquête par découverte de principes spécifiques à la constitution sociobiologique des groupes humains (naturalisme) ;
- l'enquête par étude des variations qui s'opèrent sur le plan des activités collectives contribuant à l'évolution linéaire des communautés ethniques (socio-évolutionnisme) ;
- l'enquête par étude du fonctionnement institutionnel d'un système (structuro-fonctionnalisme et marxisme) ;
- l'enquête par étude des rapports relationnels au sein d'une société en constant changement (interactionnisme et ethnométhodologie).

Les schèmes interprétatifs sont-ils problématiques?

En ayant recours à chacun de ces schèmes, les chercheurs nous offrent plusieurs explications logiques pour déterminer les causes, définies au sens général, des phénomènes nationaux et nationalistes. Alors que les naturalistes considèrent que les nations existent parce qu'elles sont déterminées par les lois de l'évolution naturelle, les socio-évolutionnistes, quant à eux, justifient l'existence des nations par le fait qu'elles dépendent de l'évolution linéaire des communautés ethniques, tandis que les structuro-fonctionnalistes et les marxistes considèrent que les nations fonctionnent à l'aune d'un système d'institutions et enfin, que les interactionnistes et les ethnométhodologues croient qu'elles subsistent grâce à une multitude de rencontres et d'interactions. L'ensemble de ces différentes manières d'étudier et d'expliquer les phénomènes nationaux sont pour nous les causes des divergences théoriques et conceptuelles entre les théoriciens, et surtout les sources de ces désaccords, qui entravent autant le dialogue dans les débats sur la nation et le nationalisme.

Ces divergences proviennent du fait que les chercheurs sont amenés, selon leurs propres interprétations du monde national et nationaliste, à utiliser chacun de ces schèmes interprétatifs, alors que ces derniers sont parfois limités pour rendre compte de phénomènes aussi complexes en sciences sociales. C'est pourquoi nous évaluerons, dans notre troisième chapitre, si le problème de la diversité conceptuelle et théorique est renforcé par les limites que présentent ces schèmes interprétatifs, notamment quand ils servent à enquêter sur les causes relatives aux phénomènes nationaux et nationalistes.

CHAPITRE III

LES DIVERGENCES THÉORIQUES ET CONCEPTUELLES : LIMITES DE L'USAGE DES SCHÈMES APPLIQUÉS

Les théoriciens du nationalisme ont recours à des schèmes différents pour mener leurs enquêtes : le naturalisme, le socio-évolutionnisme, le structuro-fonctionnalisme et l'interactionnisme. Mais, les théoriciens configurent ces schèmes à leurs manières, afin de pouvoir répondre à leurs intérêts et problématiques de recherche respectifs. Mais, en dépit de ces différences mineures dans l'usage de chacun de ces schèmes, nous constatons que les chercheurs qui optent pour les mêmes schèmes finissent toujours par adopter des explications et des démarches similaires. De fait, chacun de ces schèmes propose donc une manière spécifique d'enquêter sur les phénomènes nationaux et nationalistes. C'est pour cela que ces schèmes constituent les sources mêmes de la diversité de concepts et théories utilisés pour comprendre la nation et le nationalisme.

Par exemple, les naturalistes sont soucieux de mettre en relief les principes naturels qui conditionnent les groupes humains, dans le but de mieux cerner la dimension naturelle de la nation. Les socio-évolutionnistes, pour leur part, cherchent à identifier les points et les étapes de transition des sociétés humaines pour mieux déterminer les causes et les conditions qui changent les sociétés en nations. Les structuro-fonctionnalistes et les marxistes, quant à eux, cherchent à connaître, respectivement, les fonctions de chacune des parties, ou les dynamiques entre plusieurs des parties d'un même système institutionnel, pour montrer la manière dont la nation et le

nationalisme opèrent une certaine fonction sociale ou politique à l'intérieur des sociétés. Les interactionnistes cherchent à mettre en évidence parmi un ensemble de relations et de pratiques sociales, celles qui sont les plus susceptibles de provoquer des transformations au sein des sociétés.

Ces schèmes sont en principe adaptés aux sciences sociales et sont tous, en ce sens, restreints pour répondre aux besoins des chercheurs lorsqu'ils mènent des études sur des objets sociaux spécifiques. Cependant, nous constatons que les théoriciens ont certaines interprétations du monde social lorsqu'ils appliquent ces schèmes à des phénomènes nationaux et nationalistes. Ces interprétations du monde social sont selon nous le résultat de certaines limites méthodologiques que leurs schèmes présentent lorsqu'ils sont appliqués à l'étude de ces phénomènes, c'est pourquoi ils seraient au départ la cause des divergences conceptuelles et théoriques qui caractérisent les débats contemporains.

Les naturalistes ont tendance à soumettre la nation aux lois d'un déterminisme biologisant, et les socio-évolutionnistes à reconnaître tous les changements culturels, sociaux et ethniques des communautés comme étant le résultat de leur évolution linéaire, tandis que les structuro-fonctionnalistes et les marxistes considèrent que la nation peut continuer d'évoluer tant et aussi longtemps que son système institutionnel fonctionne; finalement, les interactionnistes surévaluent le potentiel de certaines interactions à pouvoir susciter des changements systémiques au sein d'une nation.

Ces constats auxquels nous sommes arrivés nous conduisent à nous poser les questions suivantes : quels sont généralement les avantages de l'usage de ces schèmes interprétatifs ? Quels sont les changements qui s'opèrent lorsqu'ils sont appliqués aux phénomènes nationaux ? Selon quels usages et aspects méthodologiques sont-ils les plus problématiques ? Dans quelle mesure l'application de ces schèmes les rend-elle (in)compatibles?

Nous répertorions, dans un tableau présenté en annexe de ce mémoire (voir Annexe D), les différents éléments que nous évaluons dans le présent chapitre :

1. les avantages ainsi que les inconvénients généraux des schèmes interprétatifs étudiés (naturalisme, socio-évolutionnisme, structuro-fonctionnalisme et marxisme, interactionnisme et ethnométhodologie) ;
2. les limites des schèmes quand ils sont appliqués à l'étude des phénomènes nationaux et nationalistes ;
3. les faiblesses méthodologiques présentes dans certaines théories en raison des limites même des schèmes interprétatifs par les théoriciens ;
4. les problèmes de compatibilité entre les schèmes utilisés par les différents regroupements de théoriciens (primordialiste, ethnosymboliste, moderniste).

De plus, pour répondre spécifiquement aux questions à propos de la compatibilité de chacun des schèmes présentés, nous allons déterminer les degrés de compatibilité à partir de plusieurs critères, qui sont les suivants :

1. les usages respectifs des concepts et théories utilisés ;
2. les points d'entente et de discordance entre les différentes familles de théoriciens (naturalistes, socio-évolutionnistes, structuro-fonctionnalistes et marxistes, interactionnistes et ethnométhodologues) ;
3. les avantages et inconvénients généraux des schèmes interprétatifs étudiés.

Le but de ce chapitre est de démontrer que la dimension problématique de la diversité théorique et conceptuelle provient du fait que les théoriciens ont des interprétations limitées du monde social propres à chacun des théoriciens, c'est pourquoi ils finissent par utiliser des schèmes comportant, par la suite, certaines limites méthodologiques,

alors que ces derniers sont censés permettre à ces premiers d'expliquer avec précision les causes des phénomènes nationaux et nationalistes. Les diverses conceptions et théories deviennent alors pour certaines incompatibles entre elles, ce qui donnerait alors lieu à de profondes divergences entre les théoriciens dans les débats. Pour mieux comprendre ces limites, nous allons évaluer le potentiel théorique et méthodologique de chacun des schèmes, ainsi que leurs valeurs explicatives effectives, lorsqu'elles sont appliquées à l'étude des phénomènes nationaux. Cette première évaluation nous permettra d'en effectuer une seconde à propos des différents points théoriques et conceptuels sur lesquels ces schèmes demeurent (in)compatibles.

Les limites principales de l'usage des schèmes interprétatifs

Les schèmes interprétatifs sont censés offrir certains avantages méthodologiques en présentant, selon certaines modalités descriptives et explicatives, ces objets de la nation et du nationalisme. Or, nous constatons que l'usage que certains théoriciens font de ces schèmes offre des interprétations limitées quant à la manière de penser la nation, soit en la naturalisant de manière injustifiée pour les naturalistes, en la définissant en tant que source de progrès pour les socio-évolutionnistes, en la considérant comme le produit exacerbé de facteurs causaux pour les structuro-fonctionnalistes et les marxistes, ou en la concevant, pour les interactionnistes, comme le produit général d'interactions sociales pourtant particulières.

Ces interprétations limitées du monde social suscitent alors des problèmes d'ordre méthodologique quand les chercheurs élaborent leurs théories sur la nation et le nationalisme. Les naturalistes ont tendance à ne pas expliciter leurs postulats de base, comme celui qui voit la nation selon des caractéristiques essentielles, simplement

parce qu'ils adoptent une démarche naturaliste. Les socio-évolutionnistes, quant à eux, ont tendance à défendre l'idée tacite d'un progrès qui pose la nation comme le stade ultime de l'évolution des sociétés. Les structuro-fonctionnalistes et les marxistes ont tendance à reconnaître que le système d'une nation (dys)fonctionne quand ils se représentent, de manière faussée ou extrapolée, des liens causaux entre les parties du système. Les interactionnistes, pour leur part, ont tendance à surestimer l'importance de certains contextes d'interaction en considérant qu'ils sont des éléments cruciaux dans le maintien et l'évolution de la nation.

D'où nos interrogations : est-il possible d'expliquer les variations entre les principes généraux que les schèmes présentent et ceux qui sont défendus lorsqu'ils sont appliqués à l'étude du phénomène national ? Et si oui, est-ce que le problème provient des propriétés inhérentes aux phénomènes étudiés ou de l'application des schèmes interprétatifs au phénomène national ?

Le but de cette section est d'exposer les principales limites théoriques et méthodologiques que chacun des schèmes pose lorsque ceux-ci sont appliqués à l'étude des phénomènes nationaux, en étudiant plus précisément les faiblesses méthodologiques présentes dans les théories de van den Berghe (1978), Smith (1986), Gellner (1989 [1983]) et Greenfeld (1992).

3.1.1 Le naturalisme : des postulats non explicités

L'avantage du naturalisme est de pouvoir rendre compte du fait que les groupes humains sont sociobiologiquement conditionnés à répondre aux changements environnementaux. La valeur explicative du naturalisme réside donc dans le fait de reconnaître que les individus sont déterminés à se regrouper systématiquement en collectivités pour survivre dans un environnement donné. Cela dit, ce schème présente certaines limites quand il est appliqué à l'étude des phénomènes nationaux,

en montrant le caractère essentiel des caractéristiques partagées entre les membres d'une même collectivité humaine.

Si nous reprenons la version extrême du naturalisme, telle que présentée par van den Berghe (1978), nous constatons que son explication sociobiologique s'articule autour du fait que les membres de groupes raciaux ou ethniques se fédèrent en nations, par nécessité de devoir répondre à la sélection naturelle. Cette explication sociobiologique suppose alors que la nation est alors soumise à un certain déterminisme, ce qui pose de nombreux problèmes sur le plan théorique. Van den Berghe (1978) implique que l'hérédité et l'ethnie sont des caractéristiques primordiales à la constitution d'un groupe en tant que nation, sans toutefois le justifier par un contenu théorique ou des observations empiriques. Il produit alors une théorie universelle des structures familiales humaines qui comporte d'importantes limites méthodologiques, puisqu'il ne clarifie jamais ses postulats de base à propos de la dimension essentielle des caractéristiques désignées comme étant spécifiques à une collectivité humaine. D'après David Eller et Reed Coughlan (1993, 184-186), le problème des théoriciens optant pour un naturalisme ou pour un culturalisme et qui peuvent être respectivement, soit des pérennialistes radicaux similaires à van den Berghe (1978), soit des primordialistes plus modérés comme Edward Shils (1957) est qu'ils n'explicitent pas les postulats qu'ils défendent et ne définissent pas le caractère fondamental de l'ethnie et de la culture dans la constitution des groupes. Ces postulats les amènent pourtant à rendre compte de caractéristiques essentielles partagées communément entre les membres d'un même groupe social. Or, comme le précise Sinisa Malešević (2010, 68), il n'y a rien d'automatique et d'évident dans la formation de tout type de groupes sociaux. Le fait qu'un regroupement d'individus partagent des marqueurs spécifiques n'est pas une garantie qu'ils vont agir ensemble en tant que groupe. Ainsi, les analyses sociobiologiques des comportements humains et des structures familiales et ethniques, telle que présentée par le pérennialiste van den Berghe (1978), ou les études culturelles et ethniques menées par le primordialiste

Shils (1957) s'avèrent toutes les deux être problématiques, parce qu'ils rendent compte de critères communs aux individus d'un même groupe sans justifier les fondements de leurs théories; c'est pourquoi ils finissent par attribuer de manière injustifiée des qualités essentielles aux groupes nationaux.

3.1.2 Le socio-évolutionnisme : la défense tacite du progrès

L'avantage de l'évolutionnisme est de pouvoir se focaliser sur les mécanismes de sélection environnementale pour expliquer les variations qui s'opèrent parmi différents groupes sociaux. Pour Michael Barnett, l'évolutionnisme met plus précisément en évidence le fait que les identités et les pratiques des communautés ne sont pas créées *ex nihilo*, mais qu'elles sont le résultat de la sélection naturelle (2009, 256). Cela conduit ainsi les chercheurs à expliquer, affirme Richard Nelson, les raisons pour lesquelles les populations se distinguent par certains attributs culturels ou ethniques, et que certaines communautés disparaissent, alors que d'autres continuent d'évoluer (2006, 350). L'évolutionnisme permet donc aux chercheurs d'étudier des objets, comme les stratégies d'adaptation et les processus dynamiques que les populations mettent en place pour adapter leurs systèmes culturels et ethniques à des changements environnementaux. La théorie de l'évolution peut toutefois susciter de multiples controverses quand elle est appliquée à l'étude de systèmes culturels, ethniques ou nationaux. Si nous nous penchons sur la théorie de Smith, nous constatons que le socio-évolutionnisme permet d'expliquer les raisons pour lesquelles les communautés humaines se complexifient, se différencient et disparaissent au cours du temps. Bien que cette théorie soit claire en principe, elle comporte toutefois la faiblesse méthodologique de ne pas distinguer la source même de ces variations d'évolution (complexification, différenciation, disparition). Le problème, soulevé par Barnett, est que les théories socio-évolutionnistes ne distinguent pas formellement les variations qu'elles étudient, par exemple entre celles qui résultent des hasards de l'évolution, et celles qui sont produites par la vie sociale

des humains et qui ne dépendent pas nécessairement de leurs aptitudes à évoluer dans un environnement donné (2009, 634).

Pour mieux comprendre le manque de distinction entre ces différents types de variations, qui ont plus ou moins rapport avec l'évolution, nous allons étudier la manière dont Smith élabore la théorie de l'évolution de la communauté ethnique. Sa démarche consiste à dresser des listes descriptives relativement détaillées des conditions qu'une collectivité doit minimalement remplir pour accéder aux différents stades de l'évolution linéaire des sociétés. Selon Smith, une collectivité doit posséder minimalement les caractéristiques suivantes pour se transformer en une communauté ethnique :

1. des éléments symboliques, cognitifs et normatifs communs pour unir la population en une communauté ethnique ;
2. des pratiques pour assurer des liens de communauté entre les membres pendant des générations ;
3. des sentiments et des attitudes partagés qui différencient cette population d'autres populations existantes dans le monde (Smith, 1986, 97, nous traduisons).

Les différentes caractéristiques présentées ci-dessus sont soit : (1) la source de plusieurs changements sociaux et culturels relatifs à la reproduction sociale de la collectivité, par nécessité de s'adapter à l'évolution linéaire des sociétés (cf. : les sentiments et attitudes pour se distinguer des autres communautés) ; (2) soit la source de l'existence sociale de la collectivité (cf. : les artefacts culturels et les pratiques sociales transmises entre les membres). Pourtant, ces différentes sources ne sont jamais distinguées entre elles, parce qu'elles sont toutes considérées selon Smith (1986) comme étant de facto le résultat de l'évolution linéaire des sociétés. Ainsi, la faiblesse théorique de Smith réside dans le fait de ne pas distinguer les différents

types de variations, entre celles qui sont le signe d'un ajustement ou d'une différenciation à titre évolutif, et celles qui révèlent uniquement la vie sociale d'une communauté.

En ne distinguant pas les différents types de variations, entre ceux qui résultent de l'évolution, et ceux qui proviennent des activités sociales et quotidiennes de la communauté, Smith (1986) produit alors fréquemment des amalgames entre les notions d'évolution et de progrès. Ces amalgames se produisent surtout quand il affirme que les communautés ethniques doivent posséder des attributs ethniques et culturels suffisamment développés pour qu'elles puissent se transformer en nations à l'époque moderne. Or, comme l'indique Barnett, l'évolution n'est pas en principe synonyme de progrès, puisqu'elle fait seulement référence au changement de modèle au sein d'une population, sans pour autant déterminer si cette dernière évolue de façon souhaitable (2009, 634). Or, dans le cas théorique de Smith (1986), il s'agit bel et bien d'une question de progrès, et non d'évolution, puisqu'il implique, sans pourtant l'explicitier, une hiérarchisation sociale des communautés en fonction des attributs ethniques et culturels que chacune posséderait. Dès lors, il promeut une forme d'ethnocentrisme, par le fait même que les communautés ethniques, définies comme étant une société prémoderne, et en un sens « traditionnelles », sont une forme non évoluée des nations, ces dernières étant quant à elles déterminées comme étant des sociétés strictement modernes, et donc en un sens « civilisées » et « occidentales ». Cette hiérarchisation entre des sociétés traditionnelles et civilisées n'est visible que lorsqu'il détermine plus précisément les conditions nécessaires à ce qu'une communauté ethnique évolue en nation. Selon Smith, les membres d'une communauté ethnique doivent posséder minimalement « un territoire historique commun, des mythes communs, une culture publique de masse, des droits et devoirs juridiques communs à tous les membres et une économie commune » (Smith, 1998 : 14, nous traduisons).

3.1.3 Le structuro-fonctionnalisme et le marxisme : extrapolation des liens causaux

L'avantage du structuro-fonctionnalisme et du marxisme est de pouvoir décrire et expliquer, de manière cohérente et efficace, le (dés)ordre social existant dans une société. La valeur ajoutée du structuro-fonctionnalisme réside dans son caractère pragmatique, puisque les chercheurs appliquent des théories abstraites à des cas concrets. Reprenons l'illustration de l'organisme humain : l'organisme se compose d'organes, dont chacun possède une fonction particulière permettant de faire fonctionner l'ensemble de l'organisme. Cette illustration permet d'expliquer le fonctionnement général d'un système par les fonctions que possède chacune de ses parties. La force du structuro-fonctionnalisme provient donc de la puissance de ses explications. C'est pourquoi les chercheurs sont fortement attirés par le structuro-fonctionnalisme quand ils cherchent à expliquer des phénomènes complexes, tels que les phénomènes nationaux et nationalistes. Cela dit, la force du structuro-fonctionnalisme, qui consiste à réduire la complexité des phénomènes étudiés, constitue également sa faiblesse. Le structuro-fonctionnalisme offre aux chercheurs une vision si réduite et limitée de la complexité d'un système qu'ils finissent par en avoir une fausse représentation. Cela les conduit, selon Barry Barnes, à émettre des spéculations explicatives ou des jugements évaluatifs. Cette faille méthodologique est d'autant plus visible lorsqu'elle est appliquée spécifiquement à l'étude des phénomènes nationaux et nationalistes (1995, 47).

Dans le cadre de l'étude du nationalisme, les structuro-fonctionnalistes et les marxistes ont tendance à défendre l'image d'un système aux prises avec une existence rendue (in)opérante respectivement par les fonctions concomitantes que remplissent une ou plusieurs de ses parties, ou par les rapports de domination qui résultent de plusieurs acteurs issus de différentes classes sociales. C'est particulièrement le cas du structuro-fonctionnaliste Gellner quand il postule que l'industrialisation requiert nécessairement une homogénéisation culturelle pour

qu'une société devienne moderne (Gellner, 1989 [1983]). Damian Tambini exprime le postulat ainsi :

la société industrielle moderne doit être bien servie par une culture homogène, puisqu'il s'agit du premier type de société basée sur un système de production nécessitant une communication symbolique complexe sur de grands espaces » (Tambini, 1996 : 253, nous traduisons).

D'après les propos de Tambini (1996), la société moderne implique qu'une industrialisation et une homogénéisation soient opérantes, et pas simplement sous-jacentes, comme le postule Gellner (1989 [1983]), pour que le système puisse bel et bien fonctionner. Donc, Gellner (1989 [1983]) suppose un lien causal entre l'industrialisation et l'homogénéisation culturelle simplement en raison des fonctions concomitantes qu'elles possèdent en théorie, sans expliciter davantage les raisons pour lesquelles elles entretiendraient nécessairement de tels rapports. C'est pourquoi de nombreux théoriciens ont critiqué le postulat de base de Gellner (Hall, 1993 ; Minogue, 1996 ; Nairn, 1998). Ce lien causal, établi alors de manière arbitraire, fait alors en sorte que le passage entre le stade agraire et le stade industriel est, comme l'affirme Antoine Roger : une « métamorphose mystérieuse » (2000 : 194).

La dimension problématique de ce postulat résulte d'un des principes mêmes du modèle fonctionnaliste : le principe holiste consistant à déterminer les éléments explicatifs de la stabilité d'un système uniquement par leurs fonctions. Il serait possible, en dehors d'un cadre fonctionnaliste, d'énoncer ce postulat en expliquant davantage la nature même de leurs liens, ou les conditions qui sont requises pour que ce lien causal soit effectif. Cependant, à défaut de pouvoir remanier le principe fonctionnaliste, Gellner (1989 [1983]) se retrouve à devoir supposer le fait que toutes les sphères de la société industrielle moderne, qu'elles soient économiques, sociales ou politiques, dépendent de l'industrialisation et de l'homogénéisation culturelle, sans lesquelles elles ne pourraient ni maintenir leurs systèmes en tant que sociétés

modernes ni même se transformer en nations dans l'éventualité où l'industrialisation soit un vecteur à long terme du nationalisme. De cette faiblesse méthodologique, inhérente au principe même du structuro-fonctionnalisme, découlent des faiblesses théoriques, que Gellner (1989 [1983]) est contraint d'accepter par souci de conserver un ensemble cohérent qui demeure néanmoins extrêmement bien articulé sur le plan théorique.

3.1.4 L'interactionnisme : amplification des particularités

L'avantage des deux courants de l'interactionnisme, à savoir l'interactionnisme symbolique et l'ethnométhodologie, est d'élargir les études menées en sciences sociales à de nouveaux objets sociaux et de nouveaux contextes sociaux particuliers. L'apport de l'interactionnisme symbolique, comme l'affirment Paul Atkinson et William Housley, est plus précisément de se questionner sur des préoccupations identitaires contemporaines, ainsi que de répondre à des questions portant sur la constitution mutuelle des agents et des organisations, et l'exploration interprétative des mondes sociaux (2003, 6). Pour ce qui est de l'ethnométhodologie, son apport réside dans le fait de mettre en évidence les activités quotidiennes des individus. Comme le spécifie Eleanor Knott :

le quotidien est synonyme de détails et de mondes quotidiens d'interactions sociales, d'habitudes, de routines et de connaissances pratiques qui ont été négligés par les analyses existantes » (Knott, 2015, 3, nous traduisons).

En les examinant côte à côte, on voit comment les deux courants de l'interactionnisme ont l'avantage d'apporter de nouvelles explications sur des objets et des contextes particuliers, qui ont été auparavant négligés par les chercheurs en sciences sociales. Or, l'étude de ces nouveaux objets d'étude, et ce, à partir de nouvelles échelles d'analyse, peut toutefois devenir problématique, ou à tout le moins s'avérer difficile quand les théoriciens analysent des phénomènes aussi complexes et

globaux que les phénomènes nationaux et nationalistes. Il est vrai que l'interactionnisme permet de nous informer sur la manière dont les individus s'attribuent une identité nationale ou décrivent leurs activités sociales, notamment celles chargées d'une certaine dimension « nationale ». Mais, en dépit de ces apports analytiques, l'étude des contextes d'interaction sociale amène les théoriciens à surévaluer les interprétations que les individus se font de la société quand ils cherchent à généraliser, au-delà des contextes particuliers étudiés, le phénomène national. C'est notamment le cas de Greenfeld (1992), qui surestime l'impact de facteurs psychologiques spécifiques à des individus particuliers, tout en invoquant tacitement d'autres facteurs psychologiques, plus généraux, afin de mettre en évidence les changements sociaux et politiques que ces premiers suscitent au sein des sociétés à l'avènement de la modernité.

La démarche méthodologique de Greenfeld consiste à présenter une généalogie historique de certaines nations, à savoir l'Angleterre, la France, l'Allemagne, les États-Unis et la Russie, pour mettre en évidence la manière dont les peuples acquièrent progressivement une identité nationale qui contribue à l'essor des nations, ainsi qu'à long terme, à l'essor de la modernité. Pour le montrer, elle centre ses analyses sur un facteur psychologique, puisque ce sont les structures psychologiques qui, d'après elle, permettent aux individus de développer une conscience nationale nécessaire à ce qu'ils se forment une identité nationale. Ce facteur psychologique présente deux aspects : l'un est général et provient au fait que les mentalités évoluent en même temps que les individus se dotent d'une identité, en l'occurrence nationale ; et l'autre est particulier, et correspond au fait que les individus s'attribuent une identité nationale à partir des attributs psychologiques particuliers qu'ils possèdent en tant que peuple national (Greenfeld, 20). Mais, même si ces deux principes psychologiques sont les fondements de sa théorie, et sont nécessaires pour une meilleure compréhension de son argumentaire, Greenfeld ne les présente jamais

clairement dans sa méthodologie, car ils sont exprimés seulement de manière tacite, quand elle définit plus précisément ce qu'est pour elle le nationalisme :

le nationalisme est nécessairement une forme de particularisme. C'est une idéologie politique (ou une classe d'idéologies politiques dérivant du même principe idéologique de base), qui ne doit pas être identifiée à une communauté particulière. Une nation coextensive avec l'humanité n'est pas une contradiction dans les termes (Greenfeld, 1992, *ibid.*, nous traduisons).

À l'image des deux principes psychologiques qu'elle défend, et qui sont à la fois généraux et appliqués à des cas particuliers, Greenfeld défend l'idée que les nations sont d'une part coextensives avec l'humanité, et qu'elles dépendent d'autre part des attributs psychologiques particuliers des individus d'un même peuple national, selon la manière dont ils caractérisent le nationalisme promu (1992, 7). Cela dit, même si elle prétend que ces idées ne sont pas contradictoires, il n'en demeure pas moins qu'elles le sont sur un plan méthodologique. En effet, comment peut-on défendre le principe que les nations sont conditionnées par l'évolution des structures psychologiques universelles pour l'ensemble de l'humanité, en même temps que le principe que les nations sont issues des attributs psychologiques d'individus particuliers, qui les établissent librement, selon la manière dont ils se définissent en tant que peuple national ?

Utiliser, comme Greenfeld (1992) le fait, des principes généraux et particuliers contradictoires dans un même cadre interactionniste constitue une des limites de l'application de l'interactionnisme à des phénomènes complexes, tels que les phénomènes nationaux et nationalistes. Si nous reprenons le cadre théorique de Greenfeld (1992), le modèle interactionniste est adapté seulement pour reconnaître les particularités psychologiques de certains peuples nationaux, et non pour montrer qu'ils contribuent généralement à l'essor des nations et à l'avènement de la modernité. Greenfeld (1992) commet donc l'erreur d'invoquer tacitement un principe universel

sur le conditionnement psychologique de l'humanité, dans le but de pallier les limites mêmes de l'interactionnisme, et de montrer en quoi ces interactions sociales entre individus contribuent à l'avènement d'un monde composé de sociétés modernes. Or, il n'est pas adéquat de recourir à un modèle interactionniste quand le projet est d'élaborer à la fois une théorie sur les manières spécifiques dont les individus s'attribuent eux-mêmes une identité nationale en tant que peuple, ainsi qu'une théorie générale concernant les effets que l'ensemble de ces manières particulières produisent à propos des changements qui s'opèrent au sein des sociétés, au moment où elles se transforment progressivement en nations.

L'usage des schèmes est-il compatible?

Les faiblesses méthodologiques repérées dans l'analyse des théories du naturaliste van den Berghe (1978), du socio-évolutionniste Smith (1986), du fonctionnaliste Gellner (1989 [1983]) et de l'interactionniste Greenfeld (1992), nous permettent de constater que les usages des schèmes utilisés par ces chercheurs, à savoir respectivement le naturalisme et le socio-évolutionnisme, le structuro-fonctionnaliste, et l'interactionnisme, peuvent être limités pour enquêter sur les causes relatives aux phénomènes nationaux et nationalistes.

Le but de cette section de chapitre est de montrer que les limites de l'usage de ces schèmes font en sorte qu'il existe des incompatibilités sur le plan interprétatif, chose qui ne devrait pas se produire en principe, puisque chacun d'entre eux répond à différents questionnements et différents objectifs de recherche pour mener leurs enquêtes sur la nation et le nationalisme. Cependant, le problème de l'application de certains de ces schèmes, notamment le primordialisme et le socio-évolutionnisme, est d'accorder respectivement une importance excessive à l'ethnie, alors qu'elle n'est que

rarement prise en compte par les structuro-fonctionnalistes, les marxistes et les interactionnistes. Par la présentation de ces distinctions à propos de l'importance accordée à l'ethnie, et de d'autres, semblables à cette dernière, nous allons montrer pourquoi ces schèmes, par le fait de se référer à différents ensembles de connaissances théoriques produites, deviennent difficilement complémentaires entre eux. Par complémentarité, nous impliquons le fait que ces ensembles de connaissances produites forment un ensemble cohérent et uniforme dans le champ d'études du nationalisme.

3.1.5 La compatibilité en principe des schèmes

Même si les théoriciens adoptent divers schèmes pour répondre à divers questionnements, et ce, par l'étude d'un aspect particulier de la nation et du nationalisme, il se trouve néanmoins que ces premiers présentent des visions partielles, mais qui sont généralement compatibles, de sorte qu'elles offrent aux chercheurs une vue d'ensemble des phénomènes nationaux et nationalistes. Le fait que les théoriciens aient recours à divers schèmes pour enquêter sur les causes relatives à ces phénomènes n'est pas en principe problématique, tant que les chercheurs ont conscience du fait que chaque enquête menée répond à un objectif de recherche particulier. Les schèmes sont donc compatibles dans la mesure où leurs usages permettent aux chercheurs de répondre à un objectif de recherche particulier. C'est pourquoi de nombreux objectifs peuvent alors être à la base de la recherche en sciences sociales et qu'il est inutilement contraignant de réduire le large éventail d'objectifs possibles à un seul. Comme le mentionne Patrick Baert, il faut seulement que les chercheurs qui privilégient un certain type d'enquête prennent conscience du large éventail d'objectifs possibles en recherche sociale (2000, 222).

Cependant, nous constatons que ces schèmes interprétatifs sont, à cause de la limite de leurs usages respectifs, incompatibles dans le champ d'études du nationalisme. La

raison en est que les naturalistes considèrent l'ethnie comme une dimension primordiale aux collectivités, sans que cela nécessite une quelconque interprétation humaine, tandis que les socio-évolutionnistes considèrent à l'inverse que l'ethnie est le résultat de l'action et de la pensée humaine dans un environnement donné. Par ailleurs, les structuro-fonctionnalistes et les marxistes reconnaissent l'existence de structures sociales indépendantes de l'action humaine, même si les individus peuvent avoir un certain impact dans leur éventuelle restructuration, alors que les interactionnistes refusent qu'il puisse exister des structures de manière autonome, en dehors de la vie sociale des humains. Donc, il s'avère que ces schèmes, du fait de proposer certains types d'enquêtes pour répondre à certains objectifs de recherche, sont en principe compatibles entre eux, bien qu'ils ne le soient pas vraiment dans le cas du champ d'études du nationalisme, à cause de la limite de leurs usages respectifs, puisqu'ils entrent en contradiction sur certains points théoriques qui demeurent centraux pour étudier la nation et le nationalisme, et que nous allons présenter plus en profondeur dans le prochain paragraphe. Cette étude de leurs rapports de compatibilité nous permettra par la suite d'évaluer dans quelle mesure, et selon quelles conditions les ensembles de connaissances produites à partir de chacun de ces schèmes sont éventuellement complémentaires entre eux dans le champ d'études du nationalisme.

3.1.6 L'incompatibilité effective de l'usage des schèmes interprétatifs

Il est tentant d'affirmer que le naturalisme serait compatible en tout point avec le socio-évolutionnisme, étant donné qu'ils s'articulent tous les deux autour d'un même principe de sélection naturelle. Van den Berghe semble d'ailleurs affirmer qu'une posture naturaliste permettrait de contribuer à l'avancement du socio-évolutionnisme pour la raison suivante :

les gènes et la culture évoluent simultanément, pour produire l'adaptation humaine [...] Cette preuve évidente ne va pas réduire l'importance

évolutionniste de tout ce qui est spécifiquement humain : le langage symbolique, la conscience de soi, la culture, etc. Au lieu de cela, cela va montrer tout ce qui correspond aux traits humains spécifiques de la sélection naturelle et qui continuera d'évoluer avec les gènes pour produire des stratégies d'adaptation spécifiquement humaine (van den Berghe, 1989, 297, nous traduisons).

Mais, malgré les propos de van den Berghe (1989), le naturalisme n'est pas compatible avec le socio-évolutionnisme, puisqu'il serait difficile pour les socio-évolutionnistes d'admettre l'idée naturaliste selon laquelle les liens ethniques sont des caractéristiques relevant de la nature humaine, qui conditionnent l'évolution des groupes humains. Pour les socio-évolutionnistes, l'ethnicité se fonde sur le sentiment d'appartenance que les membres ressentent quand ils se forment en communauté ethnique, et qui se renforce à un point tel que les membres peuvent continuer à sentir qu'ils font partie d'une communauté, même s'ils sont depuis longtemps éloignés de leur patrie, puisqu'ils ressentiront une intense nostalgie et un fort attachement spirituel à leur communauté d'origine (Smith, 1991, 23).

Cela dit, même si les socio-évolutionnistes considèrent, à l'inverse des naturalistes, que l'ethnie provient en fait d'un lien entre les humains, ils commettent la même erreur que ces derniers, en n'explicitant tout simplement pas leurs postulats théoriques, notamment l'idée selon laquelle les communautés évoluent par le renforcement progressif de leurs liens et attributs ethniques. Le problème, d'ordre méthodologique, est que les socio-évolutionnistes utilisent l'ethnicité en tant qu'*explanans*, à savoir un élément d'explication du phénomène national, au lieu de le considérer en tant qu'*explanandum*, c'est-à-dire le phénomène à expliquer par d'autres éléments explicatifs. Néanmoins, il est difficile de reconnaître que l'ethnicité peut incarner un élément à partir duquel on forge une explication, comme l'est par exemple la gravitation ou la force centrifuge. L'ethnicité est un phénomène qui requiert davantage d'explications, qui concernent par exemple les raisons pour lesquelles les individus se regroupent en collectivités au nom de leurs ressemblances

et en dépit de leurs différences. De fait, les socio-évolutionnistes finissent par s'appuyer de manière abusive sur la dimension ethnique de leurs explications à propos de l'évolution des communautés ethniques au cours des périodes historiques. Le problème est donc que les socio-évolutionnistes accordent une priorité épistémologique à la notion d'ethnie, alors qu'elle ne semble pas pertinente pour les structuro-fonctionnalistes et les interactionnistes, à l'exception de Brubaker (2004). Dès lors, nous estimons que la surévaluation de l'importance du facteur ethnique fait en sorte que le modèle évolutionniste, tel qu'appliqué dans l'étude du nationalisme, est également difficilement compatible avec les deux autres schèmes, soit le structuro-fonctionnalisme et l'interactionnisme.

Par ailleurs, l'interactionnisme devrait être compatible avec les autres schèmes puisqu'il accorde simplement une certaine importance causale à l'interprétation que les individus font des phénomènes nationaux dans leurs études respectives. Pourtant, les interactionnistes semblent s'opposer aux structuro-fonctionnalistes et aux marxistes en ce qui concerne le principe selon lequel il existerait des structures et des normes extérieures aux procédures d'interprétation des individus. Les interactionnistes s'opposent à l'idée selon laquelle des formes de vie sociale préexisteraient à l'existence des individus ou, du moins qu'elles se perpétueraient d'elles-mêmes, sans que les individus aient à intervenir. Les interactionnistes ne peuvent donc pas accepter, en l'état, l'un des principaux fondamentaux du structuro-fonctionnalisme : la reconnaissance de l'existence de structures et de normes systémiques. Cela dit, nous avons précédemment mentionné que le principe holiste du fonctionnalisme est problématique, parce qu'il conduit les théoriciens, et notamment Gellner (1989 [1983]), à devoir reconnaître des liens causaux entre les fonctions concomitantes de certains facteurs pris en compte dans l'étude des phénomènes nationaux. Toutefois, nous considérons que les structuro-fonctionnalistes et les marxistes pourraient résoudre ce problème méthodologique, inhérent au principe holiste du fonctionnalisme, en reconnaissant l'implication des

acteurs dans les fonctions que ces facteurs accomplissent. En développant davantage ces éléments théoriques, ils pourraient alors s'accorder avec les interactionnistes. C'est pourquoi nous pensons que l'interactionnisme et le structuro-fonctionnalisme peuvent être à certains égards compatibles, l'un pouvant enrichir les analyses de l'autre, s'ils prennent tous les deux en compte l'interprétation des individus dans leurs analyses. Hormis le structuro-fonctionnalisme, l'interactionnisme ne semble avoir aucune compatibilité avec le naturalisme et le socio-évolutionnisme. D'un côté, les interactionnistes s'opposent fortement aux naturalistes en raison du fait que, contrairement à ce qu'affirment les naturalistes, les humains ne sont pas déterminés par des propriétés fixes et immuables. Pour les interactionnistes, les naturalistes ont tort de considérer que les humains sont déterminés par des facteurs sociobiologiques; pour les interactionnistes, les humains se constituent ou s'autodéfinissent au travers de multiples interactions sociales. D'autre part, les interactionnistes s'opposent aux socio-évolutionnistes qui analysent les actions humaines selon les « coûts et avantages » qu'une communauté est prête à subir pour se maintenir en vie. C'est que les théories interactionnistes rejettent l'idée, généralement défendue par les socio-évolutionnistes, que les choix, les préférences et les actions des individus résulteraient uniquement d'opérations rationnelles, et de stratégies d'interactions sociales. À l'inverse des socio-évolutionnistes, les actions humaines, pour les interactionnistes, ne seraient en aucun cas produites pour des visées instrumentales. En raison de ce point théorique central, les interactionnistes et les socio-évolutionnistes peuvent donc difficilement proposer des ensembles de connaissances complémentaires.

Le schème structuro-fonctionnaliste, quant à elle, est compatible en principe avec le naturalisme, dans la mesure où ils se réfèrent tous les deux à l'image de la société en tant que système. Cependant, en raison de l'usage inadéquat du naturalisme par les théoriciens du nationalisme, les structuro-fonctionnalistes et les marxistes s'opposent aux naturalistes, puisque ces derniers considèrent que la nation ne découle pas d'une intervention humaine, alors qu'elle demeure, pour les premiers, un produit résolument

humain. Néanmoins, à l'exception du naturalisme, nous considérons que le structuro-fonctionnalisme serait en théorie compatible avec le socio-évolutionnisme et l'interactionnisme, s'il résout le problème inhérent au principe holiste qui est le sien. Cette compatibilité, possible pour le socio-évolutionnisme, et envisageable pour l'interactionnisme, est attestée par le fait que de nombreux chercheurs, qu'ils soient socio-évolutionnistes, comme Smith (1986), ou interactionnistes, comme Anderson (2002 [1983]), Billig (1995) et Brubaker (1996), s'inspirent tous du structuro-fonctionnalisme pour configurer de manière particulière leurs schèmes interprétatifs respectifs.

Une évaluation de la compatibilité des schèmes interprétatifs

Les nombreuses évaluations de ces schèmes sur le plan conceptuel, théorique et méthodologique nous permettent d'établir que plusieurs de ces schèmes sont difficilement compatibles. L'explication que nous avons mise en évidence tout au long de ce troisième chapitre est que les usages que les chercheurs font des schèmes, selon leurs propres interprétations du monde social, peuvent être parfois limités pour enquêter sur les causes relatives aux phénomènes nationaux et nationalistes.

Le but de cette section est d'effectuer une évaluation des schèmes interprétatifs utilisés par les principaux théoriciens, par un examen de leurs rapports de compatibilité entre eux, dans le but d'émettre, en conclusion de ce mémoire, de modestes recommandations aux théoriciens pour assurer une meilleure gestion de la diversité méthodologique, théorique et conceptuelle présente dans ce champ d'étude en sciences sociales.

3.1.7 Le naturalisme : forte incompatibilité

L'application du modèle naturaliste est extrêmement limitée pour étudier des phénomènes nationaux, parce qu'elle provoque des failles méthodologiques néfastes pour la recherche en sciences sociales. Le principal problème des naturalistes est de ne pas justifier les postulats sur lesquels ils s'appuient pour produire leurs contenus théoriques, dont la plupart les conduisent à promouvoir une certaine essentialisation du caractère naturel ou culturel de la nation. Comme nous l'avons montré avec notamment le cas de van den Berghe (1978), ses postulats théoriques reposent principalement sur le caractère naturel des affiliations humaines sur des bases raciales et ethniques. Le principal défaut de cette version extrême du naturalisme est d'affirmer, sans base méthodologique solide, que l'ethnie et la race sont des caractéristiques primordiales pouvant servir à elles seules de fondation pour des enquêtes sur la nation et le nationalisme. Ce serait d'après nous sur ce point théorique que le naturalisme, tel qu'appliqué par les pérénialistes et plus modérément les primordialistes à l'étude des phénomènes nationaux, est difficilement compatible avec les autres schèmes, même ceux avec lesquels il aurait le plus de complémentarité au niveau des connaissances produites, à savoir le socio-évolutionnisme. Les socio-évolutionnistes s'opposent ainsi radicalement à l'idée naturaliste que l'ethnie est un élément qui se constituerait de lui-même, sans qu'il y ait besoin au départ d'une quelconque intervention humaine, et qui déterminerait à lui seul la capacité d'adaptation, d'ajustement et de différenciation de l'ensemble des communautés au cours de leur évolution.

3.1.8 Le socio-évolutionnisme : faible incompatibilité

Même si les socio-évolutionnistes ne considèrent pas l'ethnicité de la même manière que les naturalistes, ils reproduisent néanmoins la même erreur méthodologique qu'eux, en n'explicitant pas les raisons pour lesquelles ils accordent une importance excessive à l'ethnie. Le principal défaut de cette conception évolutionniste est de ne

pas expliquer pourquoi l'ethnie serait un facteur crucial dans la constitution des communautés et des nations. En effet, le fait de considérer l'ethnicité en tant qu'élément explicatif, au lieu de la tenir pour un élément à expliquer, fait en sorte que les socio-évolutionnistes fournissent des explications ethniques des phénomènes nationaux, sans préciser pourquoi leurs théories s'articulent autour des phénomènes ethniques, et non des phénomènes nationaux. En ce sens, comment expliciter le fait que les nations soient expliquées par l'ethnie ? Il est tout à fait légitime de se poser la question. À l'exception des recherches faites par les primordialistes et les ethnosymbolistes, il existe très peu de recherche sur l'ethnicité dans le champ d'études du nationalisme, et les seules exceptions, à savoir Gellner (1989 [1983]), Brubaker (1996, 2004) et Anderson (2002 [1983]), ont tendance à reconnaître sa dimension construite, et à l'étudier selon une certaine portée politique ou critique.

À force donc d'accorder une importance excessive au facteur ethnique, les socio-évolutionnistes, et en l'occurrence Smith (1986), connaissent de grandes difficultés à estimer lesquelles des variations « ethniques » sont le résultat de l'évolution linéaire des communautés, et lesquelles ne résultent pas de stratégies d'adaptation et de différenciation des communautés, au sens où elles correspondraient simplement à leurs vies sociales quotidiennes. Cela dit, même si nous croyons que les socio-évolutionnistes poussent trop loin l'idée selon laquelle l'ethnie serait une des principales causes de l'évolution des nations, nous estimons toutefois que cette notion pourrait s'avérer pertinente, si elle est présentée de manière critique, à l'instar des récents travaux de Brubaker (2004), par la fonction sociale qu'elle joue en tant que clôture sociale pour l'adhésion, ou au contraire l'exclusion des membres d'un même groupe. En effet, la prise en compte de la notion d'ethnicité permettrait d'établir lesquelles de ces variations, telles que présentées dans la théorie de Smith (1986), relèvent bien de l'ethnicité, et lesquelles relèvent d'autres choses, comme l'organisation de la vie sociale ou politique des sociétés. Donc, si les socio-évolutionnistes concevaient différemment l'ethnicité, le socio-évolutionnisme

pourrait alors être davantage compatible avec d'autres schèmes interprétatifs de la nation et du nationalisme.

3.1.9 Le structuro-fonctionnalisme et le marxisme : forte compatibilité

Le structuro-fonctionnalisme présente quant à lui une faiblesse méthodologique inhérente à son modèle, car les théoriciens du nationalisme, et notamment Gellner (1989 [1983]), rencontrent des difficultés à expliciter les liens causaux qu'ils établissent entre différents facteurs ayant des fonctions concomitantes. Pour pallier la faiblesse du fonctionnalisme et faire en sorte qu'il gagne en crédibilité, de nombreux chercheurs, notamment Barnes (1995), plaident en faveur d'une analyse exhaustive des interactions causales entre les parties d'un système social. Hormis cette faiblesse méthodologique, nous croyons que le structuro-fonctionnalisme permet aux théoriciens du nationalisme d'émettre des hypothèses complexes sur les phénomènes nationaux, qui peuvent être en outre confirmées par des cas empiriques.

3.1.10 L'interactionnisme : moyenne compatibilité

En ce qui concerne l'interactionnisme, la limite de son modèle est qu'il ne peut pas être appliqué à des enquêtes générales sur l'étude des phénomènes nationaux. La force de l'interactionnisme, qui est de pouvoir étudier des contextes d'interaction microsociale, et des phénomènes de faible intensité, peut facilement devenir une de ses plus grandes faiblesses quand ce modèle est appliqué de manière inadéquate aux phénomènes nationaux. C'est pourquoi l'interactionnisme peut facilement conduire les théoriciens à attribuer une importance causale bien trop grande aux relations sociales, ces derniers croyant qu'elles peuvent à elles seules expliquer les changements qui s'opèrent au sein des sociétés. Cette limite méthodologique est clairement exposée dans la théorie de Greenfeld (1992), lorsqu'elle croit que l'étude microsociale de contextes particuliers peut suffire à elle seule, ainsi que l'usage tacite

d'un principe psychologique universel, à reconnaître des principes théoriques concernant l'évolution générale des phénomènes nationaux.

3.1.11 Rapports de complémentarités entre les divers ensembles de connaissances

Bien que l'usage de ces schèmes soit en principe compatible, ils demeurent, à certains égards, incompatibles sur le plan méthodologique et théorique, en raison de la version présentée de chacun de ces schèmes dans le champ d'études du nationalisme. C'est particulièrement le cas du naturalisme. Les autres schèmes sont difficilement compatibles, généralement en raison du fait que chacun de ces groupes de théoriciens s'oppose sur plusieurs points théoriques majeurs, concernant les manières mêmes de penser leurs objets conceptuels et théoriques. Nous pouvons penser, par exemple, aux socio-évolutionnistes, pour qui les pratiques sociales des communautés sont des actions à visées instrumentales, pour opérer des stratégies d'adaptation et de différenciation ; aux structuro-fonctionnalistes, qui peinent à reconnaître que les structures sociales d'un système peuvent dépendre fortement, ou du moins bien plus qu'ils ne le pensent, de l'interprétation que les individus ont des phénomènes nationaux ; ou encore, aux interactionnistes, qui connaissent des difficultés à concevoir qu'ils ne peuvent pas généraliser à partir des contextes d'interaction sociale particulière, sans prendre davantage de précautions méthodologiques.

Cependant, les ensembles de connaissances produites par les socio-évolutionnistes, les structuro-fonctionnalistes, les marxistes et les interactionnistes peuvent offrir des lectures d'analyse complémentaires pour aider les théoriciens à mieux saisir la complexité des phénomènes nationaux et nationalistes. Comme le mentionne Barnes (1995, 43), il ne faut pas oublier que les phénomènes sont toujours trop complexes et riches en informations pour pouvoir être traités sans sélectivité. Car, il est vrai qu'au départ, les schèmes permettent aux chercheurs de sélectionner un aspect particulier des objets traités, en vue de mieux décrire et expliquer la manière générale ou particulière dont les phénomènes nationaux et nationalistes se manifestent. Les

connaissances que les théoriciens produisent à partir de chacun de ces schèmes peuvent donc apporter des clarifications conceptuelles et théoriques, à condition toutefois qu'ils corrigent les faiblesses méthodologiques présentes dans certaines de leurs théories, telles que celles des théoriciens que nous avons présentées dans ce chapitre-ci : van den Berghe (1978), Smith (1986), Gellner (1989 [1983]) et Greenfeld (1992).

CONCLUSION

Étudier la diversité théorique et conceptuelle dans le champ d'études du nationalisme nous a permis de produire une synthèse des usages que les principaux théoriciens du nationalisme font des concepts et des théories produits dans ce champ d'étude en sciences sociales.

Si nous reprenons les regroupements de théoriciens par approches théoriques, nous considérons que les primordialistes ont recours aux concepts d'ethnie et de culture pour montrer en quoi elles sont primordiales dans la constitution des groupes humains en nations, tandis que les ethnosymbolistes utilisent la notion d'ethnie, définie alors comme un lien social et symbolique pour montrer que les membres d'une même communauté croient en la durabilité de leur association. Les modernistes, quant à eux, ont recours au concept de nation et de nationalisme en tant qu'instrument social, politique et idéologique afin d'établir en quoi ils ont contribué, par leurs caractères ambivalents, à une restructuration, ou plus largement à un profond changement des sociétés à l'époque moderne.

Les différents usages de ces notions dépendent de l'importance que les théoriciens accordent à certains aspects culturels, sociaux et politiques typiques des objets de la nation et du nationalisme. Pour les primordialistes, il s'agit surtout de prendre en compte les rapports ancestraux existant naturellement entre les groupes humains. Ces groupes peuvent être des groupes culturels (Geertz, 1973), des communautés religieuses (Shils, 1957), des individus composant un même réseau de parenté (van den Berghe, 1978), ou des peuples (Connor, 1990). Pour les ethnosymbolistes, l'important est de considérer les rapports et liens ethniques que les membres d'une

même communauté ethnique entretiennent entre eux. Pour les modernistes, il s'agit de prendre en compte des facteurs typiques de la modernisation des sociétés, tels que le développement de l'industrialisation (Gellner, 1989 [1983]), les conflits de classe (Hobsbawm, 2001 [1992] ; Nairn, 1997), l'essor du capitalisme de l'imprimé (Anderson, 2002 [1983]), la centralisation de l'État (Breuilly, 1995) et le développement des réseaux de communication moderne (Deustch, 1956 ; Anderson, 2002 [1983]).

Cependant, parce qu'ils tiennent compte des différentes causes d'émergence de la nation, les théoriciens ne réussissent pas à s'accorder sur le moment d'émergence de la nation et du nationalisme. Les primordialistes s'entendent pour reconnaître que les nations et les nationalismes peuvent apparaître à toutes les époques historiques, tant qu'ils s'établissent sur les caractéristiques spécifiques qu'ils leur attribuent généralement (van den Berghe, 1978 ; Connor, 1990 ; Hastings, 1997 ; Geertz, 1973 ; Seton-Watson, 1977 ; Shils, 1957). Pour Grosby (1995), le phénomène national apparaît quand les peuples ont une connexion biologique avec un espace géographique délimité, comme c'est le cas par exemple des Israéliens depuis l'Antiquité.

Étudier les manières dont les théoriciens établissent les différentes causes des phénomènes nationaux et nationalistes permet de mieux comprendre les enjeux épistémologiques que posent ces multiples manières de concevoir les objets de la nation et le nationalisme. Les primordialistes et les ethnosymbolistes cherchent à élaborer des théories à partir de catégories objectives et relativement statiques de la nation et du nationalisme afin de déterminer les caractéristiques essentielles et les conditions nécessaires pour que les regroupements humains deviennent des nations. À l'inverse de ces derniers, les modernistes tentent de déterminer des catégories subjectives et normatives, qui sont en principe modulables et changeantes au gré des aléas historiques, ainsi que des circonstances sociales et politiques, afin de rendre

compte de la complexité des contextes particuliers qu'ils étudient. Toutefois, bien qu'il soit difficile de se prononcer sur la dimension à privilégier pour étudier la nation et le nationalisme, notamment entre celles subjective, objective et normative, nous pensons toutefois que quiconque s'intéresse le moins à la nation et au nationalisme de manière sociale ou politique ne peut pas l'étudier à partir d'une constellation d'éléments sociaux et politiques fixes, puisqu'il faut tenir compte des aléas sociaux et politiques présents dans un contexte national particulier. Il faut savoir que malgré ces désaccords, tous les principaux théoriciens du nationalisme, que ce soit les primordialistes, les ethnosymbolistes ou les modernistes, s'entendent quand même pour reconnaître que le nationalisme est une doctrine, c'est-à-dire une manière de penser le social selon plusieurs aspects définis, qu'ils soient idéologiques et sociaux pour les modernistes, ou politiques pour l'ensemble des regroupements de théoriciens. Donc, bien que des tensions existent concernant les aspects choisis entre ces principaux regroupements de chercheurs, nous estimons néanmoins qu'il peut être possible que les théoriciens renouent le dialogue s'ils discutent des critères épistémologiques à privilégier pour définir l'aspect particulier à partir duquel ils traitent le nationalisme, et par le biais duquel certains théoriciens définissent la nation (Hobsbawm, 2001 [1992] ; Gellner, 1989 [1983] ; Anderson, 2002 [1983]). En effet, les critères épistémologiques à partir desquels les théoriciens traitent les aspects particuliers de la nation et du nationalisme sont cruciaux pour penser, décrire et expliquer les phénomènes qu'ils étudient.

Étudier les enjeux que pose cette diversité théorique et conceptuelle permet de rendre compte de l'état et des défis actuels de ce champ d'étude en sciences sociales, qui semble connaître un effritement des frontières disciplinaires au sein desquelles les théoriciens étudient leurs objets, et un renouveau de leurs approches théoriques, leurs enquêtes s'étendant à de nouveaux aspects des objets connexes tels que la nation et le nationalisme, et ce, à des échelles d'analyse plus microscopiques.

Cela dit, l'arrivée de nouvelles théories dans le champ d'étude du nationalisme rend seulement plus visibles des tensions d'ores et déjà présentes entre les théories en présence. Les théories récentes défendues généralement par les interactionnistes se focalisent davantage sur l'étude de phénomènes nationaux particuliers, et s'efforcent pour certaines d'entre elles de critiquer la dimension universaliste des théories dominantes quelques décennies plus tôt. Les recherches critiques les plus connues à ce jour sont celles menées par Brubaker, et portent sur l'analyse critique des explications de primordialistes ayant tendance à substantier la nation et à essentialiser les groupes sociaux (1996, 14). Les recherches récentes de Brubaker (2004) consistent d'ailleurs à redéfinir ces catégories, purgées de leurs dimensions problématiques, ainsi que d'autres, généralement utilisées en sciences sociales, comme celles de l'identité et de l'ethnie, ainsi que d'analyser les clôtures sociales s'opérant au sein de cadres nationaux, entre des groupes ethniques et des groupes nationaux en conflit. De surcroît, même si Lawrence déplore le fait que ces théories conduisent à des innovations théoriques étant sophistiquées en apparence seulement, au point de créer davantage de confusion que de clarté conceptuelle et théorique (2004, 1), nous considérons néanmoins qu'elles permettent de mieux cerner, par leur dimension critique, des tensions et divergences qui sont présentes dans des débats, entamés pour certains depuis plusieurs décennies.

Par ces nouvelles théories, nous réalisons que les primordialistes et les ethnosymbolistes font souvent appel à des méthodes déductives, pour trouver des caractéristiques générales d'un ensemble particulier de phénomènes, au risque toutefois de les essentialiser, ou de défendre des principes ethnocentristes pour déterminer les stades d'évolution des sociétés. À l'inverse, certains modernistes, plus précisément les interactionnistes et les ethnométhodologues, ont recours à une méthode inductive, les conduisant à étudier des contextes particuliers pour en dégager des éléments communs, qu'ils reconnaissent comme étant modulables et changeants au gré des circonstances sociales et historiques à l'étude. D'autres modernistes, plus

précisément les structuro-fonctionnalistes et les marxistes, font appel à des méthodes plus pertinentes sur le plan explicatif, telles que celles hypothético-déductives ou celles mixtes, puisqu'elles permettent dans l'ensemble de rendre compte des éléments communs à plusieurs contextes particuliers, de manière à pouvoir expliquer généralement l'apparition de phénomènes nationaux et nationalistes. L'un de ces modernistes, Breuilly (1995), utilise par exemple des méthodes mixtes permettant de déterminer, par une analyse comparative historique, le caractère particulier d'éléments politiques présents dans un ou plusieurs contextes étudiés, et de déduire, par une analyse typologique, lesquels de ces éléments peuvent être généralisables à l'ensemble des contextes étudiés. Par l'adoption successive de méthodes inductives et déductives, il se distingue alors d'autres théoriciens, notamment le socio-évolutionniste Smith (1986), l'interactionniste Greenfeld (1992) et le fonctionnaliste Gellner (1989 [1983]), qui défendent une méthode hypothético-déductive consistant souvent à appliquer une théorie générale à des cas empiriques, ces derniers étant seulement convoqués pour illustrer la validité de leurs hypothèses, au lieu d'être invoqués pour la richesse des éléments empiriques qu'ils proposent en termes analytiques. Donc, contrairement à toutes les méthodes utilisées par les principaux théoriciens du nationalisme, l'avantage de la méthode mixte de Breuilly (1995) est qu'elle permet de mener des analyses à la fois comparatives et typologiques, de sorte qu'il soit possible de mieux mesurer le caractère généralisable ou non de cas particuliers, ou de contenus théoriques à propos de la nation et du nationalisme.

Cependant, le problème des tensions conceptuelles et divergences théoriques dans les débats provient généralement de la manière dont les principaux théoriciens utilisent les schèmes pour enquêter sur les phénomènes nationaux et nationalistes. Il s'agit du naturalisme de van den Berghe (1978), du socio-évolutionnisme de Smith (1986), du structuro-fonctionnalisme de Gellner (1989 [1983]), du marxisme de Hobsbawm (2001 [1992]) et de Breuilly (1995), et enfin de l'interactionnisme de Greenfeld (1992) et d'Anderson (2002 [1983]), et de l'ethnométhodologie de Billig (1995) et de

Brubaker (1996). La reconnaissance de ces quatre familles de théoriciens, qui produisent une grande partie des explications actuellement disponibles sur la nation et le nationalisme, nous permet d'expliquer à plus large échelle pourquoi il existe tant de tensions conceptuelles et de divergences théoriques dans les principaux débats théoriques sur la nation et le nationalisme.

En général, les théoriciens présentent plusieurs explications au sujet de la nation et du nationalisme qui peuvent être basés : soit sur le conditionnement sociobiologique des humains pour les naturalistes ; soit sur l'évolution des communautés ethniques pour les socio-évolutionnistes ; soit sur la restructuration des sphères sociales, politiques et culturelles pour les structuro-fonctionnalistes et les marxistes, ou soit les impacts causaux que les interactions sociales et les réseaux de communication produisent dans les sociétés, pour les interactionnistes.

Même si chacun de ces regroupements de théoriciens invoque différents schèmes interprétatifs pour mener à bien leurs recherches, leurs théories devraient être en principe compatibles, puisqu'ils traitent d'aspects particuliers, qui ne sont pas contradictoires en soi, pour élaborer leurs théories respectives : soit celle de la prédisposition pour les primordialistes, celle de l'évolution pour les ethnosymbolistes, et celle du conflit et de la relation pour les modernistes. Mais, si nous reprenons les différents schèmes interprétatifs selon leurs principes généraux, nous constatons qu'ils présentent des apports pour les autres schèmes utilisés. L'évolutionnisme, selon Robin Dunbar (2007, 46), offre la possibilité d'intégrer des sciences sociales disparates à un cadre intellectuel unique. Quant au structuro-fonctionnalisme, il permet à d'autres théories de bénéficier d'une vue d'ensemble d'un système ; c'est pourquoi il est, d'après Barnes (1995, 43), un bon complément aux théories qui impliquent d'autres types de sélection des phénomènes. Enfin, l'interactionnisme permet aux chercheurs de développer de nouvelles théories, et de traiter de nouveaux aspects d'un phénomène. Selon David Maines (2001, 16), certains théoriciens se

réfèrent à l'interactionnisme sans même s'en rendre compte, surtout quand ils mènent des recherches qui portent sur l'agentivité des acteurs ou sur la situation contextuelle au sein de laquelle se manifestent les phénomènes. Ainsi, par l'ensemble de ces considérations, nous constatons qu'au moins ces trois schèmes interprétatifs devraient être en principe compatibles entre eux.

Ceci étant dit, les principaux théoriciens du nationalisme connaissent des difficultés à rendre compatibles les schèmes interprétatifs qu'ils utilisent, à cause des limites qu'ils comportent sur le plan interprétatif, et qui se révèlent sur le plan méthodologique et théorique. Ceci expliquerait alors pourquoi la diversité méthodologique poserait de si importants défis épistémologiques pour ce qui est de l'étude de la nation et du nationalisme.

Les naturalistes ont plus précisément tendance à soumettre la nation aux lois d'un déterminisme biologisant, et les socio-évolutionnistes à reconnaître tous les changements culturels, sociaux et ethniques des communautés comme étant le résultat de leur évolution linéaire, tandis que les structuro-fonctionnalistes et les marxistes considèrent que la nation peut continuer d'évoluer tant et aussi longtemps que son système institutionnel fonctionne; finalement, les interactionnistes surévaluent le potentiel de certaines interactions à pouvoir susciter des changements systémiques au sein d'une nation.

Ainsi, les sources du problème de la diversité théorique et conceptuelle sont les limites mêmes que présentent les schèmes interprétatifs quand ils sont utilisés pour enquêter sur les causes relatives aux phénomènes nationaux ou nationalistes. Certains naturalistes, notamment van den Berghe (1978) et Shils (1957) n'explicitent pas les postulats à partir desquels ils ont tendance à essentialiser la nation en lui attribuant un caractère respectivement naturel ou culturel qui s'avère être primordial dans la constitution de collectivités humaines. Certains socio-évolutionnistes, notamment

Smith (1986), ont tendance à défendre une idée tacite de progrès et à ne pas expliquer les raisons pour lesquelles ils fondent leurs explications sur la notion d'ethnie. De surcroît, certains structuro-fonctionnalistes, notamment Gellner (1989 [1983]), ont tendance à reprendre le principe holiste du structuro-fonctionnalisme, qui possède une faiblesse inhérente du fait de ne pas préciser pourquoi il existe des liens causaux entre des parties qui fonctionnent supposément ensemble afin de garantir le fonctionnement général du système. En outre, certains interactionnistes, notamment Greenfeld (1992), se trouvent limités par les échelles d'analyse de l'interactionnisme, et finissent alors par adopter tacitement des principes plus généraux pour pouvoir mettre en évidence l'impact de ces interactions sociales en dehors de leurs contextes particuliers, dans le but d'expliquer plus généralement les phénomènes nationaux. L'ensemble de ces limites font en sorte que ces schèmes ne sont pas vraiment compatibles entre eux, à cause du fait que certains de leurs points théoriques entrent alors en contradiction entre eux. D'après notre propre évaluation du degré de compatibilité entre les différents schèmes interprétations, nous avons jugé que le naturalisme est trop limité méthodologiquement pour être compatible avec les autres schèmes et que le socio-évolutionnisme présente des limites méthodologiques et s'avère difficilement compatible avec les autres, tandis que le structuro-fonctionnalisme et le marxisme sont limités, mais compatibles, et l'interactionnisme et l'ethnométhodologie ne sont pas limités en soi et peuvent être éventuellement compatibles. L'ensemble de ces degrés de (in)compatibilités entre les différents schèmes constituent les sources mêmes de ces tensions et divergences présentes dans les principaux débats sur la nation et le nationalisme, et dont les oppositions marquantes entravent toute possibilité de coopération entre les chercheurs.

Expliquer la diversité méthodologique permet d'émettre quelques recommandations afin que les théoriciens gèrent mieux leurs diversités théoriques et conceptuelles, afin que les ensembles de connaissances soient plus complémentaires entre eux dans le champ d'études du nationalisme. Si les théoriciens palliaient les limites relatives à

l'usage qu'ils font de leurs schèmes et qu'ils faisaient attention à la manière dont ils interprètent le monde social, alors ils pourraient parvenir à prendre compte de la pluralité des causes qu'il est possible d'émettre pour déterminer l'apparition des phénomènes nationaux et nationalistes. Si les théories interactionnistes restreignaient leurs études à des contextes microsociaux et à des phénomènes de faible intensité, ils pourraient alors apporter de nouvelles perspectives sur l'implication des acteurs qu'étudient généralement les structuro-fonctionnalistes, et permettraient aux socio-évolutionnistes de spécifier les variations qui ne relèvent pas de l'évolution, et qui sont typiques de la vie sociale des communautés. Si les théories socio-évolutionnistes, de leur côté, explicitaient davantage les raisons pour lesquelles les nations et les nationalismes se forment nécessairement à partir d'une structure ethnique, alors ils pourraient améliorer la vision systémique promue par les structuro-fonctionnalistes et les marxistes, et pourraient du même coup davantage étudier des aspects actuellement traités par les interactionnistes. Enfin, si les structuro-fonctionnalistes palliaient la limite que présentent leurs schèmes de référence, alors eux et les marxistes pourraient fournir l'explication la plus pertinente n'ayant jamais été offerte sur les causes générales et particulières relatives aux phénomènes nationaux.

Ceci étant dit, nous estimons que le structuro-fonctionnalisme est le schème le plus optimal pour l'étude des phénomènes nationaux, et ce, malgré le fait qu'il présente une faiblesse méthodologique inhérente à son schème. C'est que les autres schèmes, à savoir l'interactionnisme et le socio-évolutionnisme, peuvent pallier les faiblesses inhérentes au structuro-fonctionnalisme, ce qui ferait alors de lui le schème le plus compatible avec les autres dans le champ d'étude du nationalisme. Ce n'est pas le cas du socio-évolutionnisme et de l'interactionnisme. En ce sens, la complémentarité de ces analyses avec celles créées par les autres schèmes ne leur serait pas autant bénéfique que pour le structuro-fonctionnalisme, parce qu'ils ne pourraient pas résoudre avec autant de facilité, et seulement par le biais des autres schèmes, les faiblesses méthodologiques que leurs théories interactionnistes et socio-

évolutionnistes présentent. D'après nos analyses, l'interactionnisme possède un usage trop limité pour étudier des phénomènes complexes de grande ampleur, car ceux-ci demeurent trop laborieux lorsqu'ils sont analysés à une échelle microsociale d'analyse, et à une si faible intensité. Le socio-évolutionnisme, quant à lui, est trop problématique, dans cet état actuel, pour être un bon complément d'analyse, tant qu'il n'explique pas pourquoi il a recours à des phénomènes ethniques pour expliquer les phénomènes nationaux. S'ils n'expliquent pas davantage les raisons pour lesquelles les communautés se constituent et évoluent au travers de ces liens ethniques, alors les socioévolutionnistes continueront d'élaborer des théories à faible valeur explicative et de rendre compte de variations, sans pour autant être capables de déterminer leurs natures respectives, entre les variations typiques de l'évolution des sociétés humaines, et les variations résultant des activités quotidiennes de la vie en communauté.

Sur le plan épistémologique, une recommandation plus générale à émettre ici est d'inciter les principaux théoriciens du nationalisme à instaurer une coopération entre les différents réseaux de recherche et plus précisément, à créer des passerelles entre les approches théoriques (primordialisme, ethnosymbolisme et modernisme). Le but serait d'améliorer la gestion par l'ensemble de ces théoriciens de cette diversité théorique, conceptuelle et méthodologique qui peuvent être bénéfiques par le fait même de conduire les chercheurs à développer une posture réflexive sur leurs pratiques de recherche et leurs objets d'analyse, et à créer des ensembles de connaissances de plus en plus complémentaires dans le champ d'études. Lorsqu'elle n'entrave pas le dialogue, cette diversité permet effectivement d'amener les théoriciens à se questionner sur leurs acquis théoriques, et à vérifier leurs hypothèses de travail à propos de la caractérisation de la nation et du nationalisme. L'enquête de terrain qui a été menée en Transylvanie par l'ethnométhodologue Brubaker et d'autres (2006), et brièvement présentée dans le premier chapitre de notre mémoire, nous permet d'illustrer le fait que la production diverse de connaissances à propos de nation et du nationalisme peut nous amener à reconsidérer les positionnements et

contenus théoriques de certaines familles de théoriciens. C'est que l'interprétation des données qualitatives récoltées durant cette enquête contredit la pensée théorique des structuro-fonctionnalismes et les marxistes. Alors que ces derniers conçoivent nécessairement un rapport conflictuel entre une population et un nationalisme d'État, l'étude empirique de Brubaker et d'autres (2006) montre au contraire qu'il peut exister une certaine déconnexion entre eux, étant donné que le conflit ethnique entre des élites ou des États n'implique pas nécessairement une mobilisation des individus dans leur vie quotidienne, dont l'identité se compose de plusieurs autres éléments que celui de la nationalité. En fin de compte, nous pensons qu'il est crucial de résoudre les problèmes liés à l'usage même que les chercheurs font des schèmes pour enquêter sur les causes relatives aux phénomènes nationaux et nationalistes. Un moyen d'y parvenir serait de mener plus d'études empiriques pour analyser avec plus d'acuité les contextes au sein desquels les théoriciens étudient la nation et le nationalisme, afin qu'il puisse y avoir un dialogue plus soutenu entre les chercheurs à propos des interprétations qu'il est possible d'avoir au préalable sur le monde social. Le but est de tenir compte, autant de données empiriques que de théories abstraites, pour avoir une représentation plus complexe et, en un sens, fidèle de la réalité sociale, dans le but que les théoriciens aient une meilleure connaissance des phénomènes, et qu'ils puissent mieux expliquer leurs causes. Cela leur permettrait d'obtenir alors une production plus uniforme et plus adéquate d'ensembles de connaissances dans le champ d'études du nationalisme.

ANNEXE A

TABLEAU DE SYNTHÈSE : PRÉSENTATION DE LA DIVERSITÉ CONCEPTUELLE, THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE

Diversité conceptuelle	Diversité théorique	Diversité méthodologique
Confusion entre les diverses conceptions de la nation, du nationalisme et de l'ethnie	Divergences au niveau des causes de la formation de la nation, de l'émergence du nationalisme et de l'existence de l'ethnie	Différences au niveau des postulats et des choix méthodologiques faits par les familles de théoriciens
<p>Conceptions sur la nation</p> <ul style="list-style-type: none"> - La nation en tant qu'ensemble de caractéristiques culturelles, ethniques et raciales (primordialisme, ethnosymbolisme) - La nation en tant que matrice processuelle liée à la modernité (modernisme) <p>Conceptions sur le nationalisme</p> <ul style="list-style-type: none"> - Le nationalisme en tant qu'instrument politique et idéologique (modernisme) - Le nationalisme en tant que vecteur de mobilisation (modernisme) - Le nationalisme en tant que principe de cohésion (ethnosymbolisme) <p>Conceptions sur l'ethnie</p>	<p>La formation de la nation</p> <ul style="list-style-type: none"> - La nation se forme dans une époque prémoderne (primordialisme) - La nation constitue son patrimoine ethnique dans une période prémoderne, et se manifeste en tant qu'entité sociale et politique à l'époque moderne (ethnosymbolisme) - La nation est une entité sociale et politique strictement moderne (modernisme) <p>L'émergence du nationalisme</p> <ul style="list-style-type: none"> - L'ensemble des chercheurs s'entendent pour reconnaître que le nationalisme est un phénomène apparu à l'époque moderne. <p>L'existence de l'ethnie</p> <ul style="list-style-type: none"> - Seuls les primordialistes, les 	<p>Postulats théoriques émis pour penser la nation et le nationalisme</p> <ul style="list-style-type: none"> - La naturalisation de la nation - L'individuation et l'autonomisation de la nation - La soumission de la nation aux lois du déterminisme - La polémisation de l'existence nationale <p>Choix méthodologiques émis pour expliquer la nation et le nationalisme</p> <ul style="list-style-type: none"> - Naturalisme (primordialisme) - Socio-évolutionnisme (ethnosymbolisme) - Structuro-fonctionnalisme et marxisme (modernisme) - Interactionnisme et

<ul style="list-style-type: none">- L'ethnie est la formation ethnoculturelle de base de la nation (primordialisme, ethnosymbolisme)- L'ethnie est la constitution ethnoculturelle d'une minorité en opposition avec la nation avec laquelle elle entre en opposition dans un cadre nationaliste (certains modernistes)	ethnosymbolistes et certains modernistes (Brubaker, Anderson, Gellner) reconnaissent l'importance de l'ethnie dans la constitution des groupes nationaux	ethnométhodologie (modernisme)
--	--	--------------------------------

ANNEXE B

TABLEAU DE SYNTHÈSE : DISPOSITION GÉNÉRALE DES FAMILLES DE
THÉORICIENS PAR APPROCHES THÉORIQUES ET PAR SCHEMES
EXPLICATIFS

Primordialisme		Ethnosymbolisme		Modernisme	
Naturalisme	Socio- évolutionnisme	Structuro- fonctionnalisme	Marxisme	Interaction- nisme	Ethnométho- dologie
Van den Berghe (1978)	Smith (1986)	Gellner (1989 [1983])	Breuilly (1995) Hobsbawm (2001 [1992])	Anderson (2002 [1983]) Greenfeld (1992)	Billig (1995) Brubaker (1996)

ANNEXE C

TABLEAU DE SYNTHÈSE : TYPOLOGIE DES EXPLICATIONS ET DES DÉMARCHES D'ENQUÊTE SUR LA NATION ET LE NATIONALISME

Les schèmes interprétatifs utilisés et leurs théories d'affiliation	Les explications sur la nation et le nationalisme	Les démarches d'enquête sur les phénomènes nationaux et nationalistes
<ul style="list-style-type: none"> - Le naturalisme : les théories de la prédisposition - Le socio-évolutionnisme : les théories de l'évolution - Le structuro-fonctionnalisme et le marxisme : les théories du conflit - L'interactionnisme et l'ethnométhodologie : les théories de la relation. 	<ul style="list-style-type: none"> - La nation est le résultat de l'ordre naturel des choses (naturalisme) - La nation et le nationalisme sont le résultat de la variation typique des activités de la communauté ethnique à l'époque moderne (socio-évolutionnisme) - La nation et le nationalisme sont le produit d'un système institutionnel et politique (structuro-fonctionnalisme et marxisme) - La nation et le nationalisme sont le produit d'un ensemble d'interactions sociales et quotidiennes avec le milieu social au sein desquels les individus évoluent 	<ul style="list-style-type: none"> - Enquête par découverte de principes fondamentaux qui constituent les groupes humains (naturalisme) - Enquête par découverte des variations typiques de l'évolution des communautés ethniques (socio-évolutionnisme) - Enquête par étude des facteurs systémiques opérant un changement structurel des sociétés (structuro-fonctionnalisme et marxisme) - Enquête par étude des interactions sociales, politiques et culturelles opérant un changement dans les sociétés (interactionnisme et ethnométhodologie)

ANNEXE D

**TABLEAU DE SYNTHÈSE : LIMITES ET (IN)COMPATIBILITÉS ENTRE LES
SCHÈMES INTERPRÉTATIFS UTILISÉS PAR LES THÉORICIENS DU
NATIONALISME**

Interprétations	Limites générales des schèmes interprétatifs	Faiblesses particulières des schèmes interprétatifs	Rapport de compatibilité entre les schèmes interprétatifs
<ul style="list-style-type: none"> - Le naturalisme : soumission de la nation aux lois d'un déterminisme biologisant - Le socio-évolutionnisme : changements des communautés en nations, par leur évolution linéaire - Le structuro-fonctionnalisme et le marxisme : évolution de la nation tant et aussi longtemps que son système institutionnel fonctionne - L'interactionnisme et l'ethnométhodologie : surévaluation du potentiel de certaines interactions à pouvoir susciter des changements systémiques au sein d'une nation. 	<ul style="list-style-type: none"> - Le naturalisme : des postulats non explicités - Le socio-évolutionnisme : la défense tacite du progrès - Le structuro-fonctionnalisme et le marxisme : des systèmes pas systématiques en pratique - L'interactionnisme et l'ethnométhodologie : amplification de la particularité des contextes d'étude 	<ul style="list-style-type: none"> - Le naturalisme : postulat d'un caractère essentiel à la nation (ethnique, culturel) - Le socio-évolutionnisme : pas de différenciation entre les différents types de variations traités (Smith, 1986) - Le structuro-fonctionnalisme et le marxisme : faiblesse inhérente au principe holiste du structuro-fonctionnalisme (Gellner, 1989 [1983]) - L'interactionnisme et l'ethnométhodologie : limités par l'échelle d'analyse même de l'interactionnisme (Greenfeld, 1992) 	<ul style="list-style-type: none"> - Le naturalisme : extrêmes limites méthodologiques et usage incompatible - Le socio-évolutionnisme : fortes limites méthodologiques et usage difficilement compatible - Le structuro-fonctionnalisme et le marxisme : limite méthodologique, mais usage compatible - L'interactionnisme et l'ethnométhodologie : pas de limites inhérentes au schème et éventuellement usage compatible

BIBLIOGRAPHIE

- Anderson, B., 2002 [1983], *L'Imaginaire social, Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris : La Découverte & Syros, 214 pages (traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat).
- Appadurai, A., 2005, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris : Payot, 333 pages (traduit de l'anglais par Françoise Bouillot).
- Appiah, A., 2008, *Pour un nouveau cosmopolitisme*, Paris : Odile Jacob, 260 pages (traduit de l'anglais par Agnès Botz).
- Armstrong, J. A., 1982, *Nations before Nationalism*, Chapel Hill: University of North Carolina, 411 pages.
- Atkinson, P., Housley, W., 2003, *Interactionism*, London: Sage Editions, 202 pages.
- Baert, P., 2000, "Social Theory, Complexity and Time" in P., Baert (ed.), *Time in Contemporary Intellectual Thought*, New York: Elsevier Science, 205–231.
- Barnes, B., 1995, *The Elements of Social Theory*, Princeton: Princeton University Press, 272 pages.
- Baertshi, B., Mulligan, K. (eds.), 2002, *Les nationalismes*, Paris : Presses Universitaires de France, 249 pages.
- Barnett, M., 2009, "Evolution Without Progress? Humanitarianism in a World of Hurt", *International Organization*, 63, 621–663.
- Bauer, O., 1987, *La Question des nationalités et la social-démocratie*, Paris : Arcantère Éditions, tome 1, 331 pages (traduit de l'autrichien par Nicole et Johannès Brune).
- Beck, U., 2006, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme?*, Paris : Alto-Aubier, 378 pages (traduit de l'allemand par Aurélie Duthoo).
- Berghe (van den), P. L., 1978, "Race and ethnicity: a sociobiological perspective", *Ethnic and Racial Studies*, 1:4, 401–411.

- _____, 1989, *Stranger in the Midst*, Boulder: University of Colorado, 300 pages.
- Billig, M., 1995, *Banal Nationalism*, Thousand Oaks: Sage Publications, 200 pages.
- Blumer, H., 1986 [1969], *Symbolic Interactionism: Perspective and Method*, Berkeley: University of California Press, 208 pages.
- Bourdieu, P., 1967, « Postface » dans Erwin Panofsky, *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris : Les Éditions de Minuit, 216 pages (traduit de l'anglais par Pierre Bourdieu).
- Brubaker, R., 1996, *Nationalism Reframed: Nationhood and the National Question in the New Europe*. Cambridge: Cambridge University Press, 202 pages.
- _____, 2001, « Au-delà de l'identité », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 4 : 139, 66–85.
- _____, 2004, *Ethnicity without Groups*, Boston: Harvard University Press, 296 pages.
- Brubaker, R., Feischmidt, M., Fox, J., Grancea, L., 2006, *Nationalist Politics and Everyday Ethnicity in a Transylvanian Town*, Princeton: Princeton University Press, 504 pages.
- Breuilly, J., 1995, *Nationalism and the State*. Manchester: Manchester University Press, 492 pages.
- Calhoun, C., 1997, *Nations Matter: Culture, History, and the Cosmopolitan Dream*, London: Routledge, 248 pages.
- Chakrabarty, D., 2000, *Provincializing Europe*, Princeton: Princeton University Press, 336 pages.
- Chatterjee, P., 1986, *Nationalist Thought and the Colonial World: A Derivative Discourse?*, London: Zed Books, 192 pages.
- Connor, W., 1978, “A Nation is a Nation, is a State, is an Ethnic Group, is a ...”, *Ethnic and racial studies*, 1:4, 377–400.
- _____, 1990, “When is the Nation”, *Ethnic and Racial Studies*, 13:1, 92–103.
- _____, 1994, *Ethnonationalism: A Quest For Understanding*, Princeton: Princeton University Press, 234 pages.

- Deutsch, K., 1969, *Nationalism and Social Communication: An Inquiry into the Foundation of Nationality*, Cambridge: The MIT Press, 358 pages.
- Dunbar, R. I. M., 2007, “Evolution and the Social Sciences”, *History of the Human Sciences*, 20:2, 29–50.
- Durkheim, E., 1975 [1900], « Éléments d’une théorie sociale », *Texte 1*, Dans V. Karady (éd), *Textes*, Paris : Les Éditions de Minuit, Collection Le sens commun, 13–36.
- , 1926 [1893], *De la division du travail social*, Paris : Alcan.
- Eller, D., Coughan, R., 1993, “The Poverty of Primordialism: The Demystification of Ethnic Attachments”, *Ethnic and Racial Studies*, 16:2, 183–202.
- Fox, J. E., Miller-Idriss, C., 2008, “Everyday Nationhood”, *Ethnicities*, 8:4, 536–563.
- Garfinkel, H., 2007 [1967], *Recherches en ethnométhodologie*, édité et introduit par Michel Barthélémy et Louis Quéré, Paris : Presses Universitaires de France, Collection Quadrige, 473 pages.
- Gat, A., 2012, *Nations : The Long History and Deep Roots of Political Ethnicity and Nationhood*, Cambridge: Cambridge University Press, 441 pages.
- Geertz, C., 1973, *The Interpretation of Cultures*, New York: Basic Books, 280 pages.
- Gellner, E., 1989 [1983], *Nations et nationalismes*, Paris : Éditions Payot, 208 pages (traduit de l’anglais par Bénédicte Pineau).
- Goode, J. P., Stroup, D. R., 2015, “Everyday Nationalism: Constructivism for the Masses”, *Social Science Quarterly*, 717–740.
- Greenfeld, L., 1992, *Nationalism: Five Roads to Modernity*, Cambridge: Harvard University Press, 581 pages.
- Grosby, S., 1995, “Territoriality: the transcendental, primordial feature of modern societies”, *Nations and Nationalism*, 1:2, 143–162.
- Hall, J. A., 1993, “Nationalisms: Classified and Explained”, *Daedalus*, 122:3, 1–13.
- Hastings, A., 1997, *The Construction of Nationhood*, Cambridge: Cambridge University Press, 235 pages.
- Hechter, M., 2000, *Types of Nationalism*, Oxford: Oxford University Press, 272 pages.

- Hobsbawm, E., 2001 [1992], *Nations et nationalisme depuis 1780 : Programme, mythe, réalité*, Paris : Éditions Gallimard, 384 pages (traduit de l'anglais par Dominique Peters).
- Hobsbawm, E., Ranger, T. (eds.), 1983, *The Invention of Tradition*, Cambridge: University of Cambridge Press, 320 pages.
- Horowitz, D. L., 1985, *Ethnic Groups in Conflict*, Berkeley: University of California Press, 697 pages.
- Hroch, M., 1985, *Social Preconditions of National Revival in Europe: A Comparative Analysis of the Social composition of Patriotic Groups among the Smaller European Nations*, Cambridge: Cambridge University Press, 220 pages.
- Hutchinson, J., 1987, *Modern Nationalism*, London: Fontana Press, 223 pages.
- Ichijo, A., Uzelac, G., 2005, *When is the Nation: Towards an Understanding of theories of nationalism*, New York: Routledge Editions, 240 pages.
- Izquierdo, J-M., 2000, *La Question basque*, Paris : Éditions Complexe, 191 pages.
- Knott, E., 2015, “Everyday Nationalism: a Review of the Literature”, *Studies on social movements*, 3, 1–16.
- Kincaid, H., 2012, *The Oxford Handbook of Philosophy of Social Science*, Oxford: Oxford University Press, 676 pages.
- Lawrence, P., 2004, *Nationalism : History and Theory*, London: Routledge, 256 pages.
- Maines, D. R., 2001, *The Faultline of consciousness: a view of interactionism in sociology*, New York: Transaction Publishers, 307 pages.
- Ma, S. Y., 1990, “Ethnonationalism, ethnic nationalism, and mini-nationalism: a comparison of Connor, Smith and Snyder”, *Ethnic and Racial Studies*, 13:4, 527–541.
- Malešević, S., 2010, “Ethnicity in Time and Space: A Conceptual Analysis”, *Critical Sociology*, 37(1), 67–82.
- Marx K., 1993 [1867], « Le Capital : Critique de l'économie politique », *Livre I*. Paris : Presses Universitaires de France, 318 pages (traduit lors de première édition de l'allemand par Joseph Roy et révisé par Karl Marx. Préface, avant-propos, introduction et notes de Jean-Pierre Lefebvre).

- Mead, G., 1963, *L'Esprit, le Soi et la Société*, Paris : Presses Universitaires de France, 332 pages (traduit de l'anglais par Jean Cazeneuve, Eugène Kaelin et Georges Thibault).
- Merton, R. K., 1949, *Social Theory and Social Structure*, London: Collier Macmillan Publishers, 698 pages.
- Michelet, J., 1846 [1992], *Le Peuple*, Paris : Flammarion, 252 pages.
- Minogue, K., 1996, "Ernest Gellner and the Dangers of Theorizing Nationalism, in Hall, J., & Jarvie, I. (eds.), *The Social Philosophy of Ernest Gellner*, Amsterdam: Rodopi, 739 pages.
- Nelson, R. R., 2006, "Evolutionary Social Science and Universal Darwinism", *Journal of Evolutionary Economics*, 16:5, 491–510.
- Özkırmıli, U., Grosby, S., 2007, "Nationalism Theory Debate: The Antiquity of Nation", *Nations and nationalism*, 13:3, 523–537.
- Parsons, T., 1951, *The Social System*, Glencoe: Free Press, 575 pages.
- Plamenatz, J., 1973, "Two Types of Nationalism", in E., Kamemka (ed.), *Nationalism: The Nature and Evolution of an Idea*, Edward Arnold, 23–36.
- Peirce, C. S., 1993 [1878], « Comment rendre nos idées claires », *À la recherche de méthode*, Paris : Presses Universitaires de Paris, 375 pages (traduit et édité par Michel Balat et Janice Deledalle-Rhodes, sous la direction de Gérard Deledalle).
- Pogge, T. W., 1998, "The Bounds of Nationalism", dans J. Couture, K. Nielsen, M. Seymour (eds.) *Rethinking Nationalism*, Calgary : University of Calgary Press, 307 pages.
- Renaut, A., 1991, « Logiques de la nation », dans G. Delannoi, P. Taguieff (eds.), *Les théories du nationalisme*, Paris : Kimé, 28–46.
- Roger, A., 2000, « Expliquer le nationalisme : les contradictions d'Ernest Gellner », *Archives Européennes de Sociologie*, 41(2), 186–224.
- Rokkan, S., Eisenstadt, S., 1973, *Building States and Nations*, New York: Sage Editions, 384 pages.
- Said, E., 1978, *Orientalism*, New York: Pantheon Books, 368 pages.
- Schutz, A., 1967 [1932], *The Phenomenology of the Social World*, Evanston: Northwestern University Press, 255 pages.

- Seton-Watson, H., 1977, *Nations and States: An Enquiry into the Origins of Nations and the Politics of Nationalism*, London: Methuen, 563 pages.
- Shils, E., 1957, "Primordial, Personal, Sacred and Civil Ties", *British Journal of Sociology*, 8(2), 130–145.
- Singer, D., 1997, "Why Marxism", *Monthly Review*, 49:6, 1–5.
- Skey, M., 2009, "The National in Everyday Life: A critical Engagement with Michael Billig's Thesis of Banal Nationalism", *The Sociological Review*, 57:2, 331–346.
- Smith, A. D., 1971, *Theories of Nationalism*, London: Gerald Duckworth, 344 pages.
- , 1984, "Ethnic Myths and Ethnic Revivals", *European Journal of Sociology*, 25:2, 283–305.
- , 1986, *The Ethnic Origins of Nations*, Gloucester: Blackwell Publishing, 332 pages.
- , 1991, *National Identity*, Reno: University of Nevada Press, 227 pages.
- , 2000, *The Nation in History: Historiographical Debates about Ethnicity and Nationalism*, Hanover: University Press of New England, 122 pages.
- , 2004, *The Antiquity of Nations*, London: Polity, 280 pages.
- Smith, E. A., 1979, "Data and Theory in Sociobiological Explanation: A Critique of van den Berghe and Barash", *American Anthropologist*, 81(2), 360–363.
- Spencer, H., 1875, *Introduction à la science sociale*, Paris : Librairie Germer Baillière, 482 pages.
- Taguieff, J.-P., 1991, « Le nationalisme des nationalistes : un problème pour l'histoire politique en France », dans G. Delannoi, P. Taguieff (dir.), *Les théories du nationalisme*, Paris : Kimé, 91–126.
- Tambini, D., 1996, "Explaining monoculturalism: Beyond Gellner's theory of nationalism", *Critical Review*, 10:2, 251–270.
- Tilly, C., 1975, *The Formation of National States in Western Europe*, Princeton: Princeton University Press, 711 pages.

- Wallerstein, I., 1974, *The Modern World System 1: Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century*, New York: Academic Press, 410.
- Weber, M., 1963 [1919], *Le Savant et le politique*, Paris : Union Générale d'Éditions, 152 pages (Introduction par Raymond Aron).
- Weber, E., 1979, *Peasants into Frenchmen, The Modernisation of Rural France, 1870-1914*, London: Chatto & Windus, 615 pages.
- Wang, Y-K., 2001, "Toward a Synthesis of the Theories of Peripheral Nationalism : A Comparative Study of China's Xinjiang and Guangdong", *Asian Ethnicity*, 2:2, 177–195.
- Yuval-Davis, N., 1997, *Gender and Nation*, London: Sage Editions, 168 pages.
- Zubaida, S., 1978, "Theories of Nationalism", in G., Littlejohn (ed.), *Power and the State*, London: Croom Helm, 68–94.

LEXIQUE

Méthodologie

Un usage par les théoriciens de schèmes particuliers pour mener des enquêtes sur des objets scientifiques.

Schème interprétatif

Une mise en forme schématique d'un ensemble conceptuel et théorique cohérent établi selon une approche particulière, définie selon une certaine logique explicative et une certaine démarche d'enquête scientifique.

Compatibilité

Un rapport au travers duquel les éléments n'entrent pas en contradiction dans leurs termes sur le plan logique, et ne sont pas portés à faire défaut sur le plan cognitif.

Cohérence

Un rapport de similitude et de liens de parenté entre plusieurs ensembles uniformes de concepts, théories et schèmes interprétatifs ayant chacun leurs propres logiques explicatives et démarches d'enquête, selon les familles de chercheurs qui les produisent.

Idéal type

Un type abstrait permettant de recenser certaines explications partageant des caractéristiques communes, sans que nous ayons besoin de prétendre qu'elles se retrouvent parfaitement dans toutes les explications répertoriées.

Logique explicative

Une famille de langages de représentation et de connaissances mobilisées pour écrire la description et l'explication des causes relatives aux phénomènes étudiés.

Complémentarité

Un rapport de cohérence entre des ensembles de définitions conceptuelles, de contenus théoriques et d'approches méthodologiques qui s'accordent entre eux, et forment un ensemble uniforme.